

# METACULT

**METACULT**

**CAHIER / HEFT 2**  
*décembre 2014*

**METissages, Architecture, CULTure**

Transferts culturels dans l'architecture et l'urbanisme. Strasbourg 1830-1940  
Kulturtransfer in Architektur und Stadtplanung. Straßburg 1830-1940

**3** Les coordinateurs du projet / die Projektleiter

## EDITORIAL

**5** Michaël Darin

### LE PLAN D'APPARTEMENT À STRASBOURG, 1910-1940

**11** Wolfgang Brönner

### STRASSBURGS NEUE KIRCHEN. BEOBACHTUNGEN ZUM KIRCHENBAU IM 19. UND FRÜHEN 20. JAHRHUNDERT IN DER NEUSTADT UND DEN VORORTEN. TEIL I

**19** Catherine Xandry

### LES FONDS DES CARTES ET PLANS DE STRASBOURG CONSERVÉS AUX ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU BAS-RHIN (ADBR): UNE VILLE EN PARTIE GÉRÉE PAR LE POUVOIR CENTRAL

**25** Thierry Hatt

### STRASBOURG, AMÉNAGEMENT DE LA NEUSTADT. ÉTUDE DU REMBLAIEMENT D'APRÈS UN PLAN AVEC COTES ALTIMÉTRIQUES VERS 1875, NUMÉRISATION ET MODÉLISATION GRAPHIQUE

**30** Emil Hädler

### DIE STADTENTWICKLUNG VON STRASSBURG IN DEKADEN

**39** Christiane Weber

### DER INGENIEUR EDUARD ZÜBLIN IN STRASSBURG. ERSTE ÜBERLEGUNGEN ZU BAUTECHNISCHEN TRANSFERPHÄNOMENEN

**45** Shabram Hosseinabadi

### GENÈSE DES SERVICES D'ARCHITECTURE À STRASBOURG. DU STADTBAUMEISTER AU STADTBAURATH

**53** Tobias Möllmer, Christiane Weber

### DIE ENTSTEHUNG EINER DEUTSCHEN MUSTERBAUVERWALTUNG. STADTBAUAMT UND BAUPOLIZEI IN STRASSBURG 1870-1918

**59** Rolf Wittenbrock

### RÈGLEMENT DE CONSTRUCTION ET ORGANISATION DE L'ADMINISTRATION À STRASBOURG. LES POINTS DE RUPTURE DE 1871 ET 1918

**66** Catherine Maurer

### APERÇU DE QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Depuis le début du projet Metacult, en février 2013, un ensemble de travaux a été lancé pour jeter les bases des différents thèmes de recherche retenus, puis en partie publié dans notre premier numéro. Dans ce deuxième cahier, nous ouvrons de nouveaux chantiers, tout en poursuivant la présentation de certaines enquêtes déjà engagées. Les approches que nous avons retenues pour notre projet de recherche sont, rappelons-le, de trois sortes. La première, dont on a entrevu un début dans l'article sur le quartier des Contades publié précédemment, consiste à sélectionner un secteur géographique que nous explorons tant du point de vue de son histoire urbaine qu'architecturale, en prenant en compte ce qui constitue le tissu de la ville, autrement dit le logement.

La deuxième privilégie un type d'édifices pour déchiffrer, à travers sa genèse et ses configurations, d'éventuels métissages. Outre le logement, déjà évoqué, nous avons choisi des types architecturaux jusque-là peu étudiés à Strasbourg et dont les commanditaires ne sont pas des particuliers: les édifices religieux et les écoles. On lira ici des comptes rendus de deux recherches en cours: l'une sur les églises et les synagogues, l'autre sur l'habitat.

La troisième approche, complémentaire des deux précédentes, concerne non plus le bâti lui-même, mais les acteurs de sa conception qui, par leur action, ont favorisé les échanges entre la France et l'Allemagne. Adoptant une démarche biographique, nous cherchons à comprendre leurs déplacements, leurs contacts et leurs relations. Nous avons retenu la figure d'Eduard Züblin, un ingénieur et entrepreneur à l'origine de l'introduction à Strasbourg et en Alsace du système de mise en œuvre du béton armé « Hennebique ». Un groupe d'acteurs est également au centre de notre attention: les services municipaux. De 1830 à 1940, ils ont connu un développement fulgurant et ont été restructurés à plusieurs reprises. Ils ont fait se côtoyer des Alsaciens et des Allemands natisés et ont été le creuset dans lequel ont été élaborés non seulement les édifices municipaux mais aussi le cadre réglementaire de l'architecture strasbourgeoise. Deux articles rendent compte du développement de ces recherches. Ils sont complétés par un texte issu de la conférence que l'historien Rolf Wittenbrock, bien connu pour ses travaux sur l'histoire administrative des zones frontalières, a faite lors de notre troisième séminaire, au printemps 2014.

Parallèlement, nous poursuivons l'exposé des richesses cartographiques de Strasbourg: après les fonds des archives municipales, voici ceux des archives départementales du Bas-Rhin. Cette présentation est complétée par celle des transformations urbaines, illustrée par une série de plans retraçant l'évolution de la ville, et par une reconstitution en trois dimensions des travaux de comblement de la Neustadt rendue possible par la découverte de nouveaux documents d'archives. À tout cela s'ajoute un regard sur deux publications récentes sur l'histoire religieuse de l'Alsace.

On ne peut saisir les évolutions et les continuités de l'architecture à Strasbourg, en particulier après 1918, sans prendre en compte les changements de perspective au sein de la communauté des « vieux Allemands » immigrés, de la première et de la deuxième génération, et de celle des Alsaciens natisés. Ces changements ont fait naître, comme l'a démontré le sociologue Stephan Jonas dans la *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, en 1992, un climat d'innovation attractif qui, vu du dehors, semble être allé grandissant et que l'on peut déceler par une observation plus fine dans la Neustadt ainsi que dans des banlieues. Nous espérons contribuer à le faire apparaître plus distinctement encore dans ce cahier ainsi que dans les suivants.

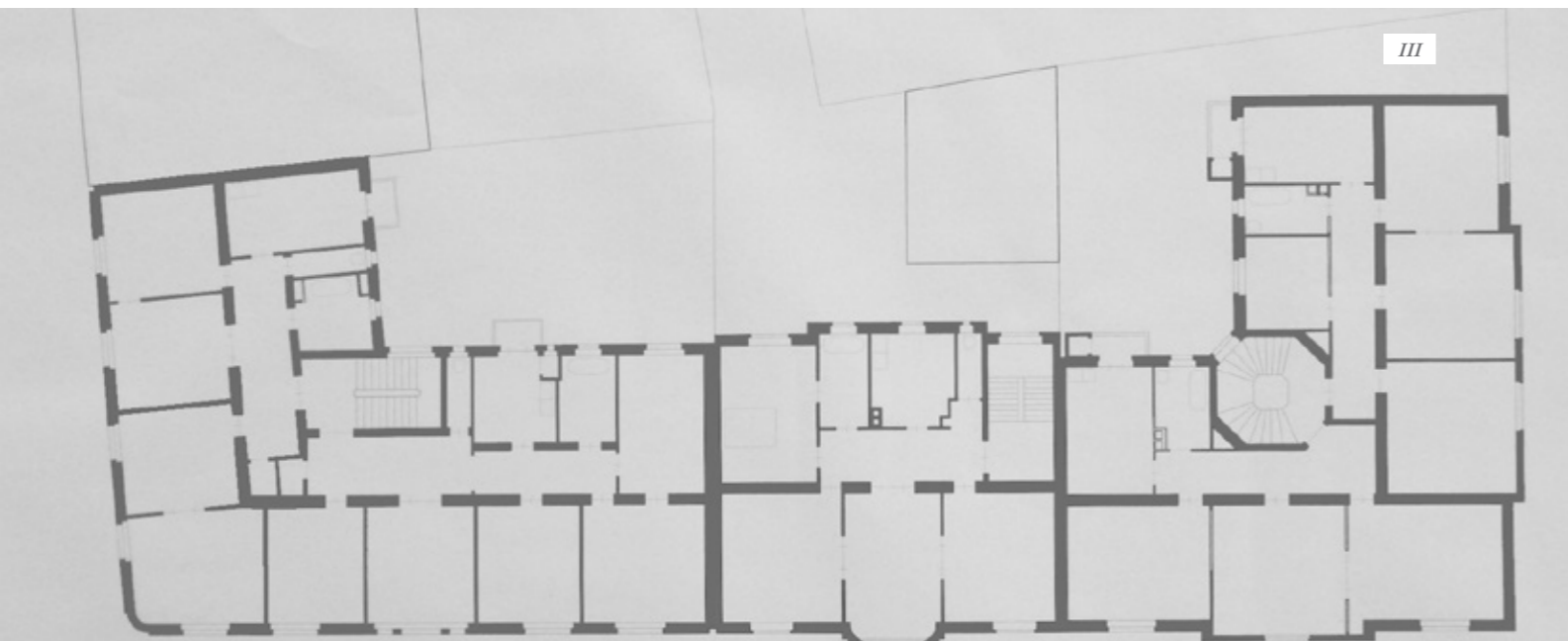
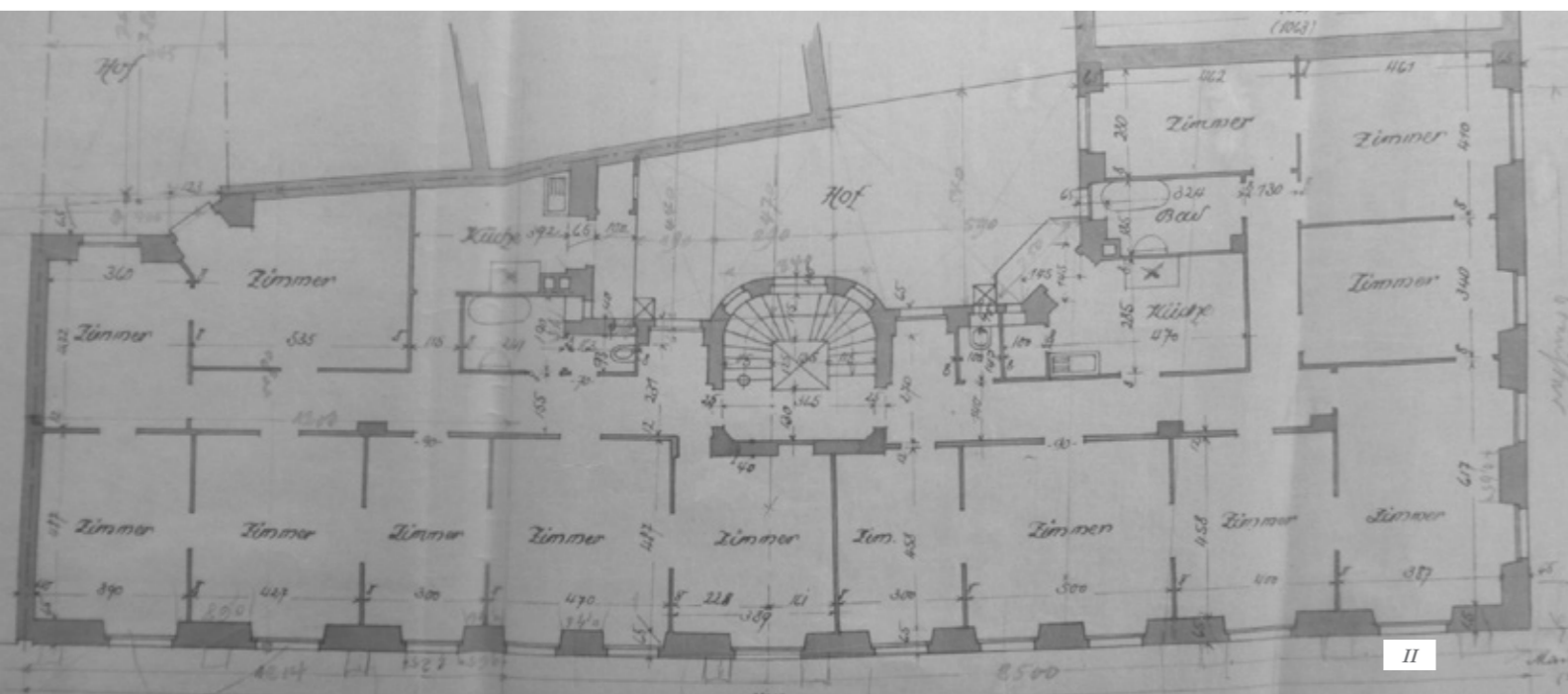
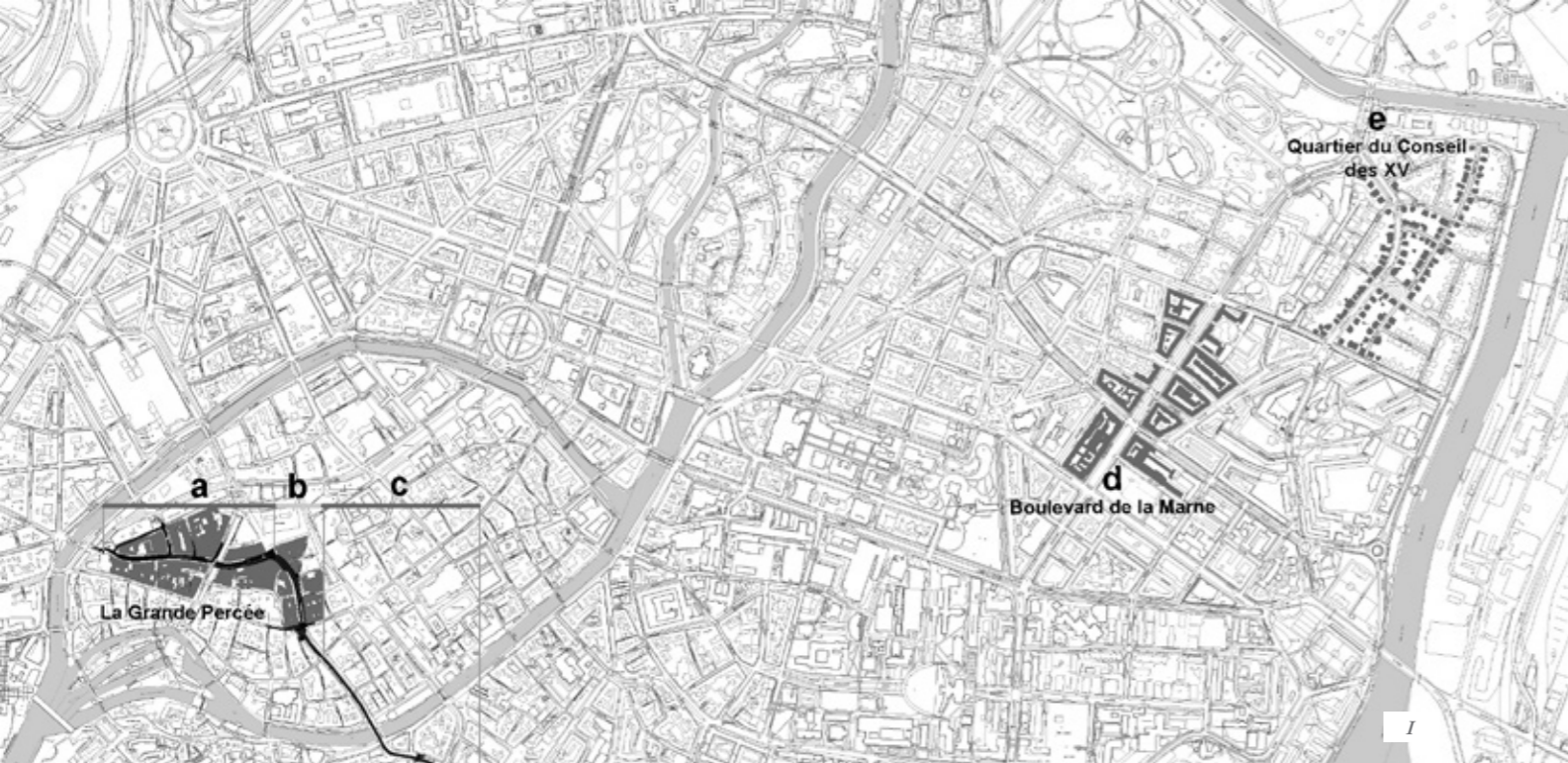
Seit Beginn des Projekts Metacult im Februar 2013 konnte eine Reihe wichtiger Arbeiten vorangetrieben und zum Teil bereits in unserem ersten Arbeitsheft publiziert werden. In diesem zweiten Arbeitsheft stellen wir neue Arbeitsschwerpunkte vor, die teilweise die verschiedenen Themen des ersten Arbeitsheftes aufgreifen. Es sei daran erinnert, dass wir für unser Projekt drei Herangehensweisen definiert haben. Die erste besteht in der geographischen Auswahl eines Teilgebiets, das hinsichtlich seiner städtebaulichen wie architektonischen Entwicklung untersucht wurde. Im Fokus stand hierbei vor allem der Wohnbau, worüber im Aufsatz zum Quartier du Contades bereits ein erster Eindruck vermittelt wurde.

Die zweite Untersuchungsstrategie ist auf einen bestimmten Bautypus fokussiert, um anhand von Entstehungsgeschichte und Gestaltanalyse mögliche Transferphänomene herauszuarbeiten. Außer dem schon erwähnten Wohnbau wurden dazu die bislang kaum erforschten Bautypologien Kirchen und Schulen ausgewählt, deren Auftraggeber öffentliche Institutionen waren. In diesem Arbeitsheft sind zwei Berichte über diese laufenden Forschungen zu lesen: einer über die Kirchen und Synagogen und einer zu den Wohnbauten.

Die dritte, die beiden vorangegangenen ergänzende Herangehensweise, betrifft nicht das Gebaute selbst, sondern die am Bau beteiligten Akteure, die durch ihr Agieren den Austausch zwischen Deutschland und Frankreich möglicherweise befördert haben. Durch biographische Recherchen soll versucht werden, ihre Reisen, Kontakte und Verbindungen nachzuvollziehen. Einer dieser exemplarisch ausgewählten Protagonisten ist der Ingenieur und Bauunternehmer Eduard Züblin, der in Straßburg und im Elsass die Einführung des Eisenbetons nach dem in Deutschland wenig verbreiteten System Hennebique vorantrieb. Des Weiteren rückt eine ganze Gruppe von Baufachleuten ins Zentrum unseres Interesses: die städtische Bauverwaltung. Von 1830 bis 1940 erlebte sie eine rasante Entwicklung und wurde mehrfach umstrukturiert. Sie vereinte Elsässer und Altdeutsche und war ein Schmelztiegel, in dem nicht nur sämtliche öffentliche Bauten der Stadt entworfen, sondern auch der rechtliche Rahmen für die architektonische und städtebauliche Entwicklung Straßburgs geschaffen wurde. Zwei Aufsätze bezeugen den Fortschritt dieser Untersuchungen. Sie werden durch einen aus einem Vortrag hervorgegangenen Beitrag vervollständigt, den der Historiker Rolf Wittenbrock – bestens bekannt für seine Forschungen zur Verwaltungsgeschichte in Grenzgebieten – bei unserem dritten Seminar im Frühling gehalten hat.

Parallel dazu setzen wir den Bericht über die kartographischen Bestände in Straßburgs Archiven fort: Nach den Sammlungen des städtischen Archivs wird derjenige der Archives Départementales du Bas-Rhin vorgestellt. Er wird ergänzt durch die graphische Darstellung der Stadtentwicklung anhand einer Reihe von maßstäblichen Karten, sowie durch eine 3-D-Rekonstruktion der Geländeänderungen der Neustadt, die durch den Fund eines bislang unbekanntes Plandokuments in den Archiven möglich geworden ist. Dazu kommt ein Blick auf zwei aktuelle Publikationen zur religiösen Geschichte des Elsass.

Zum Verständnis von Wandel und Kontinuität, insbesondere nach 1918, ist es außerdem von Bedeutung, die Veränderung der Perspektiven in den Köpfen von eingewanderten „Altdeutschen“ der ersten und zweiten Generation sowie der angestammten Elsässer gleichermaßen zu beobachten. Es handelt sich dabei um die Entstehung eines eigentümlichen, von außen gesehen zunehmend attraktiven Klimas der Innovation, das der Soziologe Stephan Jonas bereits 1992 in der *Revue des Sciences sociales de la France de l'Est* festgestellt hat und das sich bei näherer Beobachtung im Erscheinungsbild der Neustadt und der Vororte niederschlägt. Wir hoffen, dass es uns in diesem und den folgenden Arbeitsheften gelingt, dieses Phänomen noch deutlicher zu illustrieren.



# LE PLAN D'APPARTEMENT À STRASBOURG, 1910-1940

Michaël Darin

## LA GRANDE PERCÉE

Cet article résume trois études concernant des immeubles et des villas d'appartements strasbourgeois édifiés entre 1910 et 1940. La première, entamée sous l'angle d'étude de transferts culturels dans la création de la Grande Percée, consiste à analyser des immeubles bordant cette voie ouverte dans le centre du Vieux Strasbourg. Le tracé en avait été décidé en 1907 et les premiers travaux portant sur l'actuelle rue du 22-Novembre commencèrent fin 1911 (ill. 1 a). Dans les années 1920, a été ouvert le deuxième tronçon, la rue des Francs-Bourgeois (ill. 1 b), prolongé dans la décennie suivante par les actuelles rues de la Division-Leclerc et de la 1<sup>re</sup>-Armée qui ont attendu les années 1950 pour être totalement bordées d'immeubles (ill. 1 c).

La deuxième étude<sup>1</sup> porte sur les immeubles du boulevard de la Marne qui fait partie d'un axe parallèle à l'allée de la Robertsau, prévu dans le plan d'extension de Strasbourg de 1880 signé par J. G. Conrath, reliant l'Orangerie aux extrémités du site de l'université. La construction des immeubles sur le boulevard de la Marne a débuté au sud, avant la première guerre mondiale, et s'est poursuivie au nord dans les années 1930 (ill. 1 d).

La troisième examine les villas bordant la rue et la place de Conseil-des-XV et la rue Aubry-et-Rau (ill. 1 e). L'aménagement de ce quartier démarra à la suite d'une décision du conseil municipal en 1909 d'acquiescer un terrain de 15,5 hectares dans le prolongement de la Neustadt, à proximité de l'Orangerie sur le secteur appelé *Fünfhönerwörth* pour y aménager une *Villenkolonie* (une « colonie de villas »). Les villas étudiées ont été construites, pour une moitié, dans les années 1912-1914 et pour l'autre, essentiellement dans les années 1920<sup>2</sup>.

Ces trois études, portant sur des habitations construites dans des conditions différentes, montrent que l'organisation des appartements strasbourgeois suivait, pendant cette période, certaines dispositions communes reflétant une culture partagée par les architectes et les commanditaires.

Une soixantaine d'immeubles bordent les rues du 22-Novembre, des Francs-Bourgeois, de la Division-Leclerc et de la 1<sup>re</sup>-Armée. Ils ont été, en grande majorité, construits avant 1940 et leurs appartements s'organisent selon des principes que nous exposons ici à l'aide de trois exemples.

Sur la rue du 22-Novembre, les immeubles présentent une grande variété de dispositions car ils s'adaptent tant bien que mal à des situations parcellaires très difficiles. Le n° 16, construit en 1912 par les architectes Backes et Zache, comporte à chaque étage deux appartements (ill. II). Ceux-ci se divisent, chacun, en deux bandes : côté rue, une rangée de pièces (*Zimmer*) indifférenciées ; côté cour, cuisine, salle de bain, WC et pièce supplémentaire avec l'accès et les escaliers desservant les deux logements.

On retrouve une organisation similaire dans les immeubles des numéros 6 à 10 de la rue des Francs-Bourgeois dont les plans, datés 1928, sont signés par les architectes Riegert et Wolff ainsi que dans l'immeuble HBM aux 10-16 de la rue de la Division-Leclerc, dû à l'architecte Dopff, datant de 1932. Malgré quelques différences, les appartements de ces deux immeubles se divisent, également, en deux bandes séparées par un mur de refend parallèle à la façade. Dans le premier, les pièces donnant côté rue sont nommées : salon, salle à manger, chambre à coucher, chambre (tout court) et fumoir (une fois) ; dans le second, elles sont simplement numérotées. Cette dernière convention graphique correspond à une autre caractéristique commune à ces appartements : les différentes pièces donnant sur rue ne se distinguent ni par leur dimension ni par leur forme. Côté cour, sont regroupés les escaliers et les pièces de service des logements qui sont plus petites que celles donnant sur rue. Pour bien comprendre la spécificité de cette disposition, il suffit de dépasser notre cadre chronologique pour considérer le n° 4 de la rue des Francs-Bourgeois construit en 1954 par l'architecte E. R. Rohmercar. Ce bâtiment illustre clairement un autre type de plan d'appartement : l'usage de la ventilation mécanique contrôlée et l'introduction de la division de l'appartement en zones « jour » et « nuit » changent tout. Le mur de refend

1\_ Cette étude a été menée dans le cadre du séminaire de master « Histoire typologique » à l'ENSAS par 16 étudiants encadrés par Gauthier Bolle et moi-même. Après la visite des lieux, chaque étudiant a analysé deux immeubles à partir de l'état actuel des édifices et des documents d'archives (dossiers de la police du bâtiment, AVCUS), en redessinant le plan de l'étage courant et la façade suivant un code graphique commun. Ensuite, les plans et les façades ont été assemblés en deux frises comportant, entre autres, la présentation de l'exercice et ses conclusions. Ont participé à cet exercice : Morgan Beauvillier, Mathilde Blum, Marion Chopard, Margaux Dietrich, Aurélien Gay, Antoine Heckmann, Julia Jordy, Laura Kaczmarek, Margot Klaus, Diane Kuhn, Karine Le Marec, Romain Leroy, Margot Machin, Romaric Nicolas, Lionel Rouche et Vincent Tromp.

2\_ Cette étude a fait l'objet de travaux dirigés en 3<sup>e</sup> année de licence à l'ENSAS dans lesquels nous avons repris la même démarche que pour le boulevard de la Marne, à cette différence près que cette fois-ci, ont été redessinés tous les étages des maisons, mais pas les façades. Ont pris part à cet exercice : Marc Blaizeau, Maelle Bouchu, Lucie Bouvet, Virginie Brun, Caroline Claudé, Sarah Desaler, Louise Gamon, Matthieu Gatti, Sophie Georgel, Marine Jung, Chloé Kowalczyk, Hanna Krapp, Florence Lafourcade, Julika Luce, Alexia Mitaine, Laura Nickerl, Kevin Phéllippé, Ahelia Ramkhalawon, Cécile Schaffroth, Gabrielle Turcotte, Julia Zimmermann.

I. Situation des trois zones d'étude sur un fond de plan extrait du cadastre actuel de Strasbourg.

II. 16 rue du 22-Novembre. Backes et Zache arch. 1912 (AVCUS 720W103).

III. De gauche à droite : 25 bd de la Marne. F. Gabel arch. 1930 (Dessin : R. Leroy d'après AVCUS 942W195) / 27 bd de la Marne. T. H. Scharf arch., 1934 (dessin : M. Dietrich d'après AVCUS 852W189) / 28 bd de la Marne. A. Strohmenger arch., 1936 (dessin : J. Jordy d'après AVCUS 798W21).

3\_ M. Cardosi (1), F. Gabel (3), A. Grunfen (1), C. Hildebrand (1), F. Ihls et E. Picard (1), M. Jest (1), A. Molz (1), Th. Scharf (3), J. et E. Schwab (12), M. Stockinger (1), A. Strohmenger (2), Ch. Urban (1), E. Weber (1), E. Werler (3); les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre d'immeubles que chacun a construits.

parallèle à la façade existe toujours, mais les pièces sont distribuées différemment. Dans les deux appartements traversants, la salle de bain et les WC sont adossés au mur mitoyen et intercalés entre deux chambres, tandis que le séjour de l'appartement de droite donne sur cour (*ill. IV*).

## BOULEVARD DE LA MARNE

Comme nous l'avons évoqué, cette voie fait partie d'un axe figurant sur le plan d'extension de Strasbourg élaboré par J. G. Conrath en 1880. La longueur de cet axe est d'environ 800 mètres. Sa largeur de 40 mètres a été conçue dès le départ pour comporter un terre-plein central. L'axe se divise en deux tronçons : au sud, un tiers de l'ensemble est nommé avenue Leblois ; au nord, les 520 mètres restants constitue le boulevard de la Marne. Ce dernier, bordé aujourd'hui de quarante-cinq immeubles, traverse plusieurs quartiers issus de plans successifs et différentes zones soumises à des règlements d'urbanisme qui ont varié dans le temps (*ill. II*).

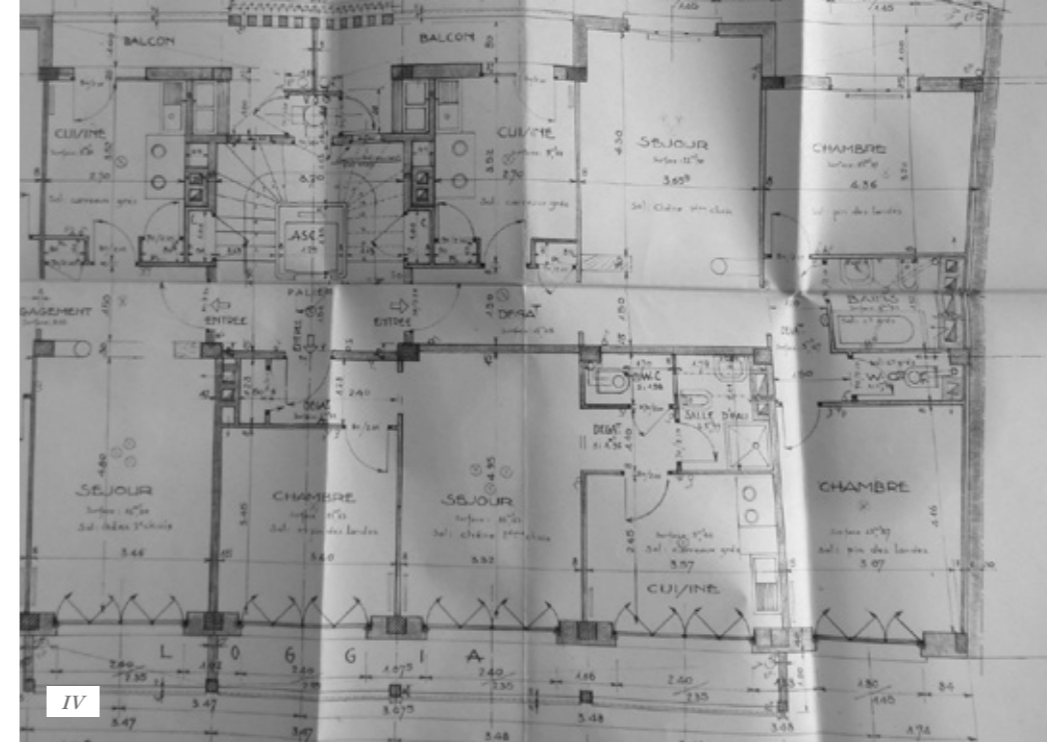
Parmi les trente-deux immeubles étudiés, trois ont été réalisés entre 1908 et 1913 ; vingt-six entre 1930 et 1936 ; deux en 1956 et un en 1967. Ils ont été dessinés par quatorze architectes ou duos d'architectes dont certains ont réalisé plusieurs immeubles<sup>3</sup>. Aussi existe-t-il sur le boulevard, et c'est une particularité de cette voie, des séries d'immeubles adjacents conçus par un même architecte à l'instar des numéros 8-16 et 31-49 signés par Joseph et Erasme Schwab (en réalité, majoritairement par Joseph tout seul), ainsi que des numéros 26-30 dessinés par Emile Werler. Selon les *Annuaire d'adresses* des années 1930, trois architectes habitaient et étaient propriétaires des immeubles qu'ils avaient construits : Erasme Schwab (n° 14), Joseph Schwab (n° 16) et Charles Urban (n° 21).

Comme les immeubles de la Grande Percée, ceux du boulevard de la Marne se composent d'un corps de bâti double, divisé par un mur de refend parallèle à la façade. La distance entre le mur de façade et le mur arrière varie entre 9,50 m et 11,50 m. Les deux travées sont d'une profondeur sensiblement égale, entre 5 et 6 mètres. L'entrée et le couloir sont toujours situés dans la partie côté cour, les pièces y étant donc moins profondes comme le montre le plan du n° 27 réalisé en 1934 (*ill. III*). Il est à noter que la séparation entre parties jour et nuit, juste inventée dans ces années-là et toujours essentielle aujourd'hui, n'est pas pratiquée. Côté rue, presque toutes les pièces ont la même surface : environ 20 m<sup>2</sup>. Lorsque la largeur entre mitoyens est d'environ 10 mètres, il y a deux pièces généralement communicantes via une double porte située au milieu de la cloison qui les sépare. Sur les parcelles plus larges, une troisième pièce est ajoutée, formant une enfilade, avec des portes en face à face et, parfois, une porte supplémentaire près de la façade. Il est rare que les trois pièces ne commu-

niquent pas, comme au n° 18. Ni la surface ni la forme des pièces n'indiquent leur fonction. Seuls la double porte entre deux pièces et son emplacement révèlent que celles-ci sont plus adaptées aux pratiques de salon, de salle à manger ou de séjour. On est loin de la répartition moderne entre séjour (beaucoup plus grand), et chambres (dont une plus grande que les autres). La moitié des immeubles comportent des balcons dont la forme et l'emplacement semblent relever essentiellement de considérations esthétiques concernant la façade. Dans deux cas où le nom des pièces est inscrit sur le plan, la salle à manger est prolongée par un bow-window.

Côté cour, sont groupés cage d'escalier, la cuisine, la salle de bain et les WC ainsi qu'une ou deux chambres. Plus petites que celles donnant sur rue, ces pièces n'excèdent pas les 15 m<sup>2</sup>. Les cuisines, en général plus spacieuses que les cuisines modernes, peuvent contenir une table à manger. Dans la moitié des cas, leur surface varie entre 10 et 11 m<sup>2</sup> ; un quart oscille entre 8 et 9 m<sup>2</sup> et le restant, entre 12 et 15 m<sup>2</sup>. La surface de la salle de bain, avec les WC, varie de 3,5 à 6 m<sup>2</sup>. Les WC sont, dans la moitié des cas, inclus dans la salle de bain. Cette dernière (en forme de « L ») « enveloppe » quelquefois des WC séparés, les éloignant ainsi de la façade arrière. Lorsqu'il y a un seul appartement par étage, la cage d'escalier se situe contre le mur mitoyen ; lorsqu'il y en a deux, au centre de la bande arrière. La largeur du couloir, variant entre 1,20 m et 2 m, est le plus souvent de 1,50 m. En général, il n'y a pas de distinction entre couloir et entrée, sauf aux numéros 1, 2 a, 26 et 29 où le couloir, écourté et élargi, acquiert les proportions d'un vestibule. Les balcons donnant sur cour se trouvent toujours en prolongement de la cuisine.

L'agencement des immeubles d'angle suit généralement celui des appartements entre mitoyens : un mur de refend divise l'appartement en deux parties quasi égales, l'une donnant sur rue, l'autre sur cour (*ill. III*). Les dimensions sont également semblables : la distance entre la façade et le mur arrière oscille entre 10 et 11 mètres. Cela dit, les parcelles d'angle sont plus larges que celles entre mitoyens. Côté rue, le nombre de pièces varie de 2 à 5 selon la largeur de la parcelle, avec toutefois une majorité de 3 pièces. La pièce d'angle, souvent plus grande que les autres (25 m<sup>2</sup> par exemple dans l'immeuble dont l'entrée est au 43 boulevard d'Anvers), fait généralement partie de l'appartement donnant sur le boulevard de la Marne. Côté cour, on retrouve, comme dans les immeubles entre mitoyens, la cage d'escalier et les pièces de service. À une exception près, l'escalier est toujours situé à l'angle intérieur. Parfois, la situation foncière nécessite une certaine souplesse par rapport aux normes établies comme au n° 2 a. Sa largeur de 7,50 m n'étant pas suffisante pour aménager deux pièces, l'escalier et une seule pièce sont installés sur rue, la cuisine et une seconde chambre prolongée par la salle de bain, côté cour.



En général, les conventions typologiques laissent une certaine latitude aux architectes et aux commanditaires. Ainsi, un même maître d'œuvre conçoit la même année pour un même programme sur deux parcelles de dimensions identiques, deux appartements légèrement différents comme c'est le cas dans les immeubles situés aux 47 et 49 dont les permis de construire, signés par J. Schwab, datent de 1936. De même, le n° 28 de la rue Gounod semble une version étriquée du n° 41 du boulevard de la Marne, adaptée à une parcelle plus petite et non rectangle ; tous deux étant dessinés la même année (1936) par le même architecte : A. Strohmenger.

Si ces immeubles sont « ordinaires », on note néanmoins une « exception » : le n° 6, construit en 1934 par les architectes Ihls et Picard. Il se démarque des autres par son programme – c'est le seul bâtiment d'angle avec trois appartements par étage – et par la composition du plan : l'ensemble obéit à une géométrie et à une symétrie rigoureuses. Il est signalé par une haute tourelle d'angle qui sert de buanderie.

## QUARTIER DU CONSEIL DES XV

Le plan d'aménagement de ce quartier résulte d'une collaboration entre l'office du logement et le service de l'architecture de la ville de Strasbourg. Le quartier est destiné à une population relativement modeste. Le plan de zonage, promulgué en 1910, place le quartier dans la zone J II, réservée aux villas urbaines. L'arrêté du 23 novembre 1910 sur la protection de l'aspect local de la ville précise que cette zone est réservée aux constructions isolées et semi-isolées, ayant le caractère de villas, et observant les prescriptions de l'article 49 du Règlement en ce qui concerne la hauteur, le nombre des étages et les distances des limites parcellaires<sup>4</sup>. Il n'y a donc pas, dans ce quartier, que des villas unifamiliales mais aussi des villas de deux, voire trois appartements.

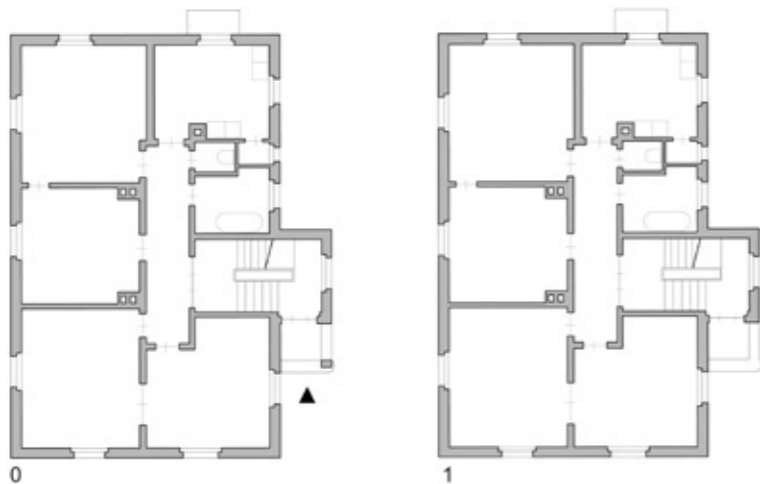
4\_ Notes prises lors de la présentation du quartier faite le 12 mars 2014 par M. Benoît Jordan, conservateur en chef du patrimoine aux Archives municipales de Strasbourg.

5\_ Ont construit dans ce quartier les architectes : Beck (2), Brion et Martin, Detert et Ballenstedt, Diebold et Weber, Eigenheim, Emerick (2), Erdmann (2), Firma Heiss Frères, Fleck et Rosi, Gabel (4), Gabel et Keck (2), Maechling et Franck, *Misbach* (2), Müller (3), Haudenschild, Oberthür, *Olbrich* (2), Rothfuss Sohn, Sigrist, Schimpf, Schneider, Schütz, Schultz, Strumpf, Weis, *Werler* (4), *Zimmerle* (3). Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de villas réalisées par chacun. Le nom de ceux ayant conçu des villas jumelées, 10 en tout, est en italique.

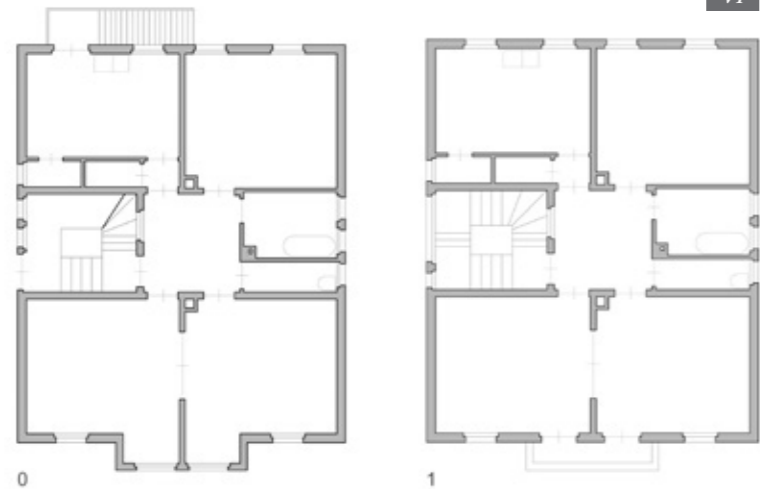
6\_ Voir Elisabeth de Bézenac, « Les habitations à bon marché à Strasbourg entre 1923 et 1938 », mémoire de master sous la direction d'Anne-Marie Châtelet, ENSAS, 2012.

une travée intermédiaire entre celles donnant sur rue et sur jardin, accueillant l'escalier d'un côté et la salle de bain de l'autre (ill. VI). L'architecte Gabel applique la même disposition au 31 de la même rue (dont il est propriétaire) ainsi qu'aux 22 et 24 rue Aubry-et-Rau. Il va plus loin au n° 36 rue du Conseil-des-XV en situant dans cette travée supplémentaire un large hall et une grande chambre ouvrant sur balcon. Contrairement aux immeubles d'angle, les villas d'angle ne se démarquent pas de leurs voisins; les deux façades d'angle étant presque identiques.

V



VI



V. 33 rue du Conseil-des-XV, villa de 3 appartements. Frères Heiss arch., 1923 (dessin: L. Gamon d'après AVCUS 680W35).

VI. 17 rue du Conseil-des-XV, villa de 2 appartements. M. Schneider arch., 1926 (dessin: S. Desaler d'après AVCUS 680W25).

Comme dans les appartements du boulevard de la Marne, il n'y a pas de grande différence de taille et de forme entre les pièces majeures et les chambres à coucher. Côté rue, elles sont en enfilade. Huit villas possèdent des pièces traversantes entre rue et jardin (entre autres, les numéros 6, 16 et 26 rue du Conseil-des-XV). Ces deux types de pièces – en enfilade et traversantes – communiquent souvent par des portes coulissantes. Dans la plupart des cas, l'escalier est placé près de l'entrée principale; leur distance dépend de la taille du vestibule.

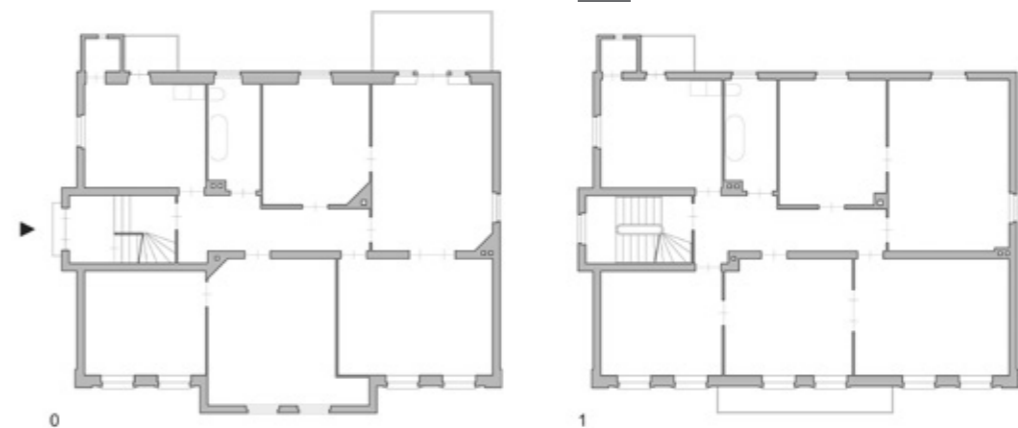
Lorsqu'il y a une différence de niveau entre rue et jardin, l'accès est situé à mi-hauteur. Un soin particulier est apporté à l'entrée, même quand elle se trouve sur le côté latéral. Les cuisines sont relativement larges, entre 12 et 16 m<sup>2</sup>. De plus, des garde-manger sont parfois prévus à proximité. Dans les villas unifamiliales, la cuisine est généralement établie au rez-de-chaussée; dans quelques exemples d'avant-guerre, au sous-sol. La salle de bain et les WC sont le plus souvent réunis (adjacents ou intégrés), quelquefois distants. Dans les appartements, la séparation jour/nuit n'existe pas. En revanche, dans les villas, la cuisine est associée aux pièces de réception au rez-de-chaussée. La salle de bain et les WC se trouvent à l'étage, à côté des chambres. Les pièces humides sont néanmoins superposées. Dans ce quartier autrefois marécageux, les rues, servant également de digues, surplombent généralement les jardins de 2 mètres environ. Aussi, le rez-de-chaussée est-il surélevé de quelques marches par rapport au niveau de la rue, ce qui permet de situer les caves au niveau du rez-de-jardin.

Dans les villas individuelles comme dans les villas-appartements, la hauteur sous plafond diminue en fonction des étages. La toiture abrite, souvent, un comble et un grenier. Dans les villas unifamiliales, ces espaces sont aménagés en chambres de domestiques, d'amis et en séchoirs. Dans les villas-appartements à trois logements, ils accueillent le troisième appartement. Sauf quelques exceptions, toutes les villas ont loggias, balcons ou bow-windows qui font l'objet d'un traitement soigné. On dénombre autant de loggias et de balcons que de bow-windows. Les jardins d'hiver sont rares – aux 19 et 26 rue Aubry-et-Rau et au 17 rue du Conseil-des-XV – et ont été, probablement, ajoutés *a posteriori*.

Malgré la relative homogénéité des constructions dans ce quartier, on peut relever quelques exceptions programmatiques et architecturales. Au 2 rue du Conseil-des-XV, la villa a été conçue pour accueillir une « confrérie » étudiante de cinq chambres (le nombre de lits n'est pas indiqué). Au rez-de-chaussée, sont situés des espaces de vie commune et de réception, au sous-sol, les locaux techniques – chaufferie – et la cuisine. Dans la même rue, on trouve une épicerie, prévue dès l'origine (1914), au n° 15, et un local commercial créé ultérieurement, au n° 10. Les villas de la place du Conseil-des-XV sont nettement plus grandes que les autres (entre 400 et 1 000 m<sup>2</sup> cave comprise); elles déploient un vocabulaire architectural savant: pilastres, colonnes colossales, entrée de face et monumentale, etc. On observe, par ailleurs, une certaine recherche de monumentalité dans la villa sise 26 rue Aubry-et-Rau: l'architecte Erdmann a conçu une tour dans l'angle intérieur du bâtiment en « L » pour y placer l'escalier hélicoïdal qui distribue les espaces intérieurs.

7\_ Voir Jean-François Cabestan, *La conquête du plain-pied. L'immeuble à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard, 2004, et Michaël Darin « L'avènement d'un type », dans M. Lambert-Bresson et A. Téraud (dir.), *Architectures urbaines. Formes et temps. Mélanges offerts à Pierre Piron*, Picard, 2014.

VII



### QUELLE AIRE CULTURELLE ?

Les immeubles de la Grande Percée, du boulevard de la Marne et les villas-appartements du quartier du Conseil-des-XV représentent un échantillon de l'abondante production strasbourgeoise. Ils semblent indiquer l'existence d'un large consensus à Strasbourg dans les années 1910-1940 en matière d'organisation du logement. Ce constat est corroboré par l'observation d'autres réalisations, notamment celles du vaste programme des HBM de l'entre-deux-guerres<sup>6</sup>, dans lequel on retrouve la même distribution des appartements. Cette disposition, si répandue à Strasbourg, est-elle une particularité locale ou un phénomène plus global? Dans ce dernier cas, jusqu'où s'étend-elle ?

Ici, se pose la question de l'histoire générale de l'immeuble d'appartements, une création européenne qui remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui est liée à des transformations sociales profondes, bien antérieures. Il s'ensuit une longue période de transformations des habitations issues de la maisonnée « collective » (accueillant, à l'origine, la famille d'un artisan ou d'un commerçant, les compagnons et les apprentis) pour accueillir des ménages étrangers les uns aux autres. Cependant, la promiscuité de ces ménages devint progressivement insupportable, à une époque où s'élabore la notion d'intimité qui impliquait, en matière d'habitation, la séparation entre individus et familles. C'est alors, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'un nouveau type de logement, l'immeuble d'appartements, fit son apparition à Paris<sup>7</sup>. Et dans les autres villes? À Strasbourg, il semblerait que dans la ville fortifiée, densément bâtie, il n'existait jusqu'en 1870 que peu d'immeubles d'appartements construits pour accueillir ce genre de programme. Mais au fur et à mesure où la ville s'agrandit, ce type d'habitat s'est répandu, notamment au sein de la Neustadt. Il faudrait comparer cette abondante production à celle d'autres villes notamment allemandes et suisses, afin de comprendre dans quelle aire culturelle elle s'inscrit. ♦

### Der Wohnungsgrundriss in Straßburg von 1910-1940

Michaël Darin

Dieser Aufsatz fasst drei Studien zusammen: Die erste behandelt 5 Bauten des Großen Straßendurchbruchs (Grande Percée), die 1912-1954 errichtet wurden. Eine zweite beschäftigt sich mit 32 Bauten am Boulevard de la Marne, die zum Großteil in den 1930er Jahren entstanden. Die dritte untersucht 42 Villenbauten (von denen 21 von Anfang an 2 oder 3 Wohnungen umfassten), welche die Straßen des Fünftehnerwörths (Quartier du Conseil-des-Quinze) umschließen und in den Jahren 1912-1914 und in den 1920er Jahren erbaut wurden. Alle diese Studien wurden von zwei Studentengruppen der Architekturschule (ENSAS) durchgeführt.

Die drei Studien zeigen auf, dass die Raumorganisation der Straßburger Wohnungen während dieser Zeit einige gemeinsame Anordnungen aufweist. Fast überall wird die Tiefe der Gebäude (10-11m) durch eine Innenwand oder eine Stützenreihe in zwei Streifen unterteilt. Der straßenseitige Teil umfasst eine Raumfolge (Wohnzimmer, Esszimmer, Schlafzimmer...); auf der Hofseite befindet sich das gemeinschaftliche Treppenhaus und – in jedem Appartement – Vorzimmer, Flur, Küche, Bad, WC und teilweise ein zusätzliches Zimmer.

Analysiert wurde außerdem die Anpassung des gebräuchlichen Schemas an besondere topologische Bedingungen: Ecksituation und geringe Grundstücksbreite. Für alle untersuchten Parameter ergeben sich Ausnahmefälle und architektonische Variationen. Hinsichtlich der Wohnungen in den Villenbauten ist zu beobachten, dass von den Architekten fast überall das Vorhandensein von seitlichen Fassaden nicht besonders ausgenutzt wurde. Ließ der Einfluß der gängigen Aufteilung das Potential der von einem freistehenden Haus gebotenen Anordnung vergessen?

VII. 6 rue du Conseil-des-XV, villa de 3 appartements. B. Weiss arch., 1925 (dessin: M. Gatti d'après AVCUS 680W18).

NEUE KIRCHE IN STRASSBURG.



MAASSTAB 1/100

I



# TRASSBURGS NEUE KIRCHEN.

## BEOBACHTUNGEN ZUM KIRCHENBAU IM 19. UND FRÜHEN 20. JAHRHUNDERT IN DER NEUSTADT UND DEN VORORTEN. TEIL I

Wolfgang Brönner

Johann-Carl Ott, Stadtbaumeister von Straßburg, schreibt 1894 zum Wohnbau in der Straßburger Neustadt anlässlich der Tagung deutscher Architekten- und Ingenieurvereine im Elsass, bis in die achtziger Jahre hinein sei der Einfluss der französischen, sprich: der Pariser Architektur vorherrschend gewesen. Erst dann habe sich das Bild zugunsten vor allem süddeutscher Einflüsse gewandelt.<sup>1</sup> Auch für den Kirchenbau lässt sich für den genannten Zeitraum in Straßburg eine deutliche Vorherrschaft des französischen Einflusses feststellen. Auf den ersten Blick ist vor allem die Stilwahl auffallend. Cornelius Gurlitt schreibt in seinem 1906 erschienenen Buch über den Kirchenbau, in Frankreich habe es, anders als in Deutschland, über das ganze 19. Jahrhundert hinweg eine deutliche Vorliebe für die Neuromanik gegeben.<sup>2</sup> In der Tat hat es – trotz aller Bemühungen Viollet-le-Ducs und der von ihm geführten neugotischen Schule – keine mit Deutschland vergleichbare Prädominanz der Neugotik im Kirchenbau gegeben. Allein die beiden bedeutendsten Großbauten im Norden und im Süden Frankreichs, die Kirche Sacré-Cœur in Paris von Paul Abadie (1875-1919) und die Kathedrale Sainte-Marie-Majeure in Marseille von Léon Vaudoyer (1852-1896), mögen dies veranschaulichen. Jean Nayrolles beschreibt eingehend die architekturtheoretischen Gründe für diesen *affranchissement de l'arcade*, der Frankreich durch das ganze Jahrhundert eine frei entwickelte Variante der Rundbogenarchitektur bescherte.<sup>3</sup> Um auf Straßburg zurückzukommen: Alle bis 1886 entstandenen Vorstadtkirchen sind

im spätklassizistischen oder neuromanischen Rundbogenstil erbaut, die beiden Kirchen von Neuhof (die katholische Pfarrkirche Saint-Ignace und die protestantische Kirche, beide erbaut 1847), von Ruprechtsau / Robertsau (Saint-Louis von Jean Geoffroy Conrath, 1859 (Abb. 3) und die protestantische Kirche, 1864) sowie die beiden Kirchen von Neudorf (Saint-Aloyse von Conrath, 1886-1887 (Abb. 4) und die protestantische Kirche, 1884-1886). Neuromanisch war auch die 1999 abgebrochene Synagoge an der Rue Kageneck (1882-1884), auch wenn die Straßensfassade kaum etwas davon zeigte. Ebenfalls neuromanisch waren der erste große Neubau einer protestantischen Kirche in der Altstadt, der „Wiederaufbau“ des Temple Neuf (1874-1877), sowie der 1882 mitten im alten Viertel Petite France von dem Stuttgarter Architekten Mack erbaute Temple de Sion, und die Pfarrkirche Saint-Pierre-le-Jeune catholique (von Skjold Neckelmann und August Hartel, 1889-1893), der erste Kirchenbau auf dem Gebiet der Neustadt. Die späteren Kirchen, die vor allem in den Vororten eine zentrale Rolle in der städtebaulichen Entwicklung übernahmen, präsentieren ein facettenreiches Bild: Zwei neugotische Garnisonskirchen (Saint-Paul und Saint-Maurice), eine neuromanische Pfarrkirche des Übergangsstils (die katholische Kirche Saint-Joseph in Königshofen / Koenigshoffen) (Abb. 5), eine Neurenaissancekirche mit gotischen Elementen (die protestantische Kirche Saint-Sauveur in Kronenburg / Cronenbourg) und zwei Kirchen, die den Aufbruch in die moderne Architektur verkünden (die katholische Kirche

1\_ Johann Carl Ott, „Die bauliche Entwicklung Straßburgs. Vortrag auf der Wanderversammlung des Verbandes deutscher Architekten- und Ingenieurvereine zu Straßburg 26.-31. August 1894“, in: *Deutsche Bauzeitung*, Nr. 28, 1894, S. 434-459, hier S. 459.

2\_ Cornelius Gurlitt, *Kirchen, Denkmäler und Bestattungsanlagen* (= Handbuch der Architektur, 4. Teil, 8. Halbband, Heft 1), Stuttgart, Kröner, 1906, S. 67; Vereinigung Berliner Architekten (Hg.), K. E. O. Fritsch (Verf.), *Der Kirchenbau des Protestantismus von der Reformation bis zur Gegenwart*, Berlin, Toeche, 1893, S. 476, wo er den Temple Neuf als für Frankreich charakteristisch bezeichnet.

3\_ Jean Nayrolles, „Un Rundbogenstil français?“, in: Bruno Foucart und Françoise Hamon (Hg.), *L'architecture religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle. Entre éclectisme et rationalisme*, Paris, Presse de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, S. 13-33.



II



III



IV

I. Emile Salomon, Temple Neuf, Aufriss der südlichen Seitenfront, Ausführungszeichnung, ca. 1874 (Pfarrarchiv Temple Neuf).

II. Temple Neuf, Blick in das Mittelschiff zum Altar (Foto W. Brönner 2014).

III. Strasbourg-Robertsau, Saint-Louis (Foto W. Brönner 2014).

IV. Strasbourg-Neudorf, Saint-Aloyse (Foto W. Brönner 2013).

4\_ Der Name des Architekten genannt in: *Straßburger Post*, 26.04.1882.

5\_ *Deutsche Bauzeitung* 1899, S. 389-393, 417.

6\_ Niels Wilcken, *Architektur im Grenzraum. Das öffentliche Bauwesen in Elsass-Lothringen 1871-1918* (= Veröffentlichungen des Instituts für Landeskunde im Saarland, Nr. 38, zugl.: Diss. Uni Kiel 1999), Saarbrücken, Institut für Landeskunde im Saarland, 2000, S. 247-250.

7\_ Die mit dem Edikt von Fontainebleau 1685 in ganz Frankreich geltenden Religionsbeschränkungen für Protestanten fanden auf Straßburg keine Anwendung.

8\_ Jules Sengenwald, *Exposé des faits relatifs à la reconstruction du Temple-Neuf, présenté au consistoire dans sa séance du 29 novembre 1875 à l'occasion de l'appel fait au public en faveur de l'achèvement de l'église*, Strasbourg, Fischbach, 1876, S. 8.

9\_ Anthony Steinhoff, *The Gods of the City. Protestantism and Religious Culture in Strasbourg, 1870-1914*, Leiden/Boston, Brill, 2008, S. 245.

10\_ Steinhoff (wie Anm. 9), S. 241 f.

11\_ Sengenwald (wie Anm. 8), S. 8.

12\_ BNUS, M 11.148, Bericht der Jury über die Sitzung vom 23. Februar 1872; *Journal d'Alsace* vom 27. Mai 1874.

13\_ Rudolf Echt, *Émile Bœswillwald als Denkmalpfleger. Untersuchungen zu Problemen und Methoden der französischen Denkmalpflege im 19. Jahrhundert* (= Studien zur Bauforschung, Nr. 13), Bonn, Habelt, 1984, S. 24.

14\_ Nayrolles (wie Anm. 3), S. 24.

15\_ Wolfgang Herrmann, *Gottfried Semper im Exil, Paris, London 1849-1855. Zur Entstehung des „Stil“ 1840-1877* (= Geschichte und Theorie der Architektur, Nr. 19), Basel/Stuttgart, Birkhäuser, 1978, S. 22 ff., hier S. 24.

16\_ Sempers Wettbewerbsentwurf für die Nikolaikirche in Hamburg 1844 und seine Schrift: *Über den Bau evangelischer Kirchen mit besonderer Beziehung auf die gegenwärtige Frage über die Art des Neubaus der Nikolaikirche in Hamburg und auf ein dafür entworfenes Projekt*, Leipzig, Teubner, 1845.

V. Strasbourg-Koenigshoffen, Saint-Joseph (Foto W. Brönnner 2014).

VI. Strasbourg-Kronenberg, Saint-Florent (Foto W. Brönnner 2013).

Saint-Florent in Cronenberg (Abb. 6) und die protestantische Kirche Saint-Paul in Koenigshoffen (Abb. 7). Weiter sind von Interesse die nach 1900 entstandenen katholischen Notkirchen in Neudorf-Musau und Grüneberg / Montagne Verte, die beiden Hospitalkirchen (die neugotische Chapelle de la Toussaint von Denis-Louis Destors, 1855, und die neubarocke Chapelle Sainte-Barbe von Eugène Petiti, 1877), die Kapelle der Diakonissenklinik (von Émile Salomon, 1904) und die Kapelle der Sœurs Marie-Réparatrice (neugotisch, 1863). Neuromanik, wie sie sich in Deutschland zum Ende des 19. Jahrhunderts etablierte, finden wir allein in der neuen Synagoge (Alte Synagoge genannt) von Ludwig Levy, die bis 1941 am Quai Kléber stand.<sup>5</sup>

Der Temple Neuf<sup>6</sup>, dessen Bau zeitlich auf der Schnittstelle zwischen den politischen Epochen liegt, bietet sich aus vielerlei Gründen für eine eingehendere Untersuchung unter dem Aspekt der vergleichenden Stilentwicklung Deutschland-Frankreich wie auch der Stilvermischung hier in Straßburg und wegen seiner sehr speziellen Entstehungsgeschichte an. (Abb. 8) Nach der Annexion Straßburgs 1681 gab Ludwig XIV. das von den Protestanten genutzte Münster an die Katholiken zurück. Zum Ausgleich erhielten die Protestanten die gotische, aus dem Mittelalter stammende ehemalige Dominikanerklosterkirche, die von da an den Namen „Neukirche“ bzw. „Neue Kirche“ (Temple Neuf) führte<sup>7</sup> und die Rolle als protestantische Hauptkirche übernahm.<sup>8</sup> Bei der Beschießung durch die preußische Armee 1870 wurde der seither von den Protestanten der lutherischen Augsburgischen Konfession ununterbrochen genutzte Bau stark beschädigt und die im ehemaligen Chor der Kirche untergebrachte bedeutende Stadtbibliothek vernichtet. Immerhin standen noch die Außenmauern und Teile der Gewölbe der zweischiffigen Anlage. Die starke Zerstörung des alten Baus hätte keineswegs eine Wiederherstellung ausgeschlossen, sollte nun aber zum Anlass für einen vollständigen Neuanfang dienen. Doch werden auch die Vorgeschichte des Protestantismus in Straßburg, der Wunsch, den Temple Neuf als „Kathedrale der Lutheraner“ (wie Steinhoff es nennt<sup>9</sup>) wiedererstehen zu lassen sowie der Wunsch nach einem explizit protestantischen Kirchenraum<sup>10</sup> und, wie sich noch zeigen wird, die Tendenz zu neuromanischen Bauformen in jenen Jahren bei der Stilwahl eine gewichtige Rolle gespielt haben.

Schon 1871 wurde ein Wettbewerb ausgeschrieben, der die Stilentscheidung bewusst offen ließ und vor allem die Beachtung des speziell protestantischen Charakters des Bauwerks forderte. Ausdrücklich wurde eine Altarkonche als „katholisch“ ausgeschlossen. Darüber hinaus sollte, wie Jules Sengenwald, Mitglied des Konsistoriums der Kirche und Präsident der Handelskammer in Straßburg, 1876 in seinem ausführlichen Bericht über den Bau des Temple Neuf schreibt, der „Charakter der protestantischen Hauptkirche“ bewahrt und dem Bau ein dementsprechendes „monumentales Aussehen“ gegeben werden.<sup>11</sup> In die Jury



wurden neben Mitgliedern des Konsistoriums – darunter Sengenwald – drei Architekten berufen, die rein formal Deutschland, Frankreich und das Elsass fachlich repräsentieren sollten. In Wirklichkeit waren sie jedoch durch eine beachtliche persönliche, geschmackliche wie auch politische Nähe zueinander gekennzeichnet: Charles-Auguste Questel, Lehrer an der École des Beaux-Arts in Paris, Gottfried Semper, wegen der Teilnahme an der Revolution 1848 exilierter sächsischer und inzwischen in Wien tätiger Architekt, dessen Herkunftsland im Sitzungsbericht als „Atriche“ oder „de Vienne“ angegeben wird<sup>12</sup>, und der in Straßburg geborene, in Paris ansässige und hauptsächlich durch Kirchenrestaurierungen ausgezeichnete Émile Bœswillwald.<sup>13</sup>

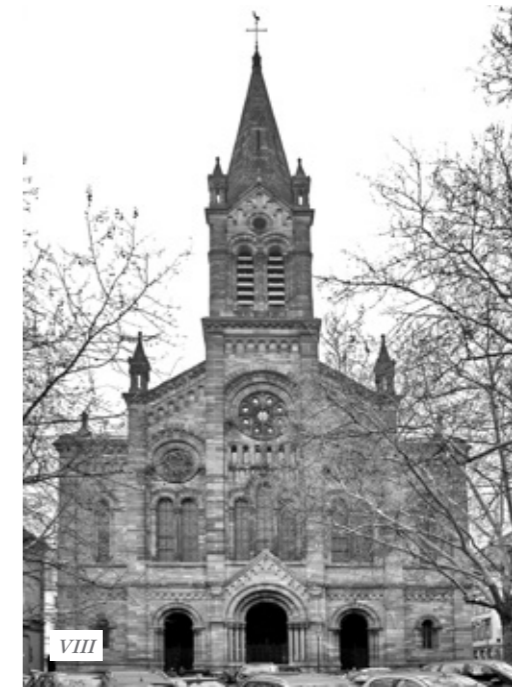
Zu Questel ist zu erinnern, dass er Architekt von Saint-Paul in Nîmes, der ersten neuromanischen Kirche Frankreichs, und – bezogen auf die mittelalterliche Architektur – ein pointierter Vertreter der archäologisch-kunstwissenschaftlich begründeten Richtung war.<sup>14</sup> Zu Semper wäre auf die frühe Paris-Prägung und seine guten persönlichen Beziehungen dorthin<sup>15</sup> sowie auf seine ausführliche praktische und theoretische Beschäftigung mit dem protestantischen Kirchenbau hinzuweisen, bei der er sich als Verfechter einer fortentwickelten Neuromanik gab.<sup>16</sup> Auch ein Schüler Sempers, der Schweizer Alfred Friedrich Bluntschli, der Zürich verließ, um bei Questel sein Studium fortzusetzen, lieferte einen Wettbewerbsentwurf zum Temple Neuf.<sup>17</sup> Man darf annehmen, dass sich die drei Fachpreisrichter gut verstanden haben. Die Preisverleihung weist jedenfalls darauf hin. Die drei ersten Preise gingen an junge Schüler Questels, der vierte an den Straßburger Émile Salomon –

auch er ein Schüler Questels –, und der fünfte schließlich an Edouard Roederer, einen Schüler von Jules André an der École des Beaux-Arts.<sup>18</sup> 35 Arbeiten wurden eingesandt, darunter nicht mehr als neun aus Deutschland, aber auch Entwürfe aus Belgien, England und der Schweiz.<sup>19</sup> Der Bericht von Sengenwald über den Bau des Temple Neuf lässt erkennen, dass in den Augen der beobachtenden Zeitgenossen das Urteil der Jury recht einseitig zugunsten einer Schule ausgefallen sei.<sup>20</sup> Max Metzenthin will sogar wissen, dass alle Zeichnungen der ersten drei Preise im Atelier Questels und unter dessen Augen entstanden seien.<sup>21</sup> Auch wenn wir die anderen eingereichten Arbeiten nicht kennen, müssen wir doch akzeptieren, dass es sich hier in der Tat um eine eindeutig profranzösische Entscheidung handelte, die im Ergebnis auch eine entsprechende Kirchenarchitektur erwarten ließ.

Die drei Gewinner des ersten Preises waren die Pariser Architekten Joseph Bernard (1848-1926), Henri-Paul Motte (1846-1922, gleichzeitig Maleischüler von Jean-Léon Gérôme) und Albert-Marie Tournade (1847-1891).<sup>22</sup> (Abb. 9) Der zweite Preis ging an Stanislas Beau, der dritte an Laurent Farge und Eugène Saintier, alle aus Paris. Émile Salomon, der den vierten Platz errang, war Straßburger und Architekt des Konsistoriums des Temple Neuf.<sup>23</sup> Er formulierte übrigens auch im Auftrag des Konsistoriums das Wettbewerbsprogramm.<sup>24</sup> Der Fünftplatzierte, Edouard Roederer, stammte ebenfalls aus Straßburg, war zu dieser Zeit in Paris ansässig, ging kurz darauf als Stadtbaumeister nach Lille und kehrte schließlich Stadtbauinspektor als nach Straßburg zurück.<sup>25</sup> Auf die Verkündung des Ergebnisses und die Beauftragung der Architekten des ersten Preises folgte prompt deren Absage wegen Überlastung, was einmal bei deren junglichem Alter verwundern muss, zum Anderen weil sich Bernard und Tournade gleich 1874 am Wettbewerb für Sacré-Cœur de Montmartre in Paris beteiligten, wo sie immerhin den fünften Preis errangen.



Émile Salomon wurde die Aufgabe übertragen, aus den preisgekrönten Arbeiten einen neuen Entwurf zu fertigen. Das Ganze macht den Eindruck einer gut funktionierenden Kooperation. Alle ausgezeichneten Arbeiten waren in romanischen Stilformen gehalten. Auch wenn die Ausschreibung die Stilfrage offen gelassen hatte, entsprach der romanische Stil den Erwartungen



und Vorstellungen des Konsistoriums. Sengenwald schreibt später in seinem Bericht über den Wettbewerb, man habe keinen gotischen Bau (wie der alte Temple Neuf) haben wollen, um nicht in Konkurrenz zu dem die Stadt baukünstlerisch beherrschenden Münster zu treten.<sup>26</sup>

Von deutscher Seite hatte man den Wettbewerb von Anfang an mit Skepsis beobachtet und schließlich zum Boykott aufgerufen.<sup>27</sup> Das Ergebnis wurde in Frankreich als „une victoire pacifique remportée par les architectes français dans notre chère Alsace“ gefeiert<sup>28</sup> und auf deutscher Seite lakonisch als charakteristisches Werk der „neufanzösischen Schule“ bewertet, vielleicht auch abgewertet, bezeichnete man doch damit jene synthetisch-eklektizistische Richtung des französischen Historismus, die durch ihren betont freien Umgang mit historischen, vor allem romanischen Formen gekennzeichnet war.<sup>29</sup>

Der nach dem Entwurf Salomons ausgeführte Bau zeigt eine sorgfältig aus rotem Vogesensandstein gearbeitete Eingangsfront, die mit ihrer monumentalen Fassadenhaftigkeit und der Schwere des in die Front integrierten Turms an Kirchen wie Notre-Dame-de-la-Croix in Ménilmontant von L. J. A. Héret (1862), Saint-Michel in Lille von Alfred Coisel (1869-1874) und Sainte-Barbe in Nœux-les-Mines von Constant Moyaux (1875-1878) erinnert. Die Seiten sind jeweils von fünf von Lisenen geteilten, zweigeschossigen Achsen bestimmt, deren oberes Geschoss opulent gerahmte ansteigende, rundbogige Dreifenstergruppen aufweist, während das untere Geschoss in jeder Achse jeweils zwei schlichte kleine Rundbogenfenster zeigt. Nach Osten schließen das Oratorium und die Sakristei an. In der Gesamtwirkung hat der Bau eine deutliche Verwandtschaft zu der neuromanischen protestantischen Kirche, die Edouard Roederer kurz zuvor, 1868-1870, in Lille errichtete.<sup>30</sup>

Das Inneren ist von bemerkenswerter Klarheit und Einfachheit: Eine fünfjochige Hallenkirche, deren Seitenschiffe im unteren Drittel in der ganzen Länge Emporen aufnehmen, die in der Geschosstellung des Äußeren verlaufen, gedeckt von einer glatten, waagrechten Holzdecke in den

17\_ Bluntschli, der zusammen mit Mylius auch einen Wettbewerbsentwurf für den Temple Neuf einreichte. Bernd Altmann, *„Mein Motto fürs Leben bleibt Renaissance“*. Der Architekt Alfred Friedrich Bluntschli (1842-1930), Diss. Uni Trier 2000. Zu Questel S. 51, zum Wettbewerb Teil I S. 123, Teil II S. 10 f. und Teil III, Abb. 4 und 5.

18\_ Siehe Louis-Thérèse David de Penanrun, Louis François Roux und Edmond Delaire, *Les architectes élèves de l'École des beaux-arts, 1793-1907*, Paris, Librairie de la Construction Moderne, 21907, S. 391.

19\_ 14 Beiträge aus Paris, vier aus dem übrigen Frankreich; aus Straßburg vier Projekte, aus England und der Schweiz jeweils zwei (darunter Mylius und Bluntschli, siehe Altmann (wie Anm. 17)), zwei aus Württemberg sowie aus Baden, Frankfurt a. Main, Hannover, Preußen und Belgien jeweils ein Beitrag, in: BNUS M 11.148, Bericht der Jury über die Sitzung vom 24. Februar 1872.

20\_ Sengenwald (wie Anm. 8), S. 8.

21\_ Brief von Max Metzenthin an die *Deutsche Bauzeitung*, 03.09.1872 (unter der Rubrik Konkurrenz: „In Betreff der Konkurrenz für die Entwürfe zum Bau der protestantischen Kirche in Straßburg“), in: *Deutsche Bauzeitung*, Nr. 6, 1872, S. 87 f.

22\_ *La Chronique des Arts et de la Curiosité. Supplément à la Gazette des Beaux-Arts*, 1871-1872, Nr. 1.

23\_ Metzenthin (wie Anm. 21), S. 88.

24\_ Sengenwald (wie Anm. 8), S. 5.

25\_ Metzenthin (wie Anm. 21), S. 88.

26\_ Sengenwald (wie Anm. 8), S. 10.

27\_ [Hermann] Blankenstein, „Die Konkurrenz-Ausschreibung für den Wiederaufbau der Neuen Kirche in Straßburg“, in: *Deutsche Bauzeitung*, Nr. 5, 1871, S. 312, 320.

28\_ *La Chronique des Arts et de la Curiosité* (wie Anm. 22).

29\_ Fritsch (wie Anm. 2), S. 287-89.

VII. Strasbourg-Koenigshoffen, Saint-Paul (Foto W. Brönnner 2014).

VIII. Strasbourg, Temple Neuf (Foto W. Brönnner 2010).

30\_ [www.culture.gouv.fr/public/mistral/merimee](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/merimee). Im Detail sieht Suzanne Braun Bezüge zu der romanischen Kollegiatskirche in Lautenbach, zu Sainte-Foy in Séléstat sowie zu den Abteikirchen in Marmoutiers und Murbach und zu Saints Pierre-et-Paul in Rosheim im Elsass. Suzanne Braun, *Églises de Strasbourg*, Strasbourg Édition Oberlin, 2002, S. 164

31\_ Vgl. dazu Brief von Henri Salomon vom 4. Februar 1923 im Nachlass der Architektenfamilie Salomon in den Archives de la Ville et de la Communauté Urbaine de Strasbourg (AVCUS), Inventarisierung noch nicht abgeschlossen.

32\_ Metzenthin (wie Anm. 2), S. 88.

33\_ Sengenwald (wie Anm. 8), S. 12; Protokoll der Grundsteinlegung vom 23. Mai 1874 (Pfarrarchiv Temple Neuf)

34\_ Léonce Reynaud, *Traité d'architecture, 2<sup>e</sup> partie: Composition des édifices: études sur l'esthétique, l'histoire et les conditions actuelles des édifices*. Paris, Dunod, 21860-63, S. 300; Christiane Pignon-Feller und Nicolas Pinier, *Moselle XVIII-XIX<sup>e</sup> siècle. Architecture protestante*, Metz, Éditions Serpenoise, 2006, S. 47.

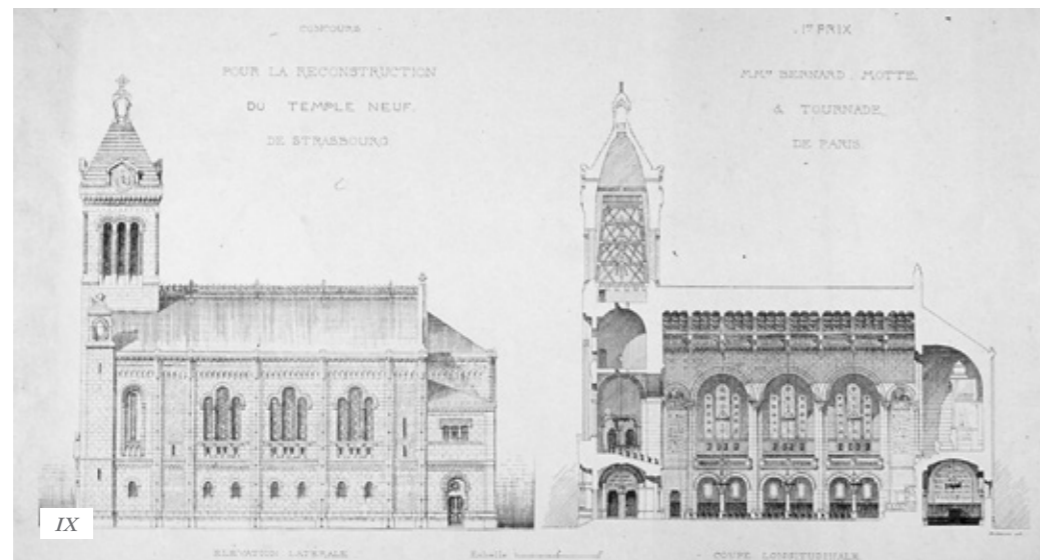
Seitenschiffen und einer gewinkelten hölzernen Kassettendecke (Trapezdecke) über dem breiten Mittelschiff. Den Abschluss bildet eine gerade, durch kräftige Blendbogen gegliederte Wand, vor deren Mitte Kanzel und Altar gesetzt sind. Die niedrig angesetzten Emporen und die schlanken Säulen des Mittelschiffs geben zusammen mit der als offener Dachstuhl konzipierten Decke dem Raum eine ungewohnte Leichtigkeit.

Wie viele Änderungen Salomon an seinem Entwurf hat vornehmen müssen, lässt sich aus dem erhaltenen Material nicht klären, da weder die Wettbewerbsentwürfe Salomons noch der anderen Teilnehmer erhalten sind.<sup>31</sup> Einzig von dem ersten Preis haben wir Fotoreproduktionen von Grundriss, Fassade, Langhaus und Längsschnitt. Über die übrigen vier preisgekrönten Entwürfe werden wir durch die Darstellung des Wettbewerbsergebnisses in der Deutschen Bauzeitung 1871 informiert, wo Metzenthin eine knappe Beschreibung der fünf bestplatzierten Arbeiten gibt, nebst je einem Grundriss zu Platz 1 und 5 (Roederer). Danach beinhaltete der im Wettbewerb von Salomon vorgelegte Entwurf bereits einige wesentlichen Züge der Ausführung, z. B. die Gliederung in fünf Traveen und den geraden Abschluss der Altarwand.<sup>32</sup> Im Übrigen ist sein Wettbewerbsentwurf offenbar stark überarbeitet worden. Sengenwald spricht von einem 1873 vorgelegten, erheblich in den Grundzügen veränderten Entwurf.<sup>33</sup>

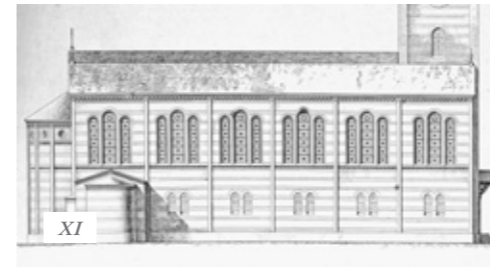
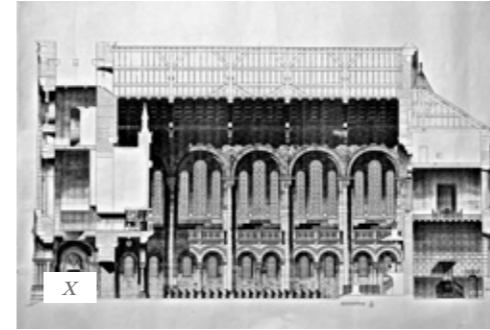
Einige wesentliche Gestaltungselemente des ausgeführten Baus sind schon in dem preisgekrönten Entwurf von Bernard, Motte und Tournade angelegt: die Einturmfassade im Westen, die durch Lisenen gegliederten zweigeschossigen Achsen der Seitenwände mit den ansteigenden bzw. gestuften Fenstergruppen im Obergeschoss, wie auch im Inneren die dreischiffige Halle mit den niedrigen Emporen und den luftig hohen, schlanken Säulen und der über den Seitenschiffen geraden und über dem Mittelschiff höheren, als offener Dachstuhl ausgebildeten Holzdecke. Die ansteigenden Dreifenstergruppen sind ein

der byzantinischen wie auch der mittelalterlichen Architektur geläufiges Motiv, das im 19. Jahrhundert häufig und gerne zur Bereicherung mittelalterlicher wie auch renaissancestischer Architekturen verwendet wurde. Doch gibt es für den Aufriss der einzelnen Joche samt Emporen auch ein verblüffend ähnliches Vorbild im zeitgenössischen Frankreich: Sieht man von der Holzdecke ab, so hat man in abgewandelter Form und sozusagen als Ausschnitt das dreijochige Schiff der Kathedrale von Marseille vor sich.

Salomon hat demgegenüber den Bau als fünfjochige Hallenkirche gestaltet und die Mittelschiffarkaden schlanker gemacht. (Abb. 10 und 1) An Stelle der östlichen, der Orgel vorbehaltenen Konche, die wir im Entwurf des 1. Preisträgers sehen, finden wir bei ihm eine gerade Abschlusswand mit Kanzel und Altar. Die Eleganz des Mittelschiffs steigerte er, indem er die Arkadenbögen bis dicht an die Holzdecke angehoben hat. (Abb. 13) Den nahezu quadratischen Grundriss behielt er bei, machte aber das Mittelschiff breiter und die Seitenschiffe samt Emporen schmaler, so dass sich der Mittelschiffgrundriss noch weiter dem Quadrat näherte. Auch die Westfront wurde weitgehend neu gestaltet. Statt der Giebfassade mit Mittelsturm entwarf Salomon eine breite Fasadearchitektur, die das Giebelmotiv auf einen Westriegel appliziert. An Stelle des durchgehend rechteckigen entwarf Salomon zunächst einen achteckigen Turm mit einem sehr steilen Dach, dem er 1874 die heute die Kirche bestimmenden schwere Gestalt auf quadratischem Grundriss gab. Ausgeführt wurde der Turmbau erst 1887-88 in leicht abgewandelter Form. Was von den anderen Entwürfen übernommen worden ist, kann bei der Quellenlage nicht gesagt werden. Von Edouard Roederer kennen wir immerhin seine 1868-1871 in Lille errichtete protestantische Kirche, deren äußere Gesamterscheinung dem Temple Neuf nicht unähnlich ist und deren Turm dem 1886 ausgeführten in Straßburg auffallend gleicht. Die Schmuckformen des Äußeren wie des Inneren können wir der in Frankreich vorherrschenden romano-byzantinischen Tendenz zuordnen.



IX. Bernard, Motte und Tournade: Wettbewerbsentwurf für den Temple Neuf, 1872 (BNU NIM 24320).



1863 schreibt Léonce Reynaud in der zweiten Auflage seines „Traité d'architecture“ etwas polemisch, wenn auch auf Frankreich bezogen wohl nicht ohne Grund: „C'est un fait très remarquable: c'est, seul peut être entre toutes les religions, le protestantisme n'a pas d'architecture spéciale.“<sup>34</sup> Mit dem Temple Neuf sollte nun eine solche eigenständige protestantische Kirchenarchitektur geschaffen werden. Steinhoff sieht in ihm gar einen Musterbau.<sup>35</sup> Sengenwald schreibt über die Beratungen des Konsistoriums im Wettbewerb: „Andererseits befanden sich unter den ausgestellten Objekten etliche, die im Stile der Basiliken des fünften Jahrhunderts unserer Zeitrechnung entworfen waren. Diese ursprünglich zu Justizpalästen bestimmten, dann, sobald der christliche Kultus öffentlich gestattet war, in Kirchen umgewandelten Basiliken, sind den Anfängen des Christentums gleichzeitig und passen vollkommen zu der ernst-einfachen Form des protestantischen Gottesdienstes. Die diesen Kirchen eigentümliche, zugleich edle und elegante Bauart machte einen tiefen Eindruck auf uns, und wir kamen überein diesen alten Typus, von welchem in Rom und Ravenna noch so schöne Denkmäler erhalten sind, anzunehmen, vielmehr als uns in ein abenteuerliches Aufsuchen eines neuen, dem Ideal einer protestantischen Kirche entsprechenden Styles einzulassen.“<sup>36</sup> Das war möglicherweise ein Seitenhieb auf die 1859-1866 von Jean-Baptiste Schacre ganz im Stil französischer Kathedralarchitektur erbaute protestantische Kirche Saint-Étienne in Mülhausen oder das halbrunde, hölzerne Amphitheater, das Louis-Michel Boltz 1863 in Rothau im Elsass errichtete.

Die verbreitete Ablehnung der Gotik als Universalstil, der sich Viollet-le-Duc gegenüber sah, hatte verschiedene Gründe. Einmal erkannte man in der Architektur des runden Bogens die dem französischen Umfeld angemessenere und entwicklungsfähigere Variante des Bauens, ähnlich der von Heinrich Hübsch in Karlsruhe veröffentlichten These „In welchem Style sollen wir bauen?“ von

35\_ Steinhoff (wie Anm. 9), S. 243 f.

36\_ Sengenwald (wie Anm. 8), S. 10.

37\_ Charles-Armand Demanet, *Mémoire sur l'architecture des églises*, Brüssel, Decq, 1847, S. 47 f.

38\_ Philippe Dufieux, *Le mythe de la primatie des Gaules. Pierre Bossan (1814-1888) et l'architecture religieuse en Lyonnais au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2004, S. 252.

39\_ Penanrun, Roux und Delaire (wie Anm. 18), S. 160.

40\_ Dufieux (wie Anm. 38), S. 148 f.

41\_ Dufieux (wie Anm. 38).

42\_ Anatole de Baudot schreibt dagegen, für die protestantischen Kirchen würde der „style grec“ bevorzugt: „Églises contemporaines“, in: *Gazette des architectes et du bâtiment*, Nr. 12, 1866, S. 113 ff., hier S. 114.

43\_ Fritsch (wie Anm. 2), S. 476 f.

44\_ Eva Börsch-Supan und Dietrich Müller-Stüler, *Friedrich August Stüler 1800-1865*, München/Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1997, S. 125.

1828. Charles-Armand Demanet fasst 1847 in einer Brüssel erschienenen kleinen Studie über den modernen Kirchenbau die französische Position wie folgt zusammen: „Parmi les différents styles compris sous la dénomination générique de pleins-cintres, celui qui nous semble le mieux approprié aux exigences du climat, aux ressources du pays et au progrès de l'industrie, est le style romano-byzantin. Nous voudrions toutefois qu'on l'améliorât dans quelques-uns de ses détails en se rapprochant des modèles du style renaissance.“<sup>37</sup> In ihr sah man, immer mit Blick auf die Kirchen Ravennas, gleichermaßen die frühchristliche Basilika, gepaart mit einer leichteren, lichtvolleren Bauweise, die den Ansprüchen des neunzehnten Jahrhunderts genügen konnte. Für Deutschland gab es bis in die Jahre um 1850 ähnliche Tendenzen. Dazu sei auf die Abteikirche St. Bonifaz in München (Georg Friedrich Ziebland, 1834-1850) und die Heilandskirche in Potsdam-Sanssouci (Ludwig Persius und August Stüler, 1845-1848) verwiesen. Der zweite Aspekt ist der der „latinité“ der nach Rom und dem Orient schauenden romano-byzantinischen Architektur.<sup>38</sup>

Die Vorliebe für den runden Bogen führt aber weit über den Rahmen architektonischer Gestaltung hinaus in das Feld kultureller Identität. Gaspard André, ebenfalls Schüler von Questel<sup>39</sup>, schrieb dazu: „Pour nous latins le roman est le plus comode. Nous le parlons comme une langue qu'un patois nous aurait à demi observée, et qui, grâce à quelques néologismes d'une facile soudure, exprime aisément nos pensées et nos besoins.“<sup>40</sup> Auch wenn diese Worte erst 1882 in Lyon geschrieben wurden, wo man diese lateinische Tradition in besonderer Maße für sich in Anspruch nahm,<sup>41</sup> so könnten sie doch auch gerade in Straßburg in der besonderen Situation nach 1871 als Selbstbehauptung des Französischen im neuen germanischen Umfeld Bedeutung gehabt haben.

In Straßburg wollte man nun, wie Sengenwald aus den Diskussionen im Konsistorium des Temple Neuf berichtet, die Eigenschaften des romano-byzantinischen vornehmlich in der Gestalt der frühchristlichen Basilika als für den protestantischen Kirchenbau geeignet sehen.<sup>42</sup> Die zeitgenössischen Quellen zu einer französischen Traditionslinie für diese Baugattung fließen nicht gerade reichlich. Karl Emil Otto Fritsch beschreibt – von Berlin aus sozusagen mit dem Fernrohr gesehen – als Charakteristikum des protestantischen Tempels in Frankreich der Zeit nach 1850: „Die bezeichnenden architektonischen Merkmale derselben sind die Anwendung flacher Holzdecken und diejenigen romanischer Stilformen.“<sup>43</sup> Kein Bau vertrete diesen Typus für ihn besser als der Temple Neuf in Straßburg. Dergleichen schreibt auch Theodor Schmitz 1994 in *Straßburg und seine Bauten* im Widerspruch zu Reynaud und in bemerkenswerter Unkenntnis der von August Stüler als protestantischer Musterbau entworfenen Matthäuskirche in Berlin<sup>44</sup> und der in ihrer Nachfolge entstandenen zahlreichen kleinen und größeren, überwiegend protestantischen Kirchenbauten in Deutschland: „Völlig

X. Emile Salomon, Temple Neuf, Längsschnitt, Ausführungszeichnung, ca. 1874 (Fotokopie des Originals, Pfarrarchiv Temple Neuf).

XI. August Stüler, Entwurf für eine evangelische Kirche mit 1500 Sitzen, Ausschnitt (Entwürfe zu Kirchen, Pfarr- und Schulhäusern, Berlin 1846, Blatt 11; Repro: Hochschul- und Landesbibliothek Rhein-Main).



45\_ Theodor Schmitz, „Die Kirchen der Neuzeit“, in: *Straßburg und seine Bauten* (wie Anm. 1), S. 392 f. Eine Anzahl dreischiffiger Hallenkirchen mit Seitenschiffen im unteren Drittel, flachen Holzdecken in den Seitenschiffen und erhöhter, als offener Dachstuhl gestalteter Mittelschiffsdecke, ganz wie der Temple Neuf, finden sich im Werkkatalog Stülers. Vgl. Börsch-Supan/Müller-Stüler (wie Anm. 45), S. S. 567 (Colbitz), 630 (Kempen/Kepno), 644 f. (Ladbergen), 676 f. (Neudamm/Debno), 684 f. (Niemeck), 685 ff. (Nimptsch/Niemcza). Außerdem zu nennen die ev. Kirche St. Stephan in Dardesheim (Architekt unbekannt, 1862), Monumente 1/2013, S. 40 f. Eine Trapezdecke wie im Temple Neuf findet sich auch bei Stüler in der ehem. ev. Kirche Wittichwalde/Wigwald, 1873. Börsch-Supan/Müller-Stüler (wie Anm. 45), S. 776.

46\_ Börsch-Supan/Müller-Stüler (wie Anm. 45), S. 116.

47\_ Börsch-Supan/Müller-Stüler (wie Anm. 45), S. 124 f.; Kgl. Preussische Oberbaudeputation, *Entwürfe zu Kirchen, Pfarr- und Schulhäusern*, Potsdam, Riegel, 1849-1852, S. 4 (nicht paginiert) und Bl. 9 bis 12.

48\_ Fritsch (wie Anm. 2), S. 313, 315.

49\_ Börsch-Supan/Müller-Stüler (wie Anm. 45), S. 124 f., 533.

50\_ Otto Schönhausen, *Stätten der Weihe. Neuzeitliche protestantische Kirchen*, Berlin, Furche, 1919, S. 7.

51\_ Rickmans Schriften befanden sich z. B. in der Bibliothek Viollet-le-Ducs: Laurent Baridon, *L'imaginaire scientifique de Viollet-le-Duc*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1996, S. 69.

52\_ Matrikeldatenbank der Akademie der bildenden Künste München 1809-1920 (<http://matrikel.adbk.de>), Matrikelbuch 1841-1884, Matrikelnummer 1243; Eintritt 07.11.1854, Fach Architektur; ab 1855 in der École des Beaux-Arts als Schüler von Questel und Gilbert eingetragen. Siehe Penanrun, Roux und Delaire (wie Anm. 18), S. 398.

53\_ Eva Börsch-Supan, „Berlin und München. Das dynastische Beziehungsgeflecht“, in: Winfried Nerdinger (Hg.), *Zwischen Glaspalast und Maximilianeum. Architektur in Bayern zur Zeit Maximilians II. 1848-1864* (= Ausstellungskataloge des Architekturmuseums der Technischen Universität München und des Münchner Stadtmuseums, Nr. 10), München, Münchner Stadtmuseum, S. 80-89, hier S. 84.

54\_ Entwürfe (wie Anm. 48). Auch die achteckige Turmvariante Salomons macht die Kenntnis dieses Werks sehr wahrscheinlich. Sie gleicht dem Turmobergeschoss im Entwurf von August Soller für eine „evangelische Kirche mit 400 Sitzen“ (Tafel 31) bis ins Detail.

55\_ Pignon-Feller (wie Anm. 35), S. 47.

56\_ François Loyer, *Histoire de l'architecture française de la Révolution à nos jours*, Paris, Mengès, 1999, S. 159ff.

abweichend von den bis dahin in Deutschland üblichen Anlagen, begegnen wir hier einer in der französischen Schule für den protestantischen Kultus ausgebildeten Form, einem dreischiffigen romanischen Bau mit nur geringer Überhöhung des Mittelschiffs.<sup>45</sup> Er beschreibt damit einen Typus, der – unabhängig von der Stilwahl – seit dem 18. Jahrhundert sowohl in Frankreich (z. B. der Temple de Cozes, Charente-Maritime, 1817-1821) als auch in Deutschland zu finden ist.

Die Bauten Stülers sind jedoch in einigen entscheidenden Punkten deutlich näher am Temple Neuf als die besagten französischen Bauten. Gemeint sind die Ausbildung der Mittelschiffsdecke als offener Dachstuhl sowie die Position der Emporen, bezogen auf die Gesamthöhe, im unteren Bereich des Seitenschiffs – eine Anordnung, die gemeinsam mit den dünnen, hohen Säulen den Kirchenraum nicht nur weiter und eleganter, sondern durch die großen Obergeschosfenster auch lichtvoller erscheinen lässt. Stüler hatte die Regel formuliert: „aber höchstens 1/3 bis zu Höhe des Hauptgebälks“.<sup>46</sup> (Abb. 2 und 12) Außerdem finden wir hier auch den von Stüler bevorzugten nahezu quadratischen Grundriss wieder.<sup>47</sup> Diese Disposition hat in Deutschland noch bis in die 1890er Jahre hinein Freunde gefunden, wie etwa die Friedenskirche in Stuttgart von Carl Dollinger zeigt.<sup>48</sup> Auch die Garnisonskirche Saint-Paul in Straßburg greift diese Tendenz auf, wenn auch in deutlich schwereren Formen.

Eva Börsch-Supan hat – gerade was die schlanken Proportionen betrifft – auf das Vorbild England verwiesen, insbesondere auf die Eisenarchitektur Thomas Rickmans in Liverpool Everton (St. George's, 1813-14), von der August Stüler seine Inspirationen erhalten haben soll.<sup>49</sup> Wir haben es hier also mit einer ganz anderen Genealogie zu tun, deren Vertreter sowohl neuromanisch wie auch neugotisch bauen und für die ich die 1854-1856 entstandene Eisenkirche Saint-Eugène-Sainte-Cécile in Paris von Louis-Auguste Boileau, die oben genannte St. Matthäuskirche in Berlin von August Stüler (1844-1846) sowie die protestantische Kirche Saint-Étienne in Mülhausen (Jean-Baptiste Schacre, 1859-1866) aufrufen möchte. Ob in Eisen (wie bei Rickman und Boileau), in Holz (wie bei Stüler) oder in Stein (wie bei Schacre oder Salomon): die Gestaltungsidee ist immer dieselbe. Das Besondere an dem Berliner Bau ist aber, dass er wie der Temple Neuf eine entsprechend proportionierte Emporenhalle mit der im Mittelschiff sich zum Dachstuhl öffnenden Holzdecke aufweist. Darüber hinaus finden wir an den Seitenschiffen dieselbe zweigeschossige, für den protestantischen Emporenbau typische<sup>50</sup>, in fünf Achsen gegliederte Wandaufteilung mit den ansteigenden bzw. gestaffelten Dreifenstergruppen oben und den kleinen beiden Fenstern unten in jeder Achse. (Abb. 11) Boileau war allgemein bekannt und auch Rickman kein Unbekannter in Frankreich.<sup>51</sup> Über die von der Oberbaudeputation in Berlin herausgegebene Sammlung von Entwürfen zu Kirchen, Pfarrhäusern und Schulen dürfte Stülers Entwurf für die Matthäuskirche einige Jahre vor deren Erbauung den



Fachleuten auch in Frankreich bekannt gewesen sein, wo alles – anders als ausgeführt – dieselben Proportionen wie am Temple Neuf aufweist. Nachzutragen ist, dass Salomon 1854/1855 als Schüler der Akademie der Künste in München im Fach Architektur eingeschrieben war.<sup>52</sup> Stüler stand mit Leo von Klenze im Austausch über seine Entwürfe, darunter auch, wie Eva Börsch-Supan als sicher annimmt, den für die Matthäuskirche, den er nach München sandte und den Salomon folglich dort bereits gesehen haben könnte.<sup>53</sup> Die Publikation der Entwürfe Stülers in den „Entwürfen zu Kirchen, Pfarr- und Schulhäusern“ lag außerdem 1852 vollständig vor.<sup>54</sup> Schließlich könnte Semper der Kenntnis dieses Entwurfs nachgeholfen haben. Ganz allgemein ist festzuhalten, dass sich die Berliner Architektur seit Schinkel mit dem protestantischen Kirchenbau intensiv befasste und in Frankreich, wo man sich, wie wir gesehen haben, erst sehr viel später diesem Thema zugewandt hat, nicht unbeachtet geblieben sein kann.<sup>55</sup>

Unter den Holzdecken in Straßburger Kirchen, das sei noch angefügt, ist nur eine mit der des Temple Neuf an Schönheit und Bedeutung vergleichbar: die der viel später entstandenen kath. Pfarrkirche Saint-Joseph in Koenigshoffen, deren eindrucksvolles, vollkommen anders geartetes Tonnengewölbe spätgotische Formen aufnimmt und an das Mittelschiff von San Stefano in Venedig erinnert. Sie wird zu einem späteren Zeitpunkt noch zu behandeln sein. Jedenfalls ist mit dem Temple Neuf ein ungewöhnlicher, aus Elementen französisch-neuromanischer, romano-byzantinischer Architektur (François Loyer: „syncrétisme historique“<sup>56</sup>) und einem gotisch inspirierten modernen Hallentyp zusammengefügt, ausgesprochen protestantischer Bau entstanden. Die Matthäuskirche hat das mit dem Rundbogenstil verbundene und vom Kirchenvorstand gewünschte Ambiente frühchristlicher Haltung hinzugefügt, wie wir es bei vielen

Bauten des 19. Jahrhunderts beobachten können. 1888 schreibt auch Aimé Reinhard, dass der Charakter der frühchristlichen Basilika sich vor allem im Inneren des Temple Neuf zeige.<sup>57</sup> Die Berliner Architektur jener Jahre, die sich mit dem protestantischen, an frühchristlichen Vorbildern orientierten Kirchenbau besonders intensiv auseinandergesetzt hatte, konnte hierzu wie keine andere Schule die Vorbilder liefern. In Straßburg scheinen Ort und Zusammensetzung des Preisgerichts einer derartigen Verarbeitung von unterschiedlichsten Einflüssen in besonderer Weise günstig gewesen zu sein. Gleichzeitig ist es aber auch ein Zeugnis starker profranzösischer Positionen, die die Haltung der führenden bürgerlichen Kreise der Stadt nach 1871 bestimmten.<sup>58</sup> Nimmt man Wettbewerb und Bauausführung zusammen und betrachtet sie jenseits aller Merkwürdigkeiten des Verfahrens, so erstaunt die in Teilen zu beobachtende Modernität und Radikalität des protestantischen Konzepts, wie zum Beispiel die Ostwandgestaltung des ersten Preises, eine weit in die Zukunft des protestantischen Kirchenbaus greifende Lösung, denkt man an die erst 1892-1894 entstandene Ringkirche von Johannes Otzen in Wiesbaden.<sup>59</sup> Sie unterscheidet sich jedenfalls deutlich von dem 1861 in Deutschland formulierten Eisenacher Regulativ für den protestantischen Kirchenbau, das sich in der Bevorzugung der Gotik und der Chorapsis als Altarort eng an den mittelalterlichen-katholischen Kirchenbau anschließt.

Im Kontext der übrigen bis 1886 entstandenen neuromanischen Kirchen Straßburgs steht der Temple Neuf so prunkvoll wie fremd. Es sind ihrer sechs, in Neuhof, Neudorf und Robertsau je zwei, von denen bekanntermaßen zwei von Jean Geoffroy Conrath entworfen wurden, während wir die Architekten der übrigen nicht kennen. Hier begegnen wir einer anders gearteten Schule der Neuromanik, die in den Anfängen der archäologischen Schule des Historismus in Frankreich wurzelt. Wenigstens zwei dieser Bauten, die von Conrath entworfenen, lassen sich leicht auf den Gründungsbau der Neuromanik in Frankreich, die 1835-1849 von Questel erbaute Kirche Saint-Paul in Nîmes, beziehen (Saint-Louis in Robertsau, gewölbt, 1859, und Saint-Aloyse in Neudorf, flach gedeckt, 1886-1887, auf die ich später ausführlicher eingehen werde), während die anderen sich im einfachen Gewand von Dorfkirchen mit flachen Holzdecken präsentieren, die es zumindest bis zur Jahrhundertmitte sowohl in Frankreich als auch in Deutschland fast standardmäßig gab. In einer Zeit, in der man der Religion ihren angestammten Platz in der Gesellschaft sichern wollte, war das sparsame Bauen ein bedeutendes Thema. Wir finden es bei Viollet-le-Duc<sup>60</sup>, in der von seinem Schüler Anatole de Baudot herausgegebenen Sammlung von Dorfkirchen<sup>61</sup>, in den von der Oberbaudeputation 1849-1852 herausgegebenen Entwürfen für Kirchen, Pfarr- und Schulhäuser<sup>62</sup> sowie bei Demanet, dem bereits genannten Kronzeugen des Zeitgeistes.<sup>63</sup> Das spezifisch Französische an den meisten dieser Straßburger Vorortkirchen ist, dass sie noch lange nach 1850 einer einfachen, der basilikalischen Tradition verpflichteten Neuromanik huldigen. Diese Gruppe der neuromanischen

Kirchenbauten findet in Straßburg ihren Schlusspunkt in einem Bau, in dem sich die Kontinuität der französischen Neuromanik mit der Wiederbelebung der Neuromanik in Deutschland gegen Ende des Jahrhunderts auf eigenartige Weise zu einer neuen Architektur verbindet: in der Pfarrkirche Saint-Pierre-le-Jeune catholique der Architekten Skjold Neckelmann und August Hartel, erbaut 1889-1893. Sie scheint nach dem Temple Neuf in besonderer Weise für eine Betrachtung sich kreuzender Architektureinflüsse geeignet zu sein. ♦

**Wird fortgesetzt. À suivre.**

## Les nouvelles églises de Strasbourg. Première partie

Wolfgang Brönner

Cette contribution, la première d'une série à paraître dans le cahier Metacult, est dédiée aux nombreux édifices religieux construits entre 1830 et 1940 à Strasbourg – soit environ trente églises et chapelles et deux synagogues. On peut répartir ces lieux de culte jusqu'à la première guerre mondiale en trois groupes: le premier comprend les églises qui sont entièrement sous l'influence de l'architecture française du XIX<sup>e</sup> siècle dont la dernière construction est celle de l'église Saint-Aloyse au Neudorf en 1887. Dans le deuxième groupe, l'historicisme allemand est de plus en plus perceptible. La période allant de 1900 à la première guerre mondiale se caractérise – à Strasbourg comme partout en Europe – par un effort de détachement du modèle imprégné de formes historicisantes et constitue ainsi un troisième et dernier groupe. Seuls quelques édifices de la fin des années 1880 peuvent être considérés comme de véritables transferts de l'architecture allemande, comme par exemple les deux églises de garnison Saint-Paul et Saint-Maurice. Les autres laissent apparaître un caractère propre marqué par des apports variables des deux sphères d'influences française et allemande. Le Temple Neuf, construit juste après la fondation du Reichsland comme église protestante principale, présente très tôt ce mélange d'influences et se trouve ainsi placé au centre de cette étude. Des architectes issus de l'École des beaux-arts ont participé à la fois au concours et à la réalisation. De ce fait, cet édifice était considéré, du côté allemand, comme un exemple type de l'école moderne néo-romane française. Une observation plus détaillée montre cependant que ses formes, autant extérieures qu'intérieures, n'ont pas pu être conçues sans la prise en compte de modèles allemands, en particulier ceux de l'architecture du protestantisme prussien. Cette église protestante, qui dès le début devait avoir un rôle exemplaire, est à la croisée de différents courants architecturaux et ne pourrait exister ailleurs qu'à Strasbourg.

57\_ Aimé Reinhard, *Le Temple-Neuf à Strasbourg. Note commémorative*, Strasbourg, Fischbach, 1888, S. 54; so auch Steinhoff (wie Anm. 9), S. 245.

58\_ Tanja Baensch, „Un petit Berlin?“. Die Neugründung der Straßburger Gemäldesammlung durch Wilhelm Bode im zeitgenössischen Kontext. Ein Beitrag zur Museumspolitik im deutschen Kaiserreich, Göttingen, V&R Unipress, 2007, S. 16 (drei Phasen der politischen Integration des Reichslandes).

59\_ Steinhoff (wie Anm. 9), S. 244

60\_ Bruno Foucart (wie Anm. 3), S. 180.

61\_ Joseph-Eugène-Anatole de Baudot, *Églises de bourgs et villages*, Tome premier, Paris 1867, Avant propos; Marie-Jeanne Dumont, „Main Works and Projects“, in: Marie-Jeanne Dumont, *Anatole de Baudot 1834-1915* (= Rassegna / English Edition 68), Milano, CIPPA, 1996, S. 31-67, 34

62\_ Entwürfe (wie Anm. 48), Einleitung, S. 2 (nicht paginiert).

63\_ Demanet (wie Anm. 38), S. 50.

XII. Berlin, St. Matthäus, Blick in das Mittelschiff zum Altar, Lithographie nach Aquarell von M. von Schack, 1851 (Börsch-Supan/Müller-Stüler, Abb. 215).

XIII. Temple Neuf, Holzdecke des Mittelschiffs (Foto W. Brönner 2014).

# ES FONDS DES CARTES ET PLANS DE STRASBOURG

CONSERVÉS AUX ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU BAS-RHIN (ADBR) : UNE VILLE EN PARTIE GÉRÉE PAR LE POUVOIR CENTRAL

Catherine Xandry

Cette contribution est la suite de la présentation des fonds cartographiques strasbourgeois (1800-1940) des Archives de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg (AVCUS) publiée dans le premier cahier Metacult. Elle décrit les fonds conservés aux ADBR et porte un regard sur le rôle que les services civils et militaires dépendant de la préfecture, notamment, ont joué dans la formation de la ville, aux côtés des services municipaux, dont le rôle est documenté par les fonds des AVCUS. Ainsi, les documents ne parlent plus uniquement de la ville vue (et construite) par elle-même, mais montrent que la gestion de celle-ci s'inscrit dans un dialogue avec l'État.

Avec 1 086 documents inventoriés pour 372 cotes et seulement 168 documents en double avec ceux des AVCUS (essentiellement les planches du cadastre napoléonien), les ADBR sont le deuxième dépôt, en termes d'importance, de cartes et plans strasbourgeois<sup>1</sup>. En effet, les archives départementales regroupent les fonds des différents services de préfecture et du *Statthalter* (gouverneur) pour la période de l'annexion, ainsi que l'intégralité des planches des cadastres napoléonien et allemand. Contrairement aux plans des AVCUS, les documents restent ici, pour la plupart, conservés au sein de leur dossier original. Ainsi, le chercheur n'a pas à se contenter d'une image trouvée hors de tout contexte, mais bénéficie du discours que la carte ou le plan soutient<sup>2</sup>.

Cependant, il faut noter la difficulté d'identifier certains documents cartographiques. D'un point de vue archivistique, trois séries propres à l'Alsace-Moselle ont été créées dont deux, les séries AL (*Reichsland* d'Alsace-Lorraine) et D (*Bezirk Unter-Elsass* - département du Bas-Rhin), correspondent à la période 1870-1945. Le problème porte sur le fait que ces fonds ont été versés de manière groupée par les différentes administrations et que les plans ne sont pas recensés systématiquement dans l'outil de recherche de ces séries. Les références trouvées proviennent d'un registre en cours de réalisation basé sur les signalements des lecteurs. Il s'agit donc d'une démarche extrêmement lacunaire (même si cela a le mérite d'être fait).

Par ailleurs, d'autres séries (dont la série S des Ponts et Chaussées et la série Fi – documents figurés) sont en cours d'inventaire, leurs outils de recherche actuels restant pour l'instant incomplets.

## LES DEUX EXEMPLAIRES DU BLONDEL

Partant, comme dans l'article sur les fonds des AVCUS, du plan Blondel de 1765, 36 documents ont pu être repérés pour la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit essentiellement (20 planches) de deux versions du plan Blondel. La première version (1L/PLAN/6) est identique à celle conservée aux AVCUS et représente le projet d'alignement et d'embellissement de la ville. La deuxième (1L/PLAN/5) en revanche montre l'état de la ville avant l'alignement, permettant ainsi une vision plus nette des changements prévus (par exemple le couvent des franciscains, « effacé » de la version alignée, est présent sur cette version) (ill. IV).

## 1800-1870 : LES SERVICES PRÉFECTORAUX FRANÇAIS... ENTRE AUTRES

### Les correspondances avec les AVCUS

La période française a engendré, avec 546 pièces, la majeure partie des documents cartographiques des ADBR. Parmi celles-ci, 120 concernent le cadastre napoléonien. Il s'agit des premiers documents réalisés à la demande de l'État, découlant de la loi du 15 septembre 1807 qui impose la réalisation du cadastre voulu par Napoléon<sup>3</sup>, documents préparatoires à la version définitive des AVCUS. En effet, le jeu de plans des ADBR comporte beaucoup de rectifications manuscrites, dont certaines sont mises au propre sur les planches des AVCUS. Son intérêt est d'indiquer le nom de l'auteur de la planche (avec son titre précis, par exemple géomètre de première classe), ainsi que la date exacte de sa réalisation, et de séparer les différents lieux-dits par des tracés jaunes, apportant ainsi nombre d'informations absentes de la version des AVCUS.

1\_ Quelque 2 700 pièces ont été repérées aux AVCUS, cf. premier cahier Metacult, p. 15.

2\_ Un des exemples frappants en est le plan lié au dossier 87 AL 3540 : projet d'agrandissement de la ville de Strasbourg (1871-1875), plan que l'on trouve également aux AVCUS sous les cotes SPL64 ou 313MW1 sans qu'aucun texte ne lui soit associé.

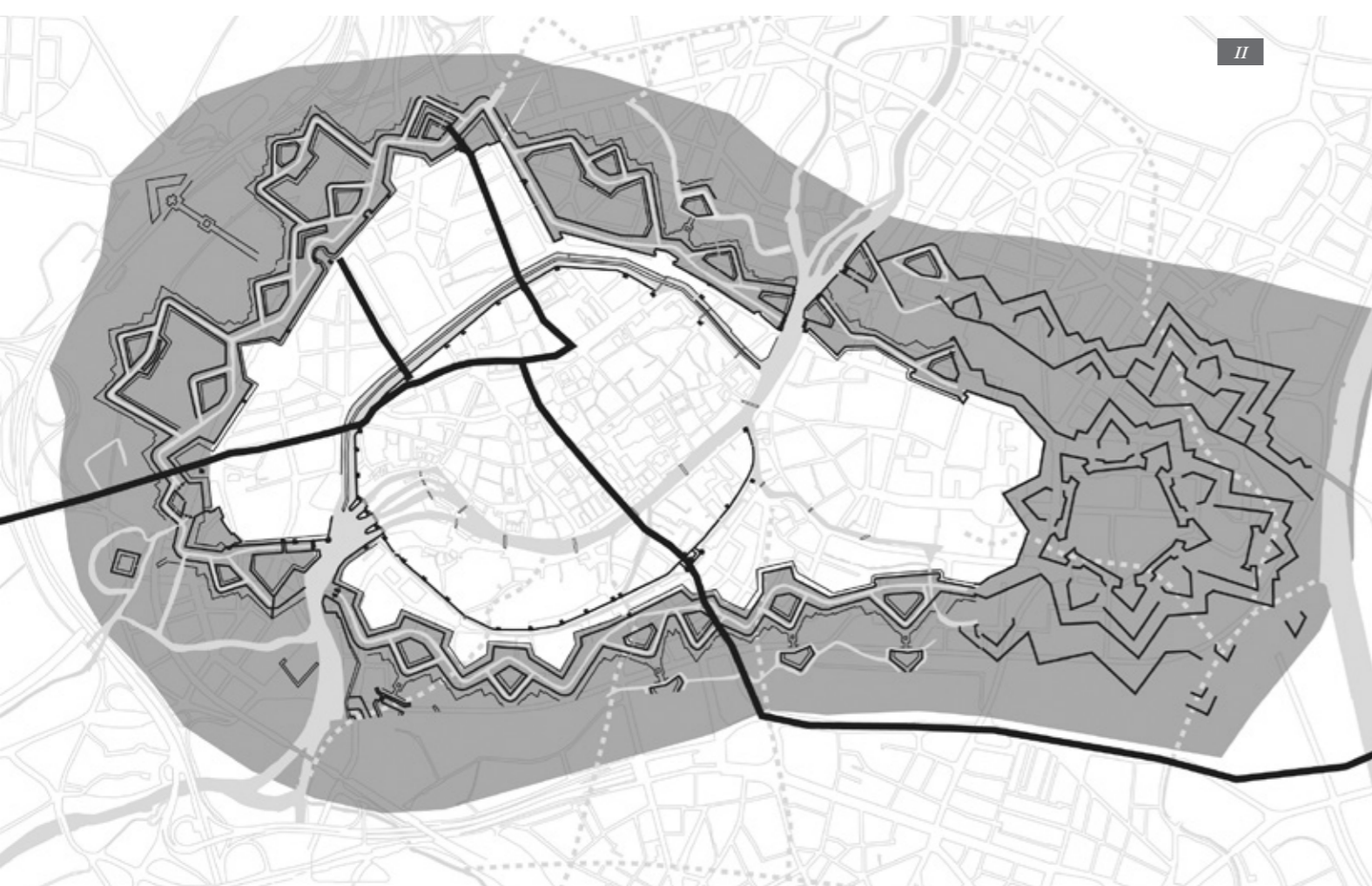
3\_ *Recueil méthodique des lois et décrets sur le cadastre de la France*, 1811, art. 167 : « Le géomètre, dans ses divers rapports avec les propriétaires, doit leur développer les avantages que procure le cadastre, d'abord en assurant l'égalité de la répartition de la contribution foncière, et la fixité de l'allivrement qui fera la base de leur cotisation; ensuite, en déterminant les limites de leurs propriétés, de manière à prévenir les contestations et les procès qui se renouvelaient sans cesse. »

I. Le plan Eggert en surimpression du tracé de fortification (ADBR 48J33/2, ph. S. Hosseinabadi).

II. Répartition de l'espace en fonction des différents services entre 1800 et 1870 (DAO C. Xandry).



I



II

Répartition de l'espace en fonction des différents services entre 1800 et 1870 (DAO CX)

— Rues gérées par les Ponts et Chaussées

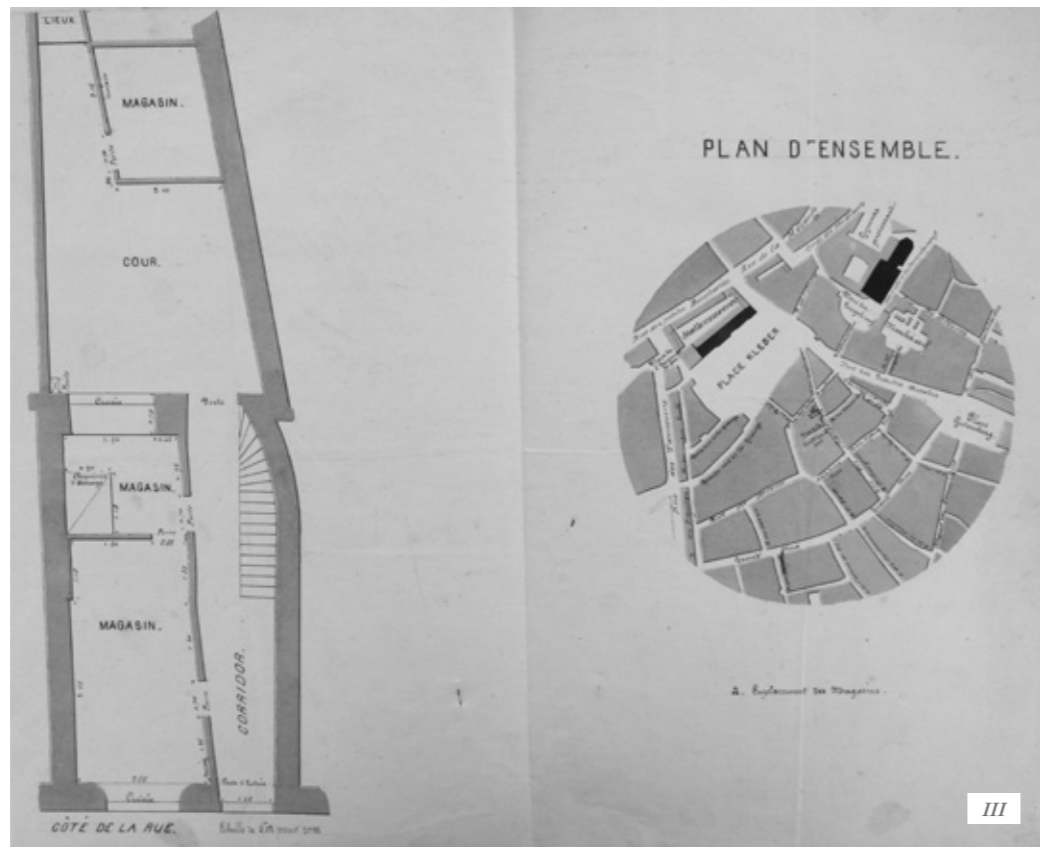
□ Espace géré par la Ville  
 ■ Espace géré par le Génie

4\_ ADBR : SP1020.

5\_ ADBR, cotes 1A/PLAN20, 1C/PLAN12/2 et 1, 1C/PLAN20/1 et 2, 7C/PLAN12, 1C/PLAN21, 4C/PLAN12, 8D/PLAN/1, 8C/PLAN12, 4D/PLAN6/1-6, 6C/PLAN3, 2E/PLAN9, 6E/PLAN2, 1E/PLAN1/1-4, 1E/PLAN11, 1A/PLAN34, 4E/PLAN3, 1E/PLAN17/2, 1E/PLAN20, 3E/PLAN3, 5A/PLAN39 et 3D/PLAN3.

6\_ Le génie militaire est l'ensemble des techniques d'attaque et de défense des places, des postes, et de construction des infrastructures nécessaires aux armées au combat. Dans le cas de Strasbourg, ce corps s'occupe essentiellement de l'entretien et de l'amélioration de la fortification de la place.

7\_ ADBR : 48J 31 et 32.



De même, en doublon des AVCUS, les ADBR possèdent le plan d'alignement de la ville réalisé par N.-J. Villot en 1829. Le plan des ADBR est conservé sous forme d'un atlas<sup>4</sup> : un seul ouvrage relié qui comporte le plan d'assemblage, les plans des quartiers, un texte justifiant les alignements proposés et les anciens et nouveaux numéros de maison par rapport à la rue, le nom du propriétaire et la description sommaire des maisons concernées par l'alignement. Ainsi, ce plan d'alignement se trouve réuni alors qu'il est séparé en trois cotes aux AVCUS. Bien que document « municipal », il répondait aux volontés du pouvoir central, suite à la loi de servitude de l'alignement du 16 septembre 1807. Cette loi imposait un plan d'alignement réglementant l'implantation des façades par rapport aux rues pour toutes les villes de plus de 2 000 habitants. Une bonne partie des plans d'alignement du début du XIX<sup>e</sup> siècle est conservée aux Archives nationales à Pierrefitte. Cependant, Strasbourg a conservé ses exemplaires.

### Les cartes militaires

Les ADBR possèdent une série de cartes d'état-major réalisées à la période française (1837, 1838, 1852 et 1854, au 1/80 000 sauf la dernière réalisée au 1/320 000<sup>5</sup>), qui viennent en complément des planches postérieures à 1920 conservées aux AVCUS. Cette série répond à une ordonnance royale de 1827 qui a pour vocation de renouveler la carte de Cassini en faisant une carte générale de la France. La réalisation et les mises à jour régulières en

sont confiées au Dépôt de la Guerre (bureau de cartographie de l'armée française). Bien que carte militaire, elle est vite utilisée par le grand public et devient payante. Ces cartes sont ainsi l'équivalent de nos actuelles cartes de l'IGN (Institut national de l'information géographique et forestière, autrefois Institut national de géographie, organisme qui est d'ailleurs l'héritier direct, depuis 1945, du Service géographique de l'armée, ex-Dépôt de la Guerre).

Parmi les fonds des ADBR figure également une partie de celui du Génie militaire<sup>6</sup> de la Direction de la Place de Strasbourg dans les séries 2Q, 5K, 48J et 148J (27 documents en tout). Ce fonds est extrêmement difficile à reconstituer du fait des aléas des archives militaires au moment des différents passages de la ville de Strasbourg d'une nation à l'autre (emportées par les Français en 1870, par les Allemands en 1918 et 1944, par les Russes au sein des archives allemandes en 1945). Une grande partie se trouve au centre d'archives du Service historique de la Défense à Vincennes, une partie à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNU), une partie aux ADBR et les autres ne sont pour l'instant pas localisées bien que les *Militärarchiv* de Fribourg puissent être une piste.

Les éléments conservés aux ADBR sont constitués essentiellement de plans de la fortification avec de projets d'entretien et d'aménagement<sup>7</sup>, souvent réalisés sur calque et dans un état assez médiocre, mais également de plans venant en appui des procès-verbaux de convention dressés à l'encontre de constructions

établies dans les zones de servitudes militaires (5K107). Ces documents sont réalisés par les gardes du Génie patrouillant dans les zones de servitude, qui doivent parfois faire appel à un commissaire de police de la ville de Strasbourg afin de constater les infractions se situant à l'intérieur d'une propriété close (cour fermée par exemple). On aperçoit dans ce type de dossier la coopération mise en œuvre entre plusieurs institutions sur un espace où leurs responsabilités sont conjointes. Nous reparlerons de ce travail en commun dans le cadre des commissions de travaux mixtes créées entre le Génie et les Ponts et Chaussées. Cette délimitation des espaces d'influence de l'une ou de l'autre des autorités se trouve encore sous les cotes 2Q82 et 83 lorsque le Génie et les Ponts et Chaussées abornent les limites intérieures et extérieures de la fortification de Strasbourg. Ainsi, très logiquement, cet espace échappe-t-il à l'emprise de la municipalité, pour être de l'unique ressort militaire.



On peut encore mentionner que certains plans militaires fournissent l'occasion d'observer des projets d'extension de la ville dont les plans originaux ont disparu. Ainsi, sous la cote 48J33 sont conservés deux plans sur calque qui reproduisent, sur le tracé de l'enceinte antérieure à 1870, des projets de création de la Neustadt. Or, si un de ces projets représente le plan Conrath, bien connu par diverses sources<sup>8</sup>, l'autre est celui d'Eggert, connu uniquement par une publication en article (*ill. 1*).

Les documents d'origine militaire permettent donc d'approcher par un autre biais la programmation de la Neustadt de Strasbourg. Cela concerne des séries qui se présentent en doublons (total ou partiel) du fonds des AVCUS. Voyons maintenant les éléments propres aux fonds des ADBR.

### Les séries notariales

La série 7E (notariat) contient les minutes notariales entre 1791 et 1850, les documents postérieurs étant classés en D ou en W. On y trouve des plans, conservés au sein des dossiers, qui viennent en appui des ventes de propriétés, des litiges, des lotissements, des testaments ou contrats de mariage. Ils sont réalisés, à la demande des particuliers, soit par le particulier lui-même, soit par un géomètre ou arpenteur spécialisé parfois agréé par la ville, voire par un géomètre du cadastre<sup>9</sup> ou par l'architecte de la ville. C'est alors transmettre, dans le cadre d'un document à valeur juridique, la certitude d'exactitude du document et écarter le risque d'un document frauduleux.

### Les ingénieurs des Mines pour le Service des établissements dangereux.

Mais surtout, les ADBR conservent les fonds issus des différents services de la préfecture du Bas-Rhin. Ainsi la série 5M (106 documents cartographiques inventoriés) concerne le Service des établissements dangereux, insalubres ou incommodes. Depuis le décret du 15 octobre 1810, relatif « aux manufactures et ateliers qui répandent une odeur insalubre ou incommode<sup>10</sup> », l'installation en ville de différents types d'entreprises est soumise à l'approbation d'un conseil de salubrité. Par exemple, les amidonneries, les « tueries » (abattoirs) et les fours à chaux doivent être strictement isolés de toute habitation ; les chandelleries, les fabriques de suif en branche ou les salles de dissection sont également incitées à s'installer à distance des habitations, mais de manière moins stricte ; enfin les fabricants de boutons ou les brasseurs peuvent s'établir en ville<sup>11</sup>.

Par conséquent, toute installation de ce type d'activité doit obtenir l'autorisation du préfet, qui s'appuie notamment sur l'avis de l'ingénieur des Mines du département du Bas-Rhin, qui lui se fonde en partie sur les divers plans présentés par le requérant. Ces dossiers contiennent donc des plans détaillés des installations (plans de chaudières par exemple), des plans des bâtiments où doit se dérouler l'activité, mais également des plans de situation du bâtiment au sein du quartier où il s'installe. L'argument de la distance influe alors sur le format même du document, puisqu'un certain nombre se présente sous forme circulaire, le rayon du cercle correspondant généralement à une distance de 500 mètres permettant d'évaluer immédiatement l'impact de l'activité envisagée sur le quartier (*ill. III*).

Généralement dessinés par le propriétaire lui-même, une grande quantité de ces documents sont réalisés sur calque, prenant le cadastre ou le plan Villot de 1829 comme fond de plan. Au besoin, le requérant a pris soin de faire certifier conforme son plan par un agent municipal ou cadastral<sup>12</sup>.

8\_ Comme M.CARTE.1.091 (BNU), M.CARTE.10.628 (BNU) ou 876W67 (AVCUS), parmi bien d'autres.

9\_ Par exemple : le « Plan d'un pré appartenant à Mr Sengelwald situé dans la banlieue de Strasbourg Section d'une contenance de Deux Hectares vingt-neuf ares et trente neuf centiares, levé par le soussigné géomètre du cadastre du Bas-Rhin qui le certifie exact » (ADBR 7E57.12/165).

10\_ Décret qui sera suivi de plusieurs autres précisant et affinant ces premières dispositions.

11\_ Seules quelques activités réglementées sont ici citées, leur liste complète se trouve dans le décret impérial du 15 octobre 1810 relatif aux Manufactures et Ateliers qui répandent une odeur insalubre ou incommode (site du ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie : [http://www.ineris.fr/aida/consultation\\_document/3377](http://www.ineris.fr/aida/consultation_document/3377)).

12\_ Comme l'extrait du plan cadastral parcellaire du territoire de Strasbourg, canton appelé Wacken section C, lié à l'installation d'une amidonnerie dans le moulin du Wacken et certifié conforme à la minute par le directeur des contributions directes du cadastre (ADBR 5M177).

IV. Comparaison des deux versions de plan Blondel : en haut (ADBR 1L/PLAN6/3), plan aligné de la place Kléber ; en bas (ADBR 1L/PLAN5/3), plan non aligné de la même place. (Numérisation ADBR).

III. Plan détaillé des magasins de chiffons, établis rue des Chandelles n°4 (nouveau) et plan d'ensemble aux abords des susdits magasins liés à la demande de Bloch Lazare demeurant à Strasbourg, d'établir un magasin de chiffons et d'os, rue des Chandelles n° 2 (ADBR 5M185, ph. C. Xandry).

13\_ ADBR 5M168.

14\_ ADBR 5M183.

15\_ Dont le point zéro se trouve sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Paris, tous les kilométrages étant calculés à partir de ce point.

16\_ SP : série S provisoire, les fonds des Ponts et Chaussées étant en cours d'inventaire.

17\_ ADBR 2SP52.

18\_ ADBR 2SP52.

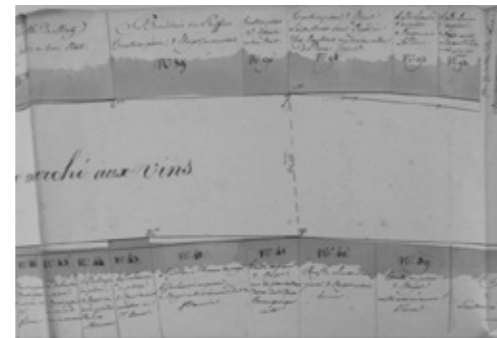
Les activités concernées à Strasbourg englobent les installations de chaudières ou de machines à vapeur, les fabriques de toiles cirées, les tueries (dont certaines en contradiction totale avec la loi de 1810 comme l'abattoir situé en plein cœur du village du Neudorf<sup>13</sup>), les fabriques d'allumettes chimiques, les amidonneries, les brasseries, les commerces de chiffons et d'os (également en contravention avec la loi comme le marchand de chiffons installé rue du Bain-aux-Plantes<sup>14</sup>), les fabriques de colles fortes, les fonderies de suif, les fabriques de savon et de chandelles. Leur installation peut donner lieu à des règlements de compte violents par voie administrative interposée. En effet, l'autorisation du préfet ne garantit pas la pérennité du commerce puisque celui-ci est soumis à un contrôle policier régulier et peut être fermé s'il ne répond pas aux exigences en vigueur ; le voisinage peut émettre des plaintes et demander la fermeture d'une fabrique auprès de la préfecture. Ainsi, le sieur Samüel, fabricant de chandelles rue des Orphelins, se retrouve confronté aux plaintes de voisins quant à l'odeur répandue par son atelier (certaines personnes se disent malades et prêtes à déménager) et subit plusieurs inspections entre 1838 et 1839 (dossier 5 M 195). On constate à la lecture de ce dossier que l'avis de l'architecte de la ville est également sollicité pour juger de la pertinence d'accorder ou de retirer l'autorisation d'installation.

Ainsi, de nouveau, les services municipaux et les services de l'État établissent un dialogue dans la gestion de la ville.

### Les Ponts et Chaussées

L'autre service d'État qui engendre des cartes et plans à l'échelle de Strasbourg est celui des Ponts et Chaussées (176 documents cartographiques, séries S et SP). Créé en 1716, ce corps a en charge le réseau routier de France<sup>15</sup> et la gestion des cours d'eau navigables. En 1776, un arrêt définit quatre classes de routes, depuis les « grandes routes qui traversent la totalité du royaume, ou qui conduisent de la capitale dans les principales villes, ports ou entrepôts de commerce » jusqu'aux petites voies locales. Les routes de la première classe, ou routes royales (plus tard routes impériales ou nationales), devront avoir 42 pieds de largeur, soit environ 13 mètres. Dans le cas de Strasbourg, le corps a donc en charge « la traverse », c'est-à-dire la route dite « de Paris à Strasbourg et en Allemagne » au moment de son passage dans la ville ainsi que l'intégralité des cours d'eau traversant la ville (la Bruche, l'III et le canal du Faux-Rempart). La traverse correspond alors à la route des Romains, aux rues du Faubourg-National, du Vieux-Marché-aux-Vins, de la Haute-Montée, des Grandes-Arcades, du Vieux-Marché-aux-Poissons et d'Austerlitz (en gros, de la porte Blanche à la porte d'Austerlitz). À cette

première traverse se rattachent plusieurs routes de seconde classe qui assurent la liaison depuis les portes de Saverne et de Pierre (rues du Faubourg-de-Saverne, du Faubourg-de-Pierre, de la Nuée-Bleue et de la Mésange). Il est à noter que Blondel avait particulièrement soigné ces rues dans son projet d'alignement, à la demande de l'Armée qui souhaitait de meilleures liaisons avec les portes de la ville et une place d'armes (actuelle place Kléber dont la mise en place a supprimé l'ancien couvent des franciscains).



La mainmise des Ponts et Chaussées sur la gestion de ces rues empêche la municipalité d'y intervenir. Toute demande de travaux de façade ou de modifications de l'alignement de ces rues, ou des quais des cours d'eau, leur doit être soumise pour avis au préfet. Sont ainsi conservés en série S et SP<sup>16</sup> les dossiers de demandes d'alignements touchant ce réseau viaire. Mais on y trouve également les grands projets d'alignement de la traverse. Ces derniers comptent parmi les documents les plus impressionnants des ADBR. En effet, réalisés au 1/200, souvent d'un seul tenant, ils se présentent comme de longues bandes de près de 15 mètres de long, repliées en accordéon, et décrivent l'intégralité de la traverse. Au-delà des alignements, ils renseignent aussi sur les maisons bordant les rues concernées. Ainsi, pour chaque bâtisse sont indiqués non seulement son numéro et le nom de son propriétaire (voire sa fonction dans le cas d'une auberge ou d'une grange), mais également un commentaire sommaire sur l'état de son bâti. Par exemple, le n° 91 de la rue du Vieux-Marché-aux-Vins est dite en 1823 « toute en pierre, 2 étages, [...] une lanterne en pierre en saillie<sup>17</sup> ». Deux exemplaires de cet alignement sont connus, l'un datant de 1823, l'autre de 1856<sup>18</sup>. C'est alors une foule de renseignements qui nous est apportée sur la traverse, non seulement à un instant T, mais également sur son évolution au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (ill. V).

V. Plan d'alignement de la rue du Vieux-Marché-aux-Vins en 1823 (en haut) et en 1856 (en bas) par les Ponts et Chaussées. (ADBR 2SP52, ph. C. Xandry).

Il s'agit de la mission principale du service des Ponts et Chaussées. Néanmoins, ses ingénieurs peuvent également toucher à d'autres dossiers, comme la création du canal de la Marne au Rhin et les procédures d'expropriation qui en découlent (SP883), ou l'arrivée du chemin de fer à Strasbourg (SP849). Mais surtout, ils participent aux côtés des représentants du Génie militaire de la ville de Strasbourg à l'entretien et à l'aménagement des voies de communication (routes et cours d'eau) lorsque celles-ci traversent les zones de servitudes militaires. Cette coopération entre deux services sur un même espace est peut-être la plus frappante parmi celles évoquées jusqu'à présent. Elle a en effet nécessité la mise en place de commissions particulières, appelées Travaux mixtes, pour les dossiers desquelles les deux parties signent à égalité les plans, sans qu'une partie ne prenne le pas sur l'autre comme c'était le cas auparavant.

### 1871-1919 : UN VIDE DOCUMENTAIRE

Contrairement à ce qu'il a été constaté pour les fonds conservés aux AVCUS, dans le cas des ADBR, il est extrêmement compliqué d'établir des comparaisons entre cette première période et celle couvrant 1871-1919 du fait de la disparité de la conservation des documents, ou plus exactement du cadre de classement de la série AL qui rend difficile d'y repérer les documents cartographiques. En effet, sur les 443 documents identifiés (dont seulement 29 après 1919), le cadastre allemand, réalisé entre 1890 et 1903, en représente à lui seul 338 : 322 planches par section et 16 plans d'assemblage par quartier datés de 1895 à 1898 (série 3P243 essentiellement). De plus, ni les administrations qui ont relayé les différents services de la préfecture française (et notamment ceux des Ponts et Chaussées et des Mines), ni la répartition des tâches entre services d'État et services municipaux sont connues. Par conséquent, les fonds d'archives susceptibles de conserver les plans relatifs aux activités de ces services ne sont pas encore identifiés.

Cependant, les fonds des ADBR présentent certains avantages sur les archives des AVCUS. Le plus important est celui de disposer d'un ensemble complet de planches cadastrales allemandes alors que la série des AVCUS est très lacunaire. Les différentes sections y sont représentées dans leur intégralité et non par petits ensembles de parcelles, aux échelles 1/250, 1/500 et 1/1 000, suivant la taille de la section. Un code graphique leur est appliqué par le biais d'aplats de couleur : brun pour la voirie, bleu pour les cours d'eau, rose pour l'habitat, rouge pour les édifices publics, gris pour les bâtiments annexes (écuries, garages...); les limites de sections cadastrales sont surlignées en violet et les limites de sections administratives en vert. Des traces de leur levée y sont encore présentes avec notamment l'emplacement des différents points de levage (numérotés à la main à l'encre rouge<sup>19</sup>), la présence d'un carroyage et de coordonnées géogra-

phiques (manuscrites, à l'encre rouge). Par ailleurs, des mises à jour sont marquées à l'encre bleue, mais non datées. Enfin, y sont indiqués les noms et titres de tous les employés du cadastre concernés par l'opération, ce qui devrait permettre de restituer, au moins en partie, l'organisation de ce service.

Parmi les autres plans de cette période, on compte quelques plans de la ville et de ses environs (2L/PLAN11/1, 1885), ainsi que des *Bebauungspläne* (plans d'aménagement : 2L/PLAN2), et des cartes d'état-major allemandes utilisant comme fond de plan les cartes militaires françaises mais en leur ajoutant la nouvelle ceinture de forts de 1875 (4D/PLAN6/4). Outre le fait de compléter les séries des AVCUS, ces plans mettent en évidence une nouveauté cartographique. En effet, pour la première fois, des documents inventoriés pour ce travail utilisent la représentation par courbes de niveau sur des documents à grande échelle. Cependant, la majorité des documents inventoriés restants sont des plans venant en appui de dossiers de tel ou tel service d'administration du *Statthalter*. Si les continuités de service entre la période française et la période allemande n'ont pu être identifiées<sup>20</sup>, un certain nombre de projets sont documentés. Ainsi, quelques plans liés au développement de la ville : projet d'élévation du palais du Rhin, plan d'agrandissement de la ville (inconsultable car en trop mauvais état), plan des terrains à acquérir pour l'agrandissement de l'enceinte (4L/PLAN1), ou les projets de routes et de rues associées aux nouvelles portes, gérés par les ingénieurs militaires (405D246). Des projets de 1877 concernant le tramway et la gare centrale, les plans des extensions des campus du palais universitaire et de l'hôpital sont également repérés au sein des séries AL et D. C'est le grand chantier qui secoue alors la ville qui est perceptible.

Mais c'est l'apparition de plans « historiques » qui marque surtout cette période. Cela commence avec les atlas liés aux histoires du siège de Strasbourg de 1870, réalisés par un ingénieur militaire allemand (1Fi40). Puis, ce sont surtout les rééditions de plans anciens de Strasbourg, comme celui de Specklin de 1576 repris par E. Lessing (1L/PLAN1, 1890), ou les restitutions des différents agrandissements de la ville, notamment celle de l'ingénieur militaire Von Poellnitz (1 Fi 12/50, 1877). L'extension de la ville par la Neustadt tend alors à s'inscrire comme le développement d'une histoire longue.

### 1920-1945 : UN GRAND PROJET

#### PORTUAIRE

Si la période de l'annexion est pauvre en documents cartographiques, celle de 1920-1945 est encore plus démunie : seuls 60 plans sont identifiés. On compte parmi eux quelques planches de mise à jour du cadastre allemand, datant de 1933, les suites des cartes d'état-major, désormais gérées par le Service géographique

19\_ Cependant, le texte pouvant être associé à l'opération de levée topographique n'a pas été retrouvé.

20\_ Ainsi, le service ayant succédé aux des Ponts et Chaussées n'est-il pas connu. Cependant, au vu des plans d'alignement des services municipaux de cette période, il est établi que ce n'est toujours pas la ville qui s'occupe des rues de la traverse.

21\_ Les seules exceptions au XIX<sup>e</sup> siècle sont Boudhors qui porte deux casquettes - ingénieur des Ponts et Chaussées et architecte de la ville -, et un plan de Villot concernant la rue du Vieux-Marché-aux-Vins.

22\_ Cf. Angela Kerdilès Weiler, *Limites urbaines de Strasbourg. Évolution et mutation*, Strasbourg, Société savante d'Alsace, 2005. Pour le détail des longueurs et largeurs des systèmes défensifs, ainsi que les tableaux de statistiques, voir p. 122-124.

23\_ En sachant que les lois sur les zones de servitudes militaires n'ont finalement été abrogées qu'en... 2004 (!) par l'ordonnance n°2004-1374 du 20 décembre 2004 - article 5 (voir le site <http://www.legifrance.gouv.fr>).

de l'armée, quelques plans du Service municipal d'arpentage, mais surtout les projets d'extension du port du Rhin en 1921 (121 AL 1388). Le port de Strasbourg (dont le développement était du ressort de la Direction des ports de Strasbourg et de Kehl) est en effet un enjeu économique important de la nouvelle administration. Il s'était considérablement développé sous l'annexion au point de devenir l'un des plus importants ports fluviaux de l'Europe du Nord, avec un trafic dense et varié. Or, ce trafic était surtout tourné vers la rive est du Rhin, débouchée remise en question après le rattachement de Strasbourg à la France. De plus, en 1920 le port de Kehl, juste en face, est plus étendu en surface. Le Strasbourg français doit donc faire face au double défi de la concurrence de Kehl et de la nécessité de maintenir (voire d'accroître) la puissance économique de son port malgré une modification majeure de ses réseaux commerciaux. Cela entraîne des projets à grande échelle (un port devant aller jusqu'au Neuhof) que la municipalité présente à l'approbation de l'État.

## CONCLUSION

Au final, malgré certains éléments propres à la ville de Strasbourg comme les séries notariales, les fonds des ADBR présentent essentiellement la ville en lien avec l'extérieur que cela concerne les services de l'État (civils ou militaires) ou son commerce extérieur avec le port. Ils ont donc le très grand intérêt de faire émerger de nouveaux acteurs dans la production cartographique strasbourgeoise à savoir essentiellement les services du cadastre, les services militaires (Dépôt de la Guerre, Dépôt des Fortifications ou Service géographique de l'armée et Génie militaire) et les services de la préfecture (Mines, Ponts et Chaussées...). On voit à cette occasion une certaine continuité dans les services entre les périodes françaises et allemandes ou tout au moins une réutilisation des fonds de plan. Ainsi, les cartes militaires allemandes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sont très clairement des copies des cartes françaises agrémentées de quelques mises à jour (notamment la nouvelle ceinture de forts).

Mais ce qui apparaît surtout est une division de l'espace entre les divers services et donc une différence de représentation de l'espace. Ainsi, la traverse de Strasbourg et les cours d'eau dépendent des Ponts et Chaussées et la fortification du Génie avec une interdépendance lorsque les voies de communication traversent les servitudes, la municipalité n'ayant pouvoir que sur ce qui reste<sup>21</sup> (*ill. II*). Cela peut sembler laisser la quasi-totalité de l'espace sous l'égide de la municipalité, mais c'est oublier qu'avant 1870 on compte 453 ha de superficie utilisée pour l'enceinte contre 230 ha<sup>22</sup> seulement pour la surface enclose et cela sans compter les zones de servitudes. Les militaires possèdent donc, au bas mot, le double de la surface intra-muros.

En revoyant à cette lumière les fonds des AVCUS, il semble que cette séparation persiste à la période allemande. En effet, sans revenir sur l'enceinte, les rares plans d'alignement de la traverse ne présentent pas le même graphisme que ceux du *Stadtbauamt*, et ne sont quasiment pas signés. La seule signature est celle du *Kaiserlicher Baurat*. Par ailleurs, aucun des plans du *Stadtbauamt* ne touche à la traverse. Ainsi, si une certaine continuité semble prévaloir au cours du temps au sein d'un même service, une rupture forte est observable dans la représentation de l'espace que ce soit au cours du temps ou à un même moment. Cela est particulièrement perceptible quand on compare les plans d'alignement des Ponts et Chaussées à ceux des services municipaux, la charte graphique étant totalement différente.

Ainsi, une ville qui semblait jouir d'une grande maîtrise quant à son développement est en définitive largement soumise aux contraintes que peut exercer un pouvoir central, au moins pour la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, voire jusqu'au démantèlement de l'enceinte dans les années 1930<sup>23</sup>. ♦

### Eine zum Teil von der Zentralregierung verwaltete Stadt: Der Karten- und Planbestand der Archives Départementales du Bas-Rhin (ADBR) von Straßburg

Catherine Xandry

Die Inventarisierung des Kartenbestands der Archives Départementales du Bas-Rhin (ADBR) trägt dazu bei, die in den Archives de la Ville et de la Communauté Urbaine de Strasbourg (AVCUS) gewonnenen Eindrücke zu vervollständigen. Er erweitert nämlich das Feld der Akteure und Verfasser der Karten, indem er sich dem militärischen Ingenieurwesen (Corps militaire du Génie) und den verschiedenen Abteilungen der Präfektur des Départements Bas-Rhin und damit des Staats auseinandersetzt. Es zeigt sich – zumindest im Zeitraum von 1800-1870 – eine Teilung des Stadtgebiets zwischen den staatlichen Militärbehörden und den städtischen Behörden. Die keineswegs einheitlich verwaltete Stadt präsentierte sich daher wie ein Flickenteppich, der die Zusammenarbeit verschiedener Institutionen erforderte. Obwohl es die Ordnung des Bestands in den ADBR nicht erlaubt, die Kontinuität dieses Phänomens für den Zeitraum der Annexion eindeutig zu analysieren, lässt die Tatsache, dass die der Armee und der Präfektur unterstellten Gebiete von den deutschen Stadtbehörden (nach dem Fundus der AVCUS) nicht angetastet wurden, vermuten, dass sich diese Aufteilung nach 1870 fortsetzt.



# STRASBOURG, AMÉNAGEMENT DE LA NEUSTADT

## ÉTUDE DU REMBLAIEMENT D'APRÈS UN PLAN AVEC COTES ALTIMÉTRIQUES VERS 1875, NUMÉRISATION ET MODÉLISATION GRAPHIQUE

Thierry Hatt

Nous étudions l'aménagement de la Neustadt grâce à un plan de nivellement<sup>2</sup> découvert aux Archives de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg par Catherine Xandry<sup>3</sup>. Nous l'appellerons « plan ancien » (PA). Après avoir daté ce plan, nous calculons son modèle numérique de terrain<sup>4</sup> puis nous effectuons une comparaison entre ce modèle, antérieur aux travaux d'aménagements de la Neustadt, et le modèle numérique de terrain de janvier 2008. Ces opérations permettent de calculer la structure spatiale et le volume du remblai apporté pour protéger le quartier des inondations<sup>5</sup> et organiser le réseau de distribution et d'évacuation des eaux.

## LES SOURCES

### Le plan ancien, présentation et datation

Le plan ancien décrit par arpentage et nivellement un paysage parcellaire agricole peu bâti au nord de Strasbourg, entre le parc du Contades à l'ouest et la rue actuelle du Général-Conrad à l'est. La partie sud, terrain militaire encore *non aedificandi*, n'est pas relevée, la limite nord est située sur le canal de la Marne au Rhin. Le plan est abîmé aux pliures et a été réparé maladroitement, un papier collant non transparent masquant une partie de l'information.

On peut y lire 656 cotes d'altitude, quelques autres sont perdues, illisibles. Leur répartition est inégale, très dense sur les parcelles en lanières<sup>6</sup> de l'est, entre l'allée de la Robertsau et le canal des Français, moins dense à l'ouest.

Les altitudes sont calculées au millimètre, ce qui semble étrange pour mesurer le niveau de parcelles de labours. Sur les parcelles numérotées au crayon (c'est donc un document de travail), il y a de nombreux repères marqués « B. M. », dont le sens échappe au géomètre-expert moderne que nous avons interrogé ; « balise » ? « borne maître » ?

Au sud de l'Orangerie, les géomètres ont tracé des lignes directrices, pour gérer les stations de mesure et couvrir l'espace. Ces tracés sont absents ailleurs. La densité des mesures et ces lignes directrices montrent un intérêt particulier pour cette partie de l'espace concernant de très nombreux propriétaires. Les cotes d'altitude mesurées utilisent un repère absolu proche de celui utilisé par le modèle numérique de 2008, NGF-IGN69. Pour démontrer ce point, nous avons comparé sur les deux plans, le PA et celui de 2008, les altitudes de deux espaces inchangés, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'un et le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour l'autre : les ronds-points du Contades et le pavillon Joséphine à l'Orangerie. La similitude entre les altitudes des deux systèmes de référence est remarquable, sauf un écart de 30 cm au sud et au nord-ouest du pavillon Joséphine.

Le plan est tamponné de plusieurs marques allemandes : « *Eigentum der Stadt Strassburg* » recouvre une des réparations, celles-ci sont donc plus anciennes. « *Denkmal-Archiv Strassburg* », soit une marque impériale, figure ailleurs ; est-ce un document considéré comme « ancien » avant 1918 pour qu'il soit estampé *Denkmal Archiv* et donc conservé dans une bibliothèque d'archives ? On y trouve également des notations en français. Le mélange, après 1870, de français et d'allemand, usuel sur les documents officiels de la ville, le cadastre par exemple, ne permet pas non plus de dater le plan. La référence aux « Ponts et Chaussées » et le calcul d'une échelle en allemand suggèrent un travail commun entre francophones et germanophones ; une longue inscription, qu'on devine en français, est rendue illisible par des papiers collants opaques.

En comparant différents plans, le cadastre de 1840, le plan relief de 1836-1863 et le PA, on remarque ressemblances et différences. L'aménagement hydraulique représenté sur le PA est plus avancé que sur le cadastre dit « napoléonien » de 1840 ou sur le plan-relief de 1863, la plupart des lasses et méandres de l'III et l'Aar sont

1\_ Cet article est un résumé, l'article complet plus richement illustré est disponible à l'adresse : <http://bit.ly/Cahier-Metacult-08-2014-Hatt-avec-figures>

2\_ Plan de 142 x 93 cm, Archives de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg (AVCUS), cote 316MW573. Les AVCUS nous ont fourni une image tif de qualité pour une exploitation détaillée.

3\_ Mes remerciements à C. Xandry pour son remarquable travail de dépouillement des archives cartographiques, au géomètre-expert du cabinet Graff-Kiehl qui a accepté de répondre à mes questions, à R. Tabouret pour ses vérifications de cubage et sa relecture.

4\_ Un modèle numérique de terrain (MNT) est une représentation 3D de la surface d'un terrain, calculée à partir des données d'altitude de ce dernier.

5\_ Les crues de 1852 et 1876 ont inondé la Robertsau et la Wantzenau ; voir [http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/82/29/56/ANNEX/Programme\\_Junior\\_2007-2009-Base\\_de\\_donnA\\_es\\_des\\_inondations\\_historiques\\_dans\\_le\\_Rhin\\_Supa\\_rieur.pdf](http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/82/29/56/ANNEX/Programme_Junior_2007-2009-Base_de_donnA_es_des_inondations_historiques_dans_le_Rhin_Supa_rieur.pdf) (pointeur vérifié en août 2014).

6\_ La plus étroite de ces parcelles mesure 182 m de longueur pour 2,3 m de largeur !

7\_ Gustave Fischbach, *Guerre de 1870. Le siège et le bombardement de Strasbourg*, Paris, Librairie de Joël Cherbuliez, 1871 (texte intégral disponible sur la base Gallica : <http://gallica.bnf.fr>) ; merci à Emil Hädler pour la suggestion de cet ouvrage.

8\_ Marie Pottecher, « Le chantier de la Neustadt », dans D. Cassaz et S. Eberhardt (dir.), *Strasbourg, un patrimoine urbain exceptionnel, de la Grande Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux-Dits, 2013, p. 59-64.

9\_ Voir <http://www.strasbourg.eu/fr/masituation/professionnel/open-data/donnees/referentiel-geographique-open-data>, le format shp a été utilisé (pointeur vérifié en août 2014).

10\_ L'extraction calculée ici comporte 3 212 lignes x 5 511 colonnes soit 18 millions de points, pas de grille de 0,50 m, coordonnées Lambert 93 ; limites extrêmes en longitude : 1 050 312 m à 1 053 072 m ; latitude : 6 841 911 m à 6 843 517 m. L'échelle de référence est 1/2 000. Ces mesures ont été acquises par laser aéroporté. Elles ont été utilisées par la ville uniquement pour recalculer les ortho-photos.

11\_ Voir une présentation : [https://cours.etsmtl.ca/sys866/Cours/documents/krigeage\\_juillet2002.pdf](https://cours.etsmtl.ca/sys866/Cours/documents/krigeage_juillet2002.pdf) (pointeur vérifié en août 2014).

comblés ; la convergence de l'III et du canal de la Marne au Rhin est complètement aménagée.

Le bâti est très différent de celui du plan-relief de 1863. Le conflit de 1870 a fait des dégâts considérables. Le témoignage de Gustave Fischbach<sup>7</sup> permet de le mesurer : le 17 août le couvent du Bon-Pasteur est détruit au canon et par le feu ainsi que les « sapins de l'Orangerie » (p. 49-50) ; « la ville était à peu près dégagée du côté nord, des bâtiments et des arbres les plus gênants pour la défense » (p. 38). Autrement dit, la banlieue proche a été privée des abris possibles pour l'ennemi pour une meilleure visibilité des artilleurs de la place.

Le PA montre que ces dégâts ont été réparés : les éléments bâtis y sont en forte augmentation, la densité en est accrue, soit 254 contre 175 pour le plan relief. Nombre de constructions sont communes, beaucoup ont disparu, les cabanons de jardinier au bord de l'III, d'autres sont nouvelles. Le bain public dans l'eau de l'Aar, au droit du Contades, est postérieur à 1870.

Les terrains militaires du sud n'ont pas été touchés par la campagne de mesure, car il n'y a aucune trace d'aménagement des nouvelles fortifications de la ligne intérieure des années 1875-1880, qui n'étaient pas l'affaire de civils de toute manière. Il n'y a aucun tracé, même provisoire, des lotissements futurs de la Neustadt, comme on peut les voir crayonnés sur le cadastre de 1840, le plan est donc antérieur à ces aménagements. La loi portant sur les « restrictions de la liberté de bâtir dans les nouvelles parties de la ville » date de mai 1879. La ville s'engage à réaliser les rues<sup>8</sup> dès que les riverains s'engagent à construire leur parcelle et leur fait supporter une contribution financière proportionnelle à la longueur de la façade pour le nivellement, l'écoulement des eaux, etc. Il est très probable que ce texte, antérieur d'un an au plan Conrath définitif, ait été précédé par des campagnes de mesures du type de celle dont nous avons le plan sous les yeux.

En rassemblant tous ces éléments nous proposons de dater cette campagne de mesures entre 1875 et 1879. Nous parlerons du « plan de 1875 ».

### L'image zénithale du plan-relief de 1836-1863, le cadastre de 1840

Le plan-relief a été photographié et numérisé au musée des Plans-reliefs de Paris et fourni au Service de l'Inventaire du patrimoine en Alsace qui nous en a procuré les trente tables (trente-cinq images). Nous les avons assemblées puis réalisé l'extraction de la partie intéressante pour servir de fond de référence antérieur à la période qui nous occupe.

Le cadastre de 1840 a été numérisé par le photographe des AVCUS.

### Les données brutes du modèle numérique de terrain de 2008 et le cadastre de 2014

La ville de Strasbourg a commandé en janvier 2008 une altimétrie générale de son territoire de précision altimétrique NGF/IGN69 ± 10 cm en zone aménagée à raison de un point par mètre carré. La voirie est traitée correctement, les bâtiments sont éliminés par un traitement logiciel, certains gros bâtiments et des surfaces d'eau créent quelques artefacts ponctuels, l'interaction ponts/eau donne lieu à des interpolations locales erronées mais qui affectent peu le relief général. Seuls douze millions de points de mesure sont utilisés dans les limites du polygone des données de mesure du plan ancien de 1875.

Le parcellaire de référence est fourni par le système d'information géographique de la communauté urbaine de Strasbourg en *open data* vectoriel, il s'agit du parcellaire au 1/2 000 de 2014<sup>9</sup>.

#### CONSTRUCTION DU SYSTÈME

#### D'INFORMATION GÉOGRAPHIQUE

#### ET DES MNT

Les plans de 1836-1863, 1840 et 1875 ont été géo-rectifiés, géo-référencés en mode Lambert 93 sur le fond cadastral de référence 2014. L'ensemble des mesures de nivellement délimite un polygone dont l'extérieur est « mis à blanc » dans les deux MNT<sup>10</sup> pour que la superposition géographique soit significative.

Les courbes de niveau du MNT ont été construites avec la méthode d'interpolation du krigeage<sup>11</sup>. Celle-ci est adaptée à la distribution très inégale des points du plan ancien de 1875 avec l'inconvénient que plusieurs heures de calcul sont nécessaires. Les résultats sont lissés pour le PA, ce qui est logique étant donné la distribution des points, plus rugueux pour le MNT 2008 à très forte densité de mesures.

#### LES MODALITÉS DE

#### REMBLAIEMENT DU QUARTIER,

#### ASPECTS QUANTITATIFS

La première étape consiste à calculer le modèle numérique pour 1875. On y remarque l'importance de la dépression centrale de l'Orangerie vers le sud, zone qui avait particulièrement intéressé les géomètres. Nous calculons ensuite le MNT pour 2008.

L'étude des profils nord-sud et ouest-est montre le rehaussement systématique de cette partie de la Neustadt, en moyenne deux mètres

d'épaisseur. L'importance de ce remblai est aujourd'hui encore bien visible boulevard Paul Déroulède, au bord nord de la zone, au droit de la passerelle Ducrot. Une photographie d'époque<sup>12</sup> montre devant le temple Saint-Paul l'aménagement des voies en « digues » laissant au centre des îlots un espace creux.

Trois espaces typiques sont choisis : d'une part, l'Orangerie et le Contades, comme références d'espaces non remblayés, d'autre part, l'espace principal de remblais, soit un « grand rectangle » du quartier nord, de l'allée de la Robertsau à l'ouest à la rue de l'Yser à l'est avec l'axe des rues Schickelé-Westercamp, au nord et au sud la limite de la rue Goethe.

La carte des différences d'altitude calculées entre les MNT de 1875 et de 2008 (pages 28-29) montre très bien l'importance des remblais apportés dans cet espace, jusqu'à quatre mètres d'épaisseur et d'altitude croissante vers le sud et l'effet de « digues », faute de nivellement à l'intérieur même des îlots. L'absence d'apports à l'Orangerie et au Contades entre les rivières III et Aar est particulièrement nette. Les niveaux élevés de remblais au nord de l'île Sainte-Hélène, au niveau du pont de la Dordogne sont récents, postérieurs à 1960 et non significatifs pour notre sujet.

Le tableau de la page suivante donne l'essentiel des conclusions chiffrées : les remblais nécessaires pour porter la surface du « grand rectangle » de 1875 au niveau de l'actuelle ont été de 1 507 911 m<sup>3</sup>, soit plus de 18 000 m<sup>3</sup> par hectare. Par contraste, les volumes sont beaucoup plus faibles pour l'Orangerie et correspondent au creusement postérieur des lacs et aux restes des fortifications prussiennes de 1875-1880 au bord du canal de la Marne au Rhin. Pour ce qui est du Contades, le solde négatif (remblais – déblais) n'est que de 1 000 m<sup>3</sup>, soit de l'ordre de 300 m<sup>3</sup> de déblai par hectare.

L'ensemble « grand rectangle » est porté à une altitude maximale de 142,40 m (pour 137 m en 1875) ; pour le Contades et l'Orangerie les altitudes sont stables.

Les simulations d'inondation, à l'altitude de 137,30 m, soit l'altitude moyenne du plan ancien de 1875, ne tenant pas compte des effets de résurgence de la nappe ni des accélérations ou ralentissements de l'eau autour des obstacles, montrent néanmoins à quel point ce remblaiement était nécessaire. On observe que le quartier remblayé est presque totalement hors eau, sauf les jardins de l'Université, les parties basses du Contades et l'Orangerie. On note toujours, au nord de la zone du « grand rectangle », l'effet « digues » des rues remblayées quand la partie interne des îlots ne l'est pas.

12\_ Pottecher, *op. cit.*, p. 60.

### CONCLUSION

Les indices trouvés sur ce plan ancien, confrontés au témoignage de G. Fischbach, permettent d'affirmer que ce nivellement est une initiative prise après la guerre de 1870, au plus tôt vers 1875, certainement en vue des aménagements de la Neustadt mis en œuvre autour de la loi de 1879.

Ce plan, antérieur aux travaux d'extension, fournit une référence altimétrique de comparaison qui permet de démontrer l'importance et les techniques du remblaiement du nord de la ville au cours de l'aménagement. Le nivellement de la Neustadt était connu depuis longtemps, la modélisation numérique permet de le quantifier et de le cartographier. ♦

#### Die Anlage der Neustadt in Straßburg: Studie über ihre Aufschüttung mit Digitalisierung und zeichnerischer Modellierung nach einem mit Höhenmaßen versehenen Plan um 1875

Thierry Hatt

Die Aufschüttung des Geländes der nördlichen Neustadt in Straßburg, zwischen dem Fischertor (Porte des Pêcheurs) und der Orangerie auf der einen und dem Contades-Park und der Rue du Général Picquart auf der anderen Seite, ist ein seit langer Zeit bekanntes Faktum. Man kann sie an Hand von Fotografien und Postkarten nachverfolgen, auf denen die Entwicklungsphasen der Stadt dokumentiert sind, oder anhand der Straßentopographie – zum Beispiel entlang der Allée de la Robertsau – verfolgen.

Die Entdeckung eines großen, mit 650 Höhenkoten versehenen Arbeitsplans der Geometer ermöglicht es, diese Aufschüttung viel genauer zu untersuchen und die Form und die Höhe der Ebene vor Anlage der Neustadt zu berechnen.

Dieser Plan kann auf einen Zeitraum zwischen 1875 und 1880 und damit vor Beginn der Stadterweiterung datiert werden. Die 3-D-Modellierung der Höhenlagen dieses Zeitabschnitts im Vergleich mit dem digitalen Modell des Terrains im Jahre 2008 erlaubt es, das Volumen dieser Aufschüttung detailliert zu beschreiben und zu berechnen: Es wurden 1,52 Millionen Kubikmeter Erdreich auf einer Fläche von 83 Hektar aufgeschüttet. Das entspricht einem Durchschnittswert von 18.000 Kubikmeter pro Hektar.



Source : plan coté AMC67482\_316MW, vers 1875, AVCUS  
 En fond : modèle numérique de terrain 2008; parcellaire cadastre open data 02-2013 : SIG-CUS

Modélisations 1975 et 2008 : Thierry Hatt, 2012 et 2014

Calcul des cubages mis en œuvre (Z indique l'altitude)

zone test	1875 Z min en m	1875 Z max en m	2008 Z min en m	2008 Z max en m	Remblai m³	Déblai m³	Volume net m³	Surface ha	Volume m³/ha
Quartier «grand rectangle»	135	137	135	142,4	1517512	9601	1507911	83,2	<b>18135,2</b>
Orangerie	135	136,5	135	142	137889	31183	106703	29,4	<b>3627,7</b>
Contades	137,3	138	137	138	1289	2273	-983	3,2	<b>-307,2</b>

Sources cartographiques: Mosaïques des données brutes du modèle numérique de terrain de Strasbourg en janvier 2008 en projection Lambert 93 (remerciements à MM. Banaszak, Ernwein et Fromm, SIG-CUS). Plan coté de nivellement du nord de Strasbourg, vers 1875 (AVCUS 316MW573). Plans-reliefs de Strasbourg de 1836-1863, lieu de conservation, image zénithale, photographie et numérisation: musée des Plans-reliefs, Paris; mise à disposition des images par SRIP Alsace, assemblage Th. Hatt, 2012. Cadastre de 1840, AVCUS, cote 1197W, section C, feuille 5, numérisation AVCUS (remerciements à Mme Perry et M. Arena). Système d'information géographique et logiciel de modélisation 3D utilisé: Surfer 12 de Goldensoftware.



# IE STADTENTWICKLUNG VON STRASSBURG IN DEKADEN

Emil Hädler

1\_ Zuständig für das DFG-Teilprojekt von Metacult: Emil Hädler, Architekturstudium der Hochschule Mainz.

2\_ Cathérine Xandry, „Les cartes et plans de Strasbourg dressés entre 1765 et 1940, conservés aux Archives de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg (AVCUS)“, in: *Metacult*, Cahier / Arbeitsheft Nr. 1, avril 2014, S. 15-22 sowie in diesem Heft: „Les cartes et plans de Strasbourg dressés entre 1765 et 1940, conservés aux Archives départementales“.

3\_ KIT Karlsruhe, 15. November 2013; ENSA Strasbourg, 22. März 2014; JGU Mainz, 26. September 2014.

4\_ Datenquellen zum Download, verfügbar 2013/2014: [www.cadastre.gouv.fr](http://www.cadastre.gouv.fr) (Karten M 1:10.000, im Format \*.pdf, nicht parzellenscharf, nicht vektorisiert); [www.geoportail.gouv.fr](http://www.geoportail.gouv.fr) (parzellenscharfe Karten und einige historische Karten, nicht vektorisiert, sowie aktuelle und historische Luftaufnahmen); [www.openstreetmap.org](http://www.openstreetmap.org) (Kartengrundlage in diversen Maßstäben, nicht vektorisiert); [www.carto.strasbourg.eu](http://www.carto.strasbourg.eu) (diverse Karten und Bildmaterial, bereitgestellt von der Communauté Urbaine de Strasbourg CUS, nicht vektorisiert).

5\_ SIG (Service d'information géographique) de la CUS (Communauté Urbaine de Strasbourg), <http://www.strasbourg.eu/fr/ma-situation/professionnel/open-data/donnees/referentiel-geographique-open-data/bd-ref-2000> (Stand: 22.09.2014). Recherche-Schlagnote: bâti, parcellaire, voies, voirie.

6\_ Emil Hädler, „Historische Entwicklung der Neustadt – Geschichte des Gartenfeldes“, in: *Stadtteilrahmenplan Nördliche Neustadt*, Landeshauptstadt Mainz 2009, auf: [http://www.mainz.de/C1256D6E003D3E93/files/RP\\_Noerdliche-Neustadt\\_www.pdf/\\$FILE/RP\\_Noerdliche-Neustadt\\_www.pdf](http://www.mainz.de/C1256D6E003D3E93/files/RP_Noerdliche-Neustadt_www.pdf/$FILE/RP_Noerdliche-Neustadt_www.pdf) (Stand: 22.09.2014).

7\_ Verwendete Plandaten 1830-1870: ADBR SP 1020, Atlas Villot (1829); AVCUS 8PL47, Plan Générale Villot (1838); BNUS M.1.229, Plan topographique de la Ville de Strasbourg (1852); AVCUS, Plan de Strasbourg et de sa banlieue (1864); BNUS 10.625, Straßburg nach der Beschießung (1870), Cabinet d'Estampes, Paris, 4408e, Plan der Belagerung von Straßburg (1875).

Das Teilprojekt *Metacarto*<sup>1</sup> wertet seit Frühjahr 2013 historisches Planmaterial zur Kartographie der Entwicklungsphasen von Straßburg aus. Mittlerweile konnten weit über 4000 Dokumente gesichtet werden, die durch die akribische Detailarbeit von Catherine Xandry in diversen Archiven recherchiert, fotografiert und in einer Datenbank abgelegt wurden.<sup>2</sup> Dreimal wurden Zwischenergebnisse auf Arbeitskonferenzen von Metacult vorgestellt.<sup>3</sup> Mit diesem Heft liegt erstmalig eine Synthese in gedruckter Form vor, die vier Entwicklungsjahrzehnte der Stadt Straßburg im 20. Jahrhundert zeigt. Vier weitere Dekaden sind für das 19. Jahrhundert in Vorbereitung.

Die vier Jahrzehnte von 1900 bis 1940 sind in ihrer baulichen Entwicklung besonders komplex, weil sie über den politischen Prozess der Wiederangliederung des deutschen Elsass an Frankreich hinweg eine bruchlose Kontinuität moderner Stadtentwicklung aufzeigen, die sich vor allem in drei Quartieren manifestiert: in der östlichen Neustadt zwischen Ill und Hafen, in der südlichen Altstadt zwischen Kleberplatz und dem Verbindungskanal sowie im Kern von Neudorf.

Dem Ergebnis gingen mühsame Recherchen zum verwendbaren digitalen Kartenmaterial voraus. Es war unabdingbar, mit vektorisierten Plandaten als Grundlage für Interpretationen und Überzeichnungen zu arbeiten. Aus kostenfrei und öffentlich zugänglichen Online-Portalen ließ sich trotz einer kaum überschaubaren Vielfalt die notwendige Datenqualität zunächst nicht gewinnen.<sup>4</sup> Ein Versuch, auf der Grundlage von *openstreetmap.org* eine eigene vektorisierte Zeichnungsdatei zu erstellen, erwies sich nur bedingt als brauchbar. Erst seitdem vektorisiertes und parzellenscharfes digitales Kartenmaterial im Februar 2014 vom graphischen Informationsdienst der Straßburger Stadtverwaltung in den Maßstäben M1:10.000 und M1:2.000 öffentlich und frei zugänglich zur Verfügung gestellt wurde<sup>5</sup>, kam die Arbeit an den Karten voran.

Es wurden Zeitschichten ausgewählt, die spezifische Ereignisketten dokumentieren:

1830-1855 und 1855-1870 entsprechen zwei Entwicklungsphasen der französischen Epoche, die vom Ausbau der Infrastruktur, insbesondere der Eisenbahn, geprägt sind. Die Stadt ist zu dieser Zeit noch innerhalb des Vauban'schen Festungsgürtels eingezwängt – mit einer bescheidenen Entwicklung umliegender Siedlungskerne.

1870-1880 markiert mit der Annexion durch das neu gegründete Deutsche Reich eine Zäsur durch weitreichende Beschädigungen im Bombardement der Belagerung, dem unmittelbaren Wiederaufbau zerstörter Quartiere im Westen zwischen Stadtgrabenkanal (Fossé du Faux-Rempart) und neuer Umwallung sowie einer Planungsphase für die Neustadt bis zur Annahme des Generalbebauungsplans 1880.

1880-1900 zeigt in zwei Dekaden die bauliche Entwicklung zeitstilprägender Repräsentationsgebäude und eine erste kompakte Manifestation gründerzeitlichen bürgerlichen Wohnungsbaus in der westlichen Neustadt.

1900-1919 stößt die deutsche Bauverwaltung in den letzten beiden Dekaden des Reichslands Elsass-Lothringen bemerkenswert innovative Projekte der öffentlichen Infrastruktur, der Stadtansanierung und des Wohnbaus an, die auch die Vororte und Neudorf einschließen.

1920-1939 werden trotz der Rückkehr Straßburgs zu Frankreich in erstaunlicher Kontinuität zuvor entwickelte Konzepte eines modernen Städtebaus bruchlos fortgeführt und vollendet. Die Phase der Betrachtung endet mit den Kriegszerstörungen 1944 im 1940 erneut annektierten Straßburg.

Zunächst war beabsichtigt, die zeitliche Abfolge dieser Ereignisse in Dekadenplänen graphisch nachzuzeichnen und in chronologischer Entwicklung mehrfarbig darzustellen. Die methodische Grundlage hierfür war ein Bauzeitenplan für die gründerzeitliche Mainzer Neustadt, der vom Autor 2009 im Auftrag des Stadtplanungsamts Mainz erstellt wurde.<sup>6</sup> Für die Zeit bis 1870 ließ sich dieses Verfahren technisch durchhalten, da das vorhandene Planmaterial eine überschaubare

bare Dichte aufweist und das Gefüge der Stadt und besonders der Vororte zumeist nicht weiter als bis auf die Ebene des Baublocks abbildet.<sup>7</sup> Die entsprechenden Karten ließen sich mittels selbst generierter Konturenzeichnungen auf Grundlage des Portals *openstreetmap.org* erzeugen.<sup>8</sup> Das Vorgehen geriet mit der Phase von 1870-1880 wegen der zunehmenden Komplexität der sich ausdehnenden Stadt an handwerkliche Grenzen. Die Feinkörnigkeit der aufgefundenen Karten wurde zu hoch, um sie durch eigene Umzeichnung noch bewältigen zu können. Die notwendige parzellenscharfe Unterscheidung innerhalb der Baublocks legte ab 1880 eine methodische Umkehrung des Verfahrens nahe: Die Reduktion des modernen digitalen Katasters durch Löschen von bekannten Objekten und jüngeren Strukturen in den digitalen Plänen erlaubte die Rückverfolgung der baulichen Entwicklung<sup>9</sup> in umgekehrter Richtung.<sup>10</sup> Für die Epoche zwischen 1880 und 1900 wurde es hingegen erforderlich, später niedergelegte Bauteile, z. B. die Zitadelle oder einige Kasernen, in den so reduzierten Plänen erneut nachzuzeichnen.<sup>11</sup> Auf diese Weise entwickelte sich ein neues historisches Kartenwerk von Straßburg, das sich dem Gegenstand vom Anfang bzw. vom Ende des Betrachtungszeitraums 1830 und 1940 aus nähert.

Beim Einscannen und Überlagern der historischen Karten mit dem heutigen digitalen Kataster stellte sich heraus, dass eine kartographische Zuverlässigkeit des Planmaterials nicht gegeben ist. Neben geodätisch präzise aufgenommenen Karten und Messblättern existieren gedruckte Kartenwerke als Anlage zum Straßburger Adressbuch im M=1:7500, die – verzerrt und nur teilweise maßstäblich – nicht demselben Anspruch kartographischer Genauigkeit genügen. Durch ihre regelmäßige Aktualisierung und chronologische Datierbarkeit liefern sie aber unverzichtbare und inhaltlich genaue – wenn auch nicht maßhaltige – Hinweise zur baulichen Entwicklung der Stadt. Hingegen wurden die messtechnisch sehr genauen Katasterblätter und Karten des deutschen Vermessungsamts / des französischen Service de l'arpentage zwar über Jahre fortgeschrieben und auch von der deutschen in die französische Epoche hinweg mit Rot-Einträgen überzeichnet. Allerdings ist die exakte Datierung der farbigen Nachträge nicht immer eindeutig gegeben, da der Kataster nach Bedarf tagesaktuell vorgehalten wurde. Nur manchmal findet sich ein Datierungsvermerk am Kartenrand. Das verwendete Kartenmaterial liegt demzufolge in sehr verschiedenen, zum Teil unüblichen Maßstäben vor. Es wurde deshalb von Laura Simak<sup>12</sup> entzerrt und georeferenziert. Dafür konnte das kostenlos verfügbare Programm *Quantum GIS / QGIS open source* verwendet werden.<sup>13</sup> Die rektifizierten Plandokumente lassen sich dem kalibrierten und auf GIS bezogenen digitalen Kataster hinterlegen und gestatten die Durch- und Umzeichnung der archivalisch belegten Karten trotz ihrer Unterschiedlichkeit in Qualität und Maßstab. Ziel dieser Operation von Überlagern, Ausfiltern, Reduzieren und Interpretieren war es, leicht lesbare und für die Publikation druckfähige Karten zu erzeugen,

die die Gleichzeitigkeit von Entwicklungen und die Chronologie von Ereignissen in einer Synthese überschaubar abbilden – unter Inkaufnahme notwendiger, maßstabsbedingter Vergrößerungen.

## FESTUNG NACH 1875

Die beim Bombardement von 1870<sup>14</sup> erheblich beschädigten Vauban'schen Festungswerke im Westen und Norden wurden schon bald nach der deutschen Übernahme geschleift, das Gelände mit dem verfügbaren Material teilweise aufgefüllt und planiert. Im großen westlichen Bogen von der Ill bis zur Aar begann hier der anspruchsvollste Teil des Neubaus einer modernen Festungsanlage – ergänzt durch detachierte Forts weit außerhalb der Stadt. Mit sechs Toren und drei bewehrten Passagen für die Eisenbahn war die Maßnahme bis 1880 bereits abgeschlossen. Der Rundschluss im Osten unter Einbeziehung der Zitadelle erfolgte bis 1885.<sup>15</sup> Parallel dazu nahm man den sofortigen Wiederaufbau der heutigen Stadtquartiere Faubourg de Pierre und Faubourg National mit der Anlage des neuen Durchgangsbahnhofs in Angriff. Verständlicherweise erscheinen die neuen Festungsanlagen in keinem der offiziellen deutschen Stadtpläne und auch nicht im ansonsten parzellenscharfen deutschen Katasterplan. Sie sind in der Regel neutral als „Militärgelände“ oder „Festungsgelände“ bezeichnet und legen in einigen Karten den graphischen Eindruck einer Grünanlage nahe.<sup>16</sup> Dokumente dieser Festungsanlage aus deutscher Zeit und deutschen Ursprungs wurden bisher nicht aufgefunden. Jedoch geben die französischen Messblätter ab 1919<sup>17</sup> zum Abbruch und zur Niederlegung der Anlagen genauen Aufschluss über deren Bauweise und Geometrie. Sie wurden von Thierry Hatt im Verlauf der Recherche 2014 digitalisiert, georeferenziert und graphisch interpretiert.<sup>18</sup> Diese Zusammenschau unterschiedlicher Quellen ermöglichte es, die preußische Festungsanlage im Kartenmaßstab neu zu zeichnen. Sie erscheint in den Metacult-Dekadenplänen als massive Umwallung der neuen Stadt mit Glacis und Rayons. Eine Ausnahme bildet der Bereich im Süden, der durch die instandgesetzte Vauban'sche Umwallung mit der Zitadelle und einem neuen Verbindungskanal durch das Flutungsgebiet Neudorf ausreichend geschützt erschien.

## ZWEI-GETEILTE NEUSTADT

Mit der Ausarbeitung des Generalbebauungsplans 1880 durch Stadtbaumeister Conrath beginnt die systematische Erschließung der westlichen Neustadt zwischen den Festungstoren am Hagenauer Platz (Place d'Hagenau), dem Schiltigheimer Platz (Place de Bordeaux) und dem Park Contades<sup>19</sup> durch Aufschüttung des ehemaligen Glacis im Koordinatenraster der Vogesenstraße (Avenue des Vosges) und Kaiser-Friedrich-Straße (Avenue de la Paix). Mehrere Blickachsen zum Münster, der Park Contades und der Kaiserplatz (Place de la Répu-

8\_ Die Umzeichnung wurden mit dem CAD-Programm Nemetschek durchgeführt.

9\_ Verwendete Plandaten 1940-1920: AVCUS, Kartierung von Kriegsschäden in: Plan der Stadt Straßburg, M=1:4.000, Plandruck J. Fink 1941 (1944). Die Kenntnis dieser Karte verdanke ich dem Entgegenkommen von Benoît Jourdan, dem hiermit herzlich gedankt sei.

AVCUS 1160W95, Serie von 25 Messblättern, davon 7 fehlend: Deutscher Vermessungsplan im M=1:2000 (1941)

IGN Institut National de l'Information géographique et forestière (abrufbar unter <http://www.geoportail.gouv.fr/donnee/81/photographies-aeriennes>), Befliegung im Juni 1932 (Stand: 22.09.2014); AVCUS AM067482\_876W; Plan de la Commune de Strasbourg et de ses environs, dressé par le service de l'arpentage, M=1:4.000 in acht Blättern (1923 mit Fortschreibung bis 1939); AVCUS 1160W21 et 1160W22, Plans de dérasement (zwei Mappen, präzise Bestandsaufnahme der preußischen Festung), M=1:500 und M=1:300 (1919, 1920, 1929).

10\_ Verwendete Plandaten 1920-1900: AVCUS 876W71-3, Trassierung von Wohnstraßen in Neudorf (1915); BNUS M.1278, Karte der Stadt Straßburg, angefertigt nach Ergebnissen der Katastervermessung (1913); AVCUS 1160W89, Vermessungsamt der Stadt Straßburg, 12 Blätter M=1:2.000 (gezeichnet 1910, aktualisiert 1921 vom Service de l'arpentage mit französischen Einträgen); BNUS M.1271, Anlage zum Adressbuch: Plan der Stadt Straßburg M=1:7500 (1912); BNUS M.1267, Anlage zum Adressbuch: Plan der Stadt Straßburg M=1:7500 (1909); BNUS M.1258, Anlage Adressbuch (1903); BNUS M.1257a, Anlage zum Adressbuch (1901).

11\_ Verwendete Plandaten 1900-1880: BNUS M.10-646, Anlage zum Adressbuch: Plan der Stadt Straßburg M=1:7500 (1898); BNUS M.10.862 (1896); BNUS M.43.208-1, Anlage Adressbuch (1894); BNUS M.10.638, Anlage Adressbuch (1890); ADBR 93\_3P243, deutscher Kataster M=1:500 (1891/1893); BNUS M.1092, Bebauungsplan der Stadt Straßburg, M=1:5000, Generalbebauungsplan G. Conrath (1880).

12\_ Laura Simak, Mitarbeiterin im Architekturstudium Mainz und Studierende in der Fachrichtung Architektur an der Hochschule Mainz, übersetzt die farbigen kommentierten Karten in druckfähige Reizeichnungen

13\_ Quantum GIS, Download-Link: <http://quantum-gis.sourceforge.net> (Stand: 22.09.2014)

14\_ Gustave Fischbach, *Le Siège et le Bombardement de Strasbourg*, Strasbourg, Maurice Schauenburg Imprimeur, 1871

15\_ Angela Kerdiles-Weiler, *Limites urbaines de Strasbourg – évolution et mutations*, Strasbourg, Société savante d'Alsace, 2005.

16\_ Catherine Xandry konnte im August 2014 im Militärarchiv / Service historique de la défense (SHD), Vincennes nachweisen, dass die französische Spionage über die Details der deutschen Festung um 1879 exzellent im Bilde war: Cote 1VM301, Notes concernant les renseignements recueillis dans les reconnaissances faites en Allemagne et en Italie du 15 juillet au 12 octobre 1879 – Génie, Ministère de la Guerre, avec feuilles de croquis annexées.



17\_ AVCUS 1160W21 et 1160W22, plans de dérasement (1919, 1920, 1929), zwei Mappen mit Karten im M=1:500 und M=1:300, Tusche auf Karton, 80x100cm.

18\_ Thierry Hatt, Plans de dérasement des fortifications Strasbourg, 1919-1920, numérisation et interprétation graphique, 2014. Mein herzlicher Dank an Herrn Hatt für die Einsicht in dieses unveröffentlichte Dossier.

19\_ Tobias Möllmer, „Das Villenviertel am Contades in Straßburg, Entwicklungslinien einer Stadtmorphologie im Spannungsfeld deutsch-französischen Kulturtransfers“, in: *Metacult* Cahier / Heft 1, 2014, S. 31-43.

20\_ Marie Pottecher, „Le chantier de la Neustadt“, in: *Strasbourg. De la Grande Île à la Neustadt. Un patrimoine urbain exceptionnel*, Lyon, Lieux Dits, 2013, S. 59-64.

21\_ Vgl. den Aufsatz von Michael Darin in diesem Heft.

22\_ Vgl. den Aufsatz von Thierry Hatt in diesem Heft.

23\_ [Hermann] Ehlgötz, „Landhausviertel „Fünfezhnerwörth“ [sic] der Stadt Straßburg im Elsaß“, in: *Der Städtebau*, 1912, S. 137/138, Tf. 70.

24\_ Michael Darin, „La Grande Percée de Strasbourg“, in: *Strasbourg. De la Grande Île à la Neustadt* (wie Anm. 20), S. 104-112.

25\_ Olivier Haegel, „L'Hôpital de Strasbourg“, in: *Strasbourg. De la Grande Île à la Neustadt* (wie Anm. 24), S. 104-112, sowie Denis Durand de Bousingen, L'Hôpital de Strasbourg, une ville dans la ville. Strasbourg, Le Verger, 2003

26\_ Thierry Hatt, „Neudorf en cartes et plans, évolution xvii. – xxi. siècle“, in: *Neudorf, nouveau village, nouvelle ville* (catalogue de l'exposition réalisée par les Archives de la Ville et la Communauté urbaine de Strasbourg, 1<sup>er</sup> octobre 2007-21 décembre 2007). Strasbourg, AVCUS, 2007.

27\_ Neudorf, à la découverte des quartiers de Strasbourg. Strasbourg, CUS 2009 (dépliant).

28\_ Georges Schwenk, *Aspects du Neudorf*. Strasbourg, Oberlin, 1983.

29\_ ADBR, 3P243\_386 bis 3P243\_391, Cadastre allemand / Deutscher Kataster 1891-1893 (Neudorf).

30\_ Héléne Antoni, „Servitudes militaires et développement urbain: quelles continuités entre les régimes français et allemands?“, in: *Metacult*, Cahier / Heft 1, 2014, S. 23-29.

blique) geben dem Quartier sein städtebauliches Gerüst – in axialem Bezug auf die bereits im Bau befindliche neue Universität jenseits der III. Aber auch die räumlich umschließende Wirkung der neuen Umwallung und der Plätze am Ende der sich rechtwinklig kreuzenden Boulevards mit ihren beiden gestalteten Toren sind markante Eckpunkte dieses Koordinatensystems. Bis 1900 füllt sich dieser zuerst entwickelte Teil der Neustadt mit Gebäuden, bis 1910 ist das Quartier fast vollständig bebaut.<sup>20</sup>

Wesentlich schleppender vollzieht sich die Urbanisierung im östlichen Teil der Neustadt jenseits von Aar und III mit ihrem tief liegenden, sumpfigen Gelände bis zur Orangerie, das gleichwohl bereits vom Festungswall umschlossen ist. Die Bauphasenkarten zeigen, dass dieses Quartier im Wesentlichen zwischen 1910 und 1939 seine Bebauung erfährt<sup>21</sup> – mit nach wie vor freien Baufeldern im Osten und der wenig bebauten Insel zwischen Aar und III, die hochwassergefährdet bleibt. Die Untersuchung von Thierry Hatt in diesem Heft<sup>22</sup> zur Aufschüttung des großen, tief liegenden Bereichs bis zur Orangerie und der in weitem Bogen umlaufenden Befestigung erklärt plausibel die Schwierigkeiten, mit denen eine Urbanisierung zu kämpfen hatte: Bevor nicht Straßen in dammähnlicher Aufschüttung mit der entsprechenden technischen Infrastruktur wie Kanalisation und Entwässerung hochwasserfrei fertig gestellt waren, konnte niemand an der Straße bauen. Die Masse an zu bewegendem Material war deutlich größer als in der westlichen Neustadt. Entsprechend dürfte die finanzielle Beteiligung an diesen Vorleistungen der Stadt erheblich gewesen sein. Es verwundert deshalb kaum, dass die Trassierung der Straßenzüge von Dekade zu Dekade sich immer wieder ändert – z. B. 1911 nach einem Realisierungswettbewerb für das Landhausviertel Fünfezhnerwörth (Quartier des Quinze) im Nord-Osten.<sup>23</sup> Wechselnde Standortplanungen für Kirchen belegen die Unsicherheit über die künftige Wohnbauentwicklung. Nur dort, wo die Aufschüttung bereits fertiggestellt war – wie am Kölner Ring (Boulevard de la Marne) oder an der Schwarzwaldstraße (Avenue de la Forêt Noire), ändert sich die Trassierung nicht mehr. So siedeln sich hier zunächst vor allem militärische Einrichtungen in der Nähe zu den Kasernen der Esplanade an. Von der ursprünglichen Konzeption des Conrath'schen Achsenplans bleiben zuletzt nur Ansätze übrig. Andere Regionen im Stadtgebiet, namentlich in den aufblühenden Vororten, laufen der Neustadt im 20. Jahrhundert den Rang ab.

## ALTSTADT, SPITAL UND GROSSER DURCHBRUCH

Für die Architektur- und Stadtbaugeschichte des 20. Jahrhunderts in Straßburg zeigt die Bauphasenkartierung ab 1910 ein besonders reiches Carré zwischen Bürgerspital (Hôpital Civil), Schweizer Viertel mit Börsenplatz (Quartier Suisse / Place Lattre de Tassigny) sowie Kleberplatz (Place

Kleber) und Alt-Sankt-Peter (St. Pierre-le-Vieux). Der Große Durchbruch mit seinen drei Bauabschnitten und einer Bauzeit über ein halbes Jahrhundert ist als einzigartiges Dokument der Histoire Croisée einer deutschen, dann französischen Großstadt Teilprojekt von Metacult.<sup>24</sup> Die Bauten des Bürgerspitals mit seinem bemerkenswerten gründerzeitlichen Ensemble und der modernen Anlage von Karl und Paul Bonatz von 1906 bis 1914 wurden vom Inventaire der DRAC ausführlich dokumentiert.<sup>25</sup> Das homogene Schweizer Viertel der Zwischenkriegszeit wartet noch auf eine Würdigung.

## NEUDORF

Als besonders sperrig erwies sich die bauzeitliche Kartierung des Ortsteils Neudorf. Annähernd so groß wie die Neustadt wurde dieses Überschwemmungsgebiet südlich der Stadt als Arbeiterviertel, etwas despektierlich „Ratzederfel“ genannt, von einer systematischen Urbanisierung erst spät erfasst, dann aber im 20. Jahrhundert mit bemerkenswerten Bauten und Ensembles der städtischen Infrastruktur versorgt. Als Grundlage diente neben einer Untersuchung durch Thierry Hatt<sup>26</sup> ein Falblatt der CUS<sup>27</sup>, eine regionalgeschichtliche Dokumentation von Georges Schwenk<sup>28</sup> und insbesondere der Deutsche Kataster der 1890er Jahre.<sup>29</sup> Entlang gewachsener Landstraßen, die vom Metzgerort (Porte d'Austerlitz) und vom Spitalort (Porte de l'Hôpital) nach Süden und entlang der Rheinstraße (Route du Rhin) nach Osten zur Rheinbrücke führten, entstanden nach der Überschwemmung von 1870, die während der Belagerung von Straßburg den gesamten Süden unter Wasser gesetzt hatte, zunächst ungeordnete dörfliche Kerne in bescheidener Bauweise – von der Stadt getrennt durch den Bahndamm nach Kehl in der heutigen Avenue Jean Jaurès. Vor dem Baubestand, den der deutsche Katasterplan der 1890er Jahre zeigt, dürften nach der Überflutung nur wenige feste Gebäude übrig geblieben sein. Die Bauten in den Rayons waren niedergelegt. In der *Zona non aedificandi* des Glacis waren ohnehin keine, in den Rayons I und II nur leicht abzubrechende Bauten in Fachwerk zugelassen.<sup>30</sup> Diese sog. „Rayonhäuser“ der 1880er und 1890er Jahre sind in bemerkenswerter Anzahl und Qualität zwischen dem ehem. Bahndamm und der Rheinstraße sowie im Quartier Schluthfeld erhalten. Man findet sie in geringerer Anzahl auch in den Vororten Elsaß, Grüneberg (Montagne Verte) und Königshofen. Mit der Verlegung der Bahnlinie ab 1906 um Neudorf herum und dessen Einbeziehung als Ortsteil von Straßburg durch einen bewehrten und mit Bastionen befestigten Eisenbahndamm änderte sich die Entwicklung des Arbeiterdorfs rasant hin zu einem geplanten Stadtteil. Die Heterogenität der Anfangsjahre mit dem alten Straßennaster entlang der Ziegelastraße, der Route du Polygone und der Route de Colmar überwand Neudorf nie. Dazwischen zeugen aber neu angelegte Trassen wie die Rue de Rathsamhausen, Rue de Landsberg, Rue de Bâle und im ehem. Rieppberggraben nach dem Abbruch des

Bahndamms (heute Avenue Jean Jaurès) von einer städtischen Großzügigkeit, die das ältere Neudorf überlagert.<sup>31</sup> In Lücken zwischen den alten Kernen konnten sich anspruchsvolle Einrichtungen ansiedeln, wie das Waisenhaus von Ernst Vetterlein (1909), die Musauschule (1906, heute Collège Louise Weiss) und die Neufeldschule (1909) von Fritz Beblo, vor allem aber die Wohnquartiere Jules Siegfried (1928 – noch von Fritz Beblo als Kriegerheimstätten geplant<sup>32</sup>) und die Cité Rissler (1933), beide realisiert unter Beblos Nachfolger Paul Dopff. Der Ortsteil Neudorf darf mit Fug und Recht als die „andere, proletarischere Neustadt“ von Straßburg gelten – mit seiner Nähe zum 1912 angelegten Industriegebiet Metzgerau, zu den Häfen und zur Eisenbahn.

## LESBARKEIT DER CHRONOLOGISCHEN

### KARTEN

Der Ausschnitt des vielfabigen Arbeitsplans<sup>33</sup> auf dieser Seite veranschaulicht die Schwierigkeit, die Dichte dieser Informationen graphisch zu komprimieren und die Zeitschichten lesbar voneinander zu trennen. Deshalb wurde für den doppelseitigen Druck der Karten das Verfahren gewählt, nur zwei Farben – ORANGE und ROT – für den jeweils letzten und vorletzten Entwicklungsstand einer Epoche von zwanzig Jahren zu verwenden und die vorausgehenden Bauphasen in einem DUNKLEN GRAU als Bestand darzustellen. Grünanlagen werden in GRÜN, Gewässer in BLAU gezeigt. Die Bereiche der Altstadt lassen sich nicht parzellenscharf differenzieren. Sie werden in HELLEM GRAU wiedergegeben. Die dort stattfindende Innenentwicklung lässt sich – mit Ausnahme des Großen Durchbruchs – in diesem Maßstab nicht darstellen. In der Abfolge der Pläne ergibt sich auf diese Weise die Chronologie der Stadtentwicklung in wenigen Farben, die die Druckgrafik und das Layout (hoffentlich) bewältigen. Das Ergebnis dieses Drucks soll zeigen, ob eine ausreichende Lesbarkeit der vielschichtigen Stadtentwicklung erreicht werden konnte. ♦



## Le développement de Strasbourg par décennies

Emil Hädler

La partie Metacarto du projet Metacult exploite depuis le printemps 2013 des plans qui représentent de façon cartographique l'évolution de Strasbourg. Les périodes choisies sont 1830-1855, 1855-1870, 1870-1880, 1880-1900, 1900-1919 et 1920-1939, qui documentent une suite d'événements marquants. Cette contribution livre pour la première fois une synthèse, sous forme d'une suite de plans imprimés, montrant l'évolution de la ville durant les quatre premières décennies de du xx<sup>e</sup> siècle. La cartographie des mutations du xix<sup>e</sup> siècle est en préparation. Le développement urbain entre 1900 et 1940 est particulièrement complexe parce qu'il affiche une continuité sans rupture, malgré le retour du *Reichsland* à la France. Cette continuité se manifeste en particulier dans trois quartiers: la partie est de la Neustadt, entre l'III et le port, la partie sud de la vieille ville entre la place Kléber et le canal de dérivation, ainsi que le centre du Neudorf. Comme l'extrait du plan en couleur ci-dessous le montre, il est difficile de rendre compte, sur une même carte, des différentes étapes de façon lisible. Aussi, les cartes sont-elles présentées sur deux pages et le choix a été fait d'utiliser peu de couleurs: orange et rouge pour signifier les dernières et avant-dernières évolutions d'une période de vingt ans, le gris foncé pour les phases préexistantes, le gris clair représentant le secteur de l'ellipse insulaire qui n'a pas été étudié parcelle par parcelle. Le résultat de cette impression doit montrer si une lisibilité suffisante des strates successives du développement urbain est atteinte.

31\_ Drei Bebauungspläne für Neudorf und ein Entwicklungsplan für das Industriegebiet Metzgerau:

AVCUS 876W70-2 (1 - 693), Lageplan von dem Industriegebiet in der Metzgerau, 1912, M=1:2000; AVCUS 876W84, Bebauungsplan von Neudorf, Teil I und II, 1912, M=1:1000; AVCUS 876W71-3, Bebauungsplan von Neudorf, Teil III, 1915, M=1:1000.

32\_ AVCUS AMC67482\_843W, Hochbauamt Straßburg / Fritz Beblo, Vorschlag zur Bebauung des städtischen Besitzes am neuen Waisenhaus in Neudorf mit Kriegerheimstätten und Kleinwohnhäusern, November 1917.

33\_ Interpretation der Dekaden zwischen 1880 und 1940 in sechs Farben violett-blau-grün-gelb-orangerot mit schriftlichen Vermerken, bearbeitet mit Photoshop auf der Grundlage der Vermessungsblätter des Service de l'arpentage, gezeichnet 1923 und aktualisiert bis 1939 (AVCUS AMC67482\_876W\_000058, arpentage, M=1:4.000).

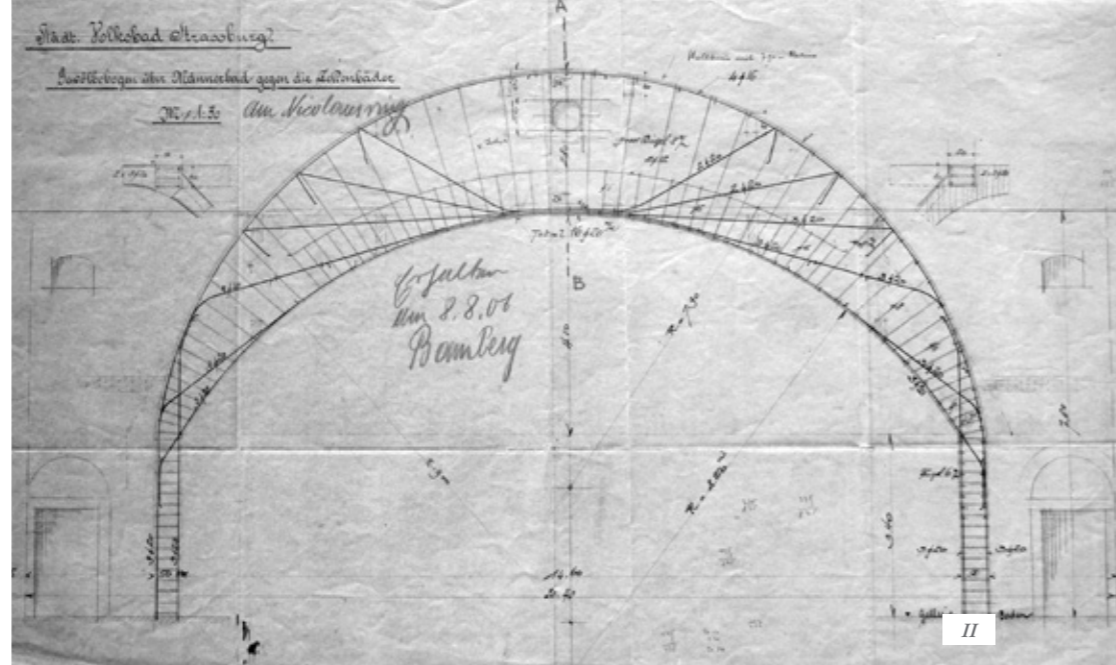
Interpretierter Arbeitsplan, Neudorf 1880 - 1940, ohne Maßstab (AVCUSAMC67482-876W).







I



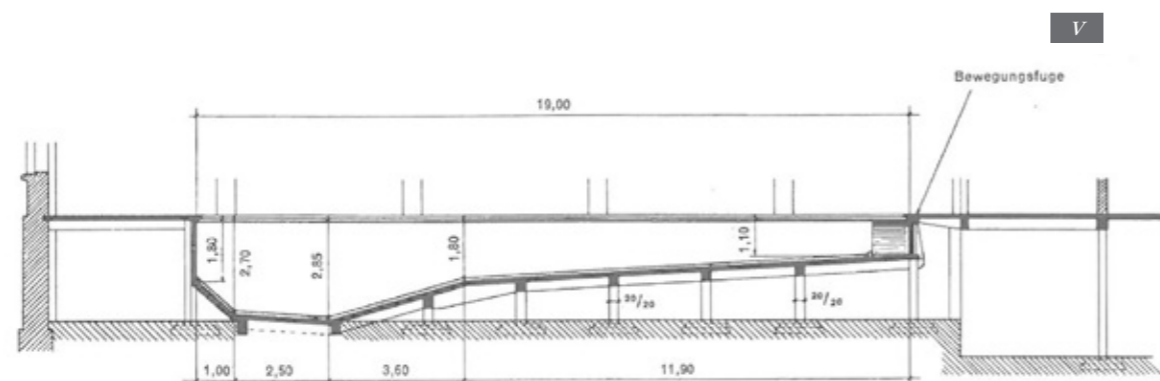
II



III



IV



V



# ER INGENIEUR EDUARD ZÜBLIN IN STRASSBURG

## ERSTE ÜBERLEGUNGEN ZU BAUTECHNISCHEN TRANSFERPHÄNOMENEN<sup>1</sup>

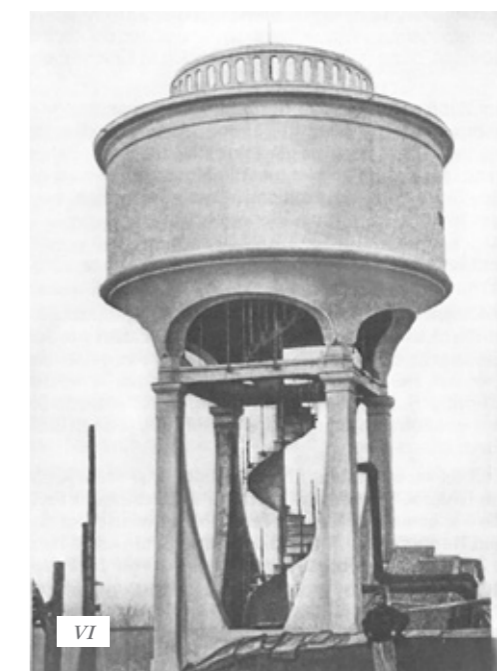
Christiane Weber

Um Transferphänomene in Architektur, Bautechnik und Städtebau nachvollziehen zu können, sind biographische Studien zu ausgewählten Protagonisten innerhalb des Straßburger Bauwesens unerlässlich. Die Untersuchung der Ausbildungs- und Berufsbiographien von Architekten, Baubeamten, Bauingenieuren und Bauunternehmern geben Aufschluss über das von ihnen erworbene Fachwissen sowie dessen Anwendung im Straßburger Kontext und stellt eine der Methoden dar, sich dem "schwer illustrierbaren" Kulturtransfer zu nähern.<sup>2</sup> Sieht man von den zum Teil gut dokumentierten Biographien renommierter Privatarchitekten und herausragender städtischer Baubeamten ab, erweisen sich diese biographischen Studien in Bezug auf die übrigen am Bau Beteiligten wie beispielsweise Bauingenieure wegen der sehr dürftigen Quellenlage als überaus diffizil. Der in diesem Beitrag als Protagonist vorgestellte Ingenieur Eduard Züblin ist als Persönlichkeit deshalb besonders gut fassbar, weil die von ihm gegründete Firma Züblin-Bau noch heute als Baufirma mit Hauptsitz in Stuttgart existiert. Dank mehrerer Jubiläumsschriften und eines allerdings sehr unvollständigen Firmenarchivs ist seine persönliche Laufbahn und das Wirken seiner Firma nachvollziehbar.<sup>3</sup> Ergänzt und überprüft werden können diese durchaus quellenkritisch zu lesenden Informationen anhand des Aktenmaterials in den Archives de la Ville et de la Communauté de Strasbourg (AVCUS), das im Rahmen des Projekts derzeit ausgewertet wird.

### DIE AUSBILDUNG EINES INGENIEURS IN DER ZWEITEN HÄLFTE DES 19. JAHRHUNDERTS

Eduard Züblin, Begründer der gleichnamigen Firma Züblin, wird im deutschsprachigen Raum als einer der Pioniere des Eisenbetonbaus bezeichnet.<sup>4</sup> Der Unternehmer ließ sich 1898 im Alter von 50 Jahren in Straßburg nieder, nach einer zu dieser Zeit bereits international geprägten Biographie:<sup>5</sup> Geboren am 11. März 1850 in Neapel als Sohn

eines Schweizer Textilfabrikanten, absolvierte er ab seinem 17. Lebensjahr in Winterthur in der Schweiz eine Ausbildung zum Adjusteur und Monteur auf Dampfmaschinen in der mechanischen Werkstatt der Firma Gebr. Sulzer.



VI

Ab 1876 begab er sich auf Wanderschaft durch Europa, wo er zuerst in Lyon in einer Maschinenfabrik tätig war, anschließend als Chefmonteur in Manchester, wo er erstmals als „Ingenieur“ titulierte wird. Die sogenannte Titelfrage ist in diesem Kontext sehr interessant, da im 19. Jahrhundert die Titel „Architekt“, „Baumeister“ oder „Ingenieur“ weder in Frankreich noch in den deutschen Ländern geschützt waren. Bis 1902 im Deutschen Reich der akademische Grad eines „Diplom-Ingenieurs“ nach erfolgreichem Abschluss der Diplomprüfung an einer Technischen Hochschule eingeführt wurde – der ebenfalls nicht zwischen Architektur und Ingenieurwesen unterscheidet –, gab die Bezeichnung keinerlei Aufschluss über den Ausbildungsstand des Trägers.<sup>6</sup>

1\_ Bei diesem Aufsatz handelt es sich um eine überarbeitete und übersetzte Version eines am 30. Januar 2014 auf dem 2<sup>o</sup> congrès francophone d'histoire de la construction in Lyon gehaltenen Vortrags.

2\_ Shahrām Hosseinabadi, „Construire à Strasbourg: architectes et avatars“, in: *Source(s)*, Nr. 3, 2013, S. 29–48. Shahrām Hosseinabadi, „Parcours d'élèves architectes de l'école municipale de Dessin (1803) à la Technische Winterschule (1874)“, in: *METACULT*, Cahier/Arbeitsheft Nr. 1, April 2014, S. 44–48; Christiane Weber, „Die Architekturausbildung an der Kaiserlich Technischen Schule in Straßburg im Kontext des technischen Bildungswesens in Deutschland“, in: *METACULT*, Nr. 1, April 2014, S. 49–59, auf französisch erschienen als: „La formation en architecture à l'École impériale technique de Strasbourg“, in: Anne-Marie Châtelet, Franck Storme (Hgg.), *Des Beaux Arts à l'Université. Enseigner l'architecture à Strasbourg, Strasbourg, ENSAS* (u. a.), 2013, S. 114–153.

3\_ Wolf von Niebelschütz, *Züblin-Bau 1898–1958*, Stuttgart 1958. Züblin AG (Hg.), *Züblin-Bau im Bild von 1898 bis 1961*, o. O. (vermutl. Stuttgart), 1962; Züblin AG (Hg.), *75 Jahre Züblin-Bau 1898–1973*, Stuttgart, Krämer, 1973; Senta Everts-Grigat, Karlheinz Fuchs, Züblin. *100 Jahre Bautechnik 1898–1998*, Stuttgart, Züblin, 1998.

I. Firma Züblin, Volksbad Straßburg, Bau der Eisenbetondachkonstruktion (Everts-Grigat/Fuchs, S. 19).

II. Fritz Beblo mit Firma Züblin, Volksbad Straßburg, Armierungsplan des Eisenbetonträgers über dem Herrenbad (AVCUS 843 W 488).

III. Fritz Beblo mit Firma Züblin, Volksbad Straßburg (Kostka 2013, S. 117).

IV. Firma Züblin, Volksbad Gebweiler/Guebwiller, Ansicht Schwimmbeckenkonstruktion (Hahn, S. 8, Abb. 9).

V. Firma Züblin, Volksbad Gebweiler/Guebwiller, Schnitt durch das Schwimmbecken (Hahn, S. 7, Abb. 8).

VI. Eduard Züblin, Wasserturm einer Spinnerei, Scafati (Italien), 1897 (Everts-Grigat/Fuchs, S. 14).

4\_ Volker Hahn, *Bauen mit armiertem Beton: Eduard Züblin. Leben und Wirken eines Ingenieurs in der Entwicklungszeit zu Beginn des 20. Jahrhunderts* (= Herausragende Ingenieurleistungen in der Bautechnik, Bd. 2), Düsseldorf, VDI-Ges. Bautechnik im Verein Dt. Ingenieure, 1984, S. 3.

5\_ Zur Biographie siehe: Hahn (wie Anm. 4), S. 3–4. Züblin 1973 (wie Anm. 3), S. 19–21. Everts-Grigat/Fuchs (wie Anm. 3), S. 13–15.

6\_ Eckehardt Bolenz, *Vom Baubeamteten zum freiberuflichen Architekten. Technische Berufe im Bauwesen (Preußen/Deutschland, 1799–1931)* (= Europäische Hochschulschriften, Reihe III Geschichte und Hilfswissenschaften, Bd. 488), Frankfurt a. Main, Peter Lang, 1991, S. 20–22.

7\_ Kerstin Renz, *Industriearchitektur im frühen 20. Jahrhundert. Das Büro von Philipp Jakob Manz*, München, DVA, 2005, S. 14–27.

8\_ H. Favre, „Einiges über den Beton armé nach dem System Hennebique“, in: *Schweizerische Bauzeitung*, Nr. 5, 25. Jg., 1895, S. 31–32. Hahn (wie Anm. 4), S. 6.

9\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 6.

10\_ Ebd., S. 5. Everts-Grigat/Fuchs (wie Anm. 3), S. 15.

11\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 4–6.

12\_ Alexander Kierdorf, „Why Hennebique Failed in Germany. Strategies and Obstacles in the Introduction of a New Construction Technology“, in: Karl-Eugen Kurrer, Werner Lorenz, Volker Wetz (Hgg.), *Proceedings of the Third International Congress on Construction History*, Band 2, Cottbus, NEUNPLUS Verlag, 2009, S. 897–901, hier S. 897.

13\_ Publiziert u.a.: Hahn (wie Anm. 4), S. 5. Everts-Grigat/Fuchs (wie Anm. 3), S. 14. Züblin 1962 (wie Anm. 3), Abb. 2.

14\_ Cité de l'Architecture & du Patrimoine, Fonds Bétons armés Hennebique (BAH): 076 Ifa 114/25.

15\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 6. Kierdorf (wie Anm. 12), S. 899. Züblin wird in der Zeitschrift „Le Béton Armé“ (1. Jg., Nr. 11) im April 1899 als „Agents et Concessionnaires“ unter „Italie – Naples, Turin, Rome“ geführt mit der Adresse „26, rue Monte de Dio, à Naples“ und unter „Alsace – Strasbourg“ mit der Adresse „Kuhngasse 12“ nicht aber unter „Allemagne“.

16\_ Wolfgang Brönnner, Christiane Weber, „Der neue Blick auf Straßburgs ‚Neustadt‘“, in: *METACULT*, Nr. 1, April 2014, S. 5–13; Dominique Cassaz, Sophie Eberhardt (Hrsg.), *Strasbourg. Un patrimoine urbain exceptionnel. De la Grande-Île à la Neustadt*, Lyon, Lieux Dits, 2013; Marie Pottecher, „La Neustadt de Strasbourg“, in: Jean-Louis Cohen, Hartmut Frank (Hrsg.), *Interférences/Interferenzen. Architecture Allemagne – France 1800–2000*, Strasbourg, Éditions des Musées de Strasbourg, 2013, S. 174–181.

17\_ Port autonome de Strasbourg (Hg.), *Le port de Strasbourg*, Strasbourg, Imprimerie des dernières nouvelles, 1948, S. 26.

18\_ Mein Dank gilt Tobias Möllmer, dessen Sammlung historischer Postkarten sehr hilfreich ist.

Anschließend finden sich Spuren von Eduard Züblin in Neapel in einer Spinnerei, wo er als „Betriebsingenieur“ bezeichnet wird, dann in einer Werkstätte für Eisenkonstruktionen in Turin. Im Alter von 33 Jahren trat er in ein Architekturbüro in Neapel ein, das von dem deutschen Architekten Adolf Mauke geführt wurde und Fabrikanlagen, Kraftwerke und Maschinenhäuser plante – sämtlich Bauaufgaben, die Ende des 19. Jahrhunderts nicht in das Aufgabenprofil von Architekturschülern der Pariser École des Beaux-Arts oder der deutschen Technischen Hochschulen fielen. Für diese Bauten waren meist Maschinenbau- oder Bauingenieure verantwortlich, die die technischen Abläufe in den Fabriken kannten.<sup>7</sup> Im Jahr 1885 übernahm Eduard Züblin schließlich das Architekturbüro Mauke unter diesem Namen.

## EDUARD ZÜBLIN UND DER EISENBETON

Bereits in Italien – in seiner Funktion als Leiter des Architekturbüros Mauke – war Züblin über einen Aufsatz von H. Favre in der Schweizerischen Bauzeitung „Einiges über den Béton armé nach dem System Hennebique“ auf das Konstruktionsmaterial Béton armé (seit etwa 1900 im deutschsprachigen Raum als Eisenbeton, seit den 1920er Jahren als Stahlbeton bezeichnet) aufmerksam geworden.<sup>8</sup> Er soll daraufhin Kontakt zum französischen Bauunternehmer François Hennebique aufgenommen haben.<sup>9</sup> Zu diesem Zeitpunkt teilten sich zwei wirtschaftlich besonders erfolgreiche Konstruktionssysteme den europäischen Markt: Eben jenes System von François Hennebique, das mehr in Frankreich, Belgien, Italien und in der Schweiz verbreitet war und die Bauweise nach dem älteren Patent seines Landsmannes Joseph Monier, das hauptsächlich in Deutschland, Österreich und Ungarn zur Anwendung kam.<sup>10</sup>

Der erste und bekannteste Patentnehmer von Joseph Monier in Deutschland war Conrad Freytag, der mit dem Unternehmer Gustav Adolf Wayss und dem Ingenieur Mathias Coenen die Baufirma Wayss & Freitag A.G. gegründet hatte.<sup>11</sup> Hennebique versuchte in Deutschland durch das Bauunternehmen Martenstein & Josseaux in Frankfurt am Main Fuß zu fassen.<sup>12</sup> Eduard Züblin unterzeichnete mit Hennebique zunächst einen Lizenzvertrag für Neapel und testete 1894 das neue Konstruktionssystem bei einem Terrassenanbau an seinem eigenen Wohnhaus. 1897 wandte er es für einen Wasserbehälter einer Spinnerei bei Scafati an, der immer wieder publiziert und zu einer Inkunabel der Bautechnikgeschichte geworden ist (*Abb. 6*).<sup>13</sup> Im Bestand Hennebique der Cité de l'Architecture & du Patrimoine befindet sich eine Postkarte – über den Stempel datierbar auf 1898 – auf der sich „teinturerie Salerne, Italie“ entziffern lässt und in englischer Sprache, „Hennebique's Patent Constructions in Ferro-Concrete“, mit Nennung Züblins als „Architekt“.<sup>14</sup>

## DER BAUUNTERNEHMER ZÜBLIN

### IN STRASSBURG

Im Jahr 1898 hatte Hennebique Eduard Züblin eine Lizenz für Süddeutschland angetragen<sup>15</sup>, woraufhin Züblin noch im selben Jahr zusammen mit seinem Schwager Alfons Escher ein Bauunternehmen in Straßburg gründete. Die Hauptstadt des Reichslands Elsass-Lothringen erfuhr zu diesem Zeitpunkt durch die von der deutschen Verwaltung angeregte Stadterweiterung einen Bauboom, von dem Züblin vermutlich profitieren wollte.<sup>16</sup> Im selben Jahr konnte bereits ein erster großer Auftrag der Stadtverwaltung für den Bau eines Städtischen Lagerhauses am Rheinhafen verzeichnet werden, mit dessen Ausbau zu diesem Zeitpunkt begonnen worden war.<sup>17</sup> Leider ist das Gebäude heute verloren, aber sein Standort lässt sich mit Hilfe historischer Postkarten<sup>18</sup> und anhand des deutschen Katasters von 1912 – von französischer Seite 1921 aktualisiert – rekonstruieren (siehe Aufsatz Brönnner/Weber im ersten Arbeitsheft, Abb. 17 und 18).<sup>19</sup> Der Vertrag mit der Stadt Straßburg, der durch die Festschriften der Firma Züblin überliefert ist, datiert vom 4. Februar 1899 und nennt als Vertragsnehmer den Ingenieur Eduard Züblin.<sup>20</sup> Doch obwohl der Auftrag zuerst allein an Züblin erteilt worden war, wurde die Ausführung letztlich an die beiden konkurrierenden Bauunternehmen Wayss & Freitag und Eduard Züblin vergeben.<sup>21</sup> Dabei teilten sich die deutsche Baufirma Wayss & Freitag, die die Lagerbauten erstellte, und die Firma Züblin, die den Silobau errichtete den Auftrag. Wie Züblin den Straßburger Behörden gegenüber durchgesetzt hatte, wurde der Bau nach dem französischen Hennebique-Patent ausgeführt.<sup>22</sup>

## EXKURS – DAS PATENT-

### UND LIZENZWESEN

Das Thema der patentierten Konstruktionsweisen – wie die Stahlbetonbauweise beispielsweise nach den jeweiligen Patenten der französischen Erfinder und Unternehmer Joseph Monier und François Hennebique – steht im Kontext der Entwicklung des Patentwesens im 19. Jahrhundert. Patente waren immer schon ein wesentliches Medium des Techniktransfers gewesen. Unter dem Ancien Régime war der Schutz des geistigen Eigentums eines Erfinders in Form eines königlichen Privilegs erfolgt. Nach Abschaffung sämtlicher Privilegien während der Revolution in Frankreich wurde 1791 die „loi relative aux découvertes utiles et aux moyens d'en assurer la propriété aux auteurs“ erlassen, die erste kodifizierte Norm zum Schutz des geistigen Eigentums.<sup>23</sup> Der Erlass dieses Gesetzes hatte vor allem wirtschaftliche Beweggründe: Man wollte in der Zeit der Frühindustrialisierung das französische Gewerbe fördern und gegen den Einfluss vor allem der englischen Märkte sichern.<sup>24</sup> Auch im deutschsprachigen Raum stellte sich mit zunehmender Industrialisierung die Frage nach dem Erfinderschutz. Die Konstel-

lation war durch die föderale Struktur allerdings deutlich schwieriger, da die unterschiedlichen Länder abweichende oder teilweise noch gar keine Patentgesetzgebung hatten.<sup>25</sup> Dabei unterschieden sich vor allem die südlichen Bundesstaaten – so die Königreiche Württemberg und Bayern – von den strengeren preußischen Regelungen, da sie sich nach der Neuordnung unter Napoleon an der französischen Gesetzgebung orientierten.<sup>26</sup> Erst nach der Reichsgründung wurde 1877 ein einheitliches Reichspatentgesetz erlassen, das weitestgehend das preußische System übernahm.<sup>27</sup> In Elsass-Lothringen galt jedoch während der Jahre bis zum reichseinheitlichen Gesetz 1877 – wie in vielen anderen Fällen auch – das französische Gesetz von 1791 weiter.<sup>28</sup> Diese Regelung war erfinderfreundlicher als das preußische Verfahren, weshalb einige Erfinder die Anmeldung ihres Patents in Elsass-Lothringen vornahmen und nicht in Preußen, wo eine sehr strenge Vorprüfung obligatorisch war.<sup>29</sup>

Die zunehmende Vernetzung der europäischen und der US-amerikanischen Wirtschaft im Zeitalter der Hochindustrialisierung in den letzten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts ließ die Frage nach einer internationalen Übereinkunft immer wichtiger werden. Auf der Weltausstellung 1873 in Wien weigerten sich die Firmen aus den USA beispielsweise, ihre Erfindungen auszustellen, weil in den ausländischen Staaten, in denen kein Patent angemeldet war, das Patent einfach kopiert wurde.<sup>30</sup> Erst die „Pariser Verbandsübereinkunft“ von 1883, die auf der Weltausstellung 1878 in Paris initiiert worden war, brachte Sicherheit für die Erfinder und regelte die Anmeldung der Patente in den Staaten, die nach und nach der Konvention beitraten.<sup>31</sup>

In diesem Kontext sind die bautechnischen Innovationen im Bereich des *béton armé* zu interpretieren.<sup>32</sup> Der Unternehmer François Hennebique hatte 1892 sein erstes Patent in Frankreich angemeldet.<sup>33</sup> In den folgenden Jahren wurden weitere Verbesserungen des Systems patentrechtlich geschützt und sehr schnell auch in den anderen europäischen Staaten angemeldet. Hennebique etablierte in den folgenden Jahren ein sehr effektives System des Patentwesens, das auf der Lizenznahme durch Konzessionäre basierte.<sup>34</sup> „L'efficacité du dispositif qu'il met en place, (...) pourrait se mesurer en fonction de 'l'écartèlement' de deux activités: construire et concevoir. Il dissocie les deux fonctions pour explorer les ressources d'un échange de compétences.“<sup>35</sup> An einem Beispiel aus dem Bestand Hennebique, den Akten zum Bau des Gewerbemuseum Nürnberg<sup>36</sup>, lässt sich das gut nachvollziehen: Der Lizenznehmer, in diesem Fall die Firma *Martenstein & Josseaux* aus Frankfurt, übernahm die Bauausführung und war sowohl für das Vorprojekt als auch für dessen behördliche Genehmigung zuständig. Der Entwurf wurde im Maßstab 1:100 gezeichnet und datiert vom 21. Juni 1899. Die Pläne sind deutsch beschriftet und durch das *Central Büro für Deutschland*

gestempelt.<sup>37</sup> Ebenfalls im *Central Büro* in der Frankfurter Kaiserstraße 68 entstand die statische Berechnung, die vom 13., 21. und 28. Juni 1899 datiert, und ebenfalls in deutsch abgefasst ist. Danach wurden diese Dokumente in die Pariser Zentrale gesandt, wo – gegen 10 % Lizenzgebühr – vier Monate nach dem ersten Entwurf die Werkpläne im Maßstab 1:50 gefertigt werden. Der Plansatz unter dem Projekttitel „Musée des Industries bavaoises à Nuremberg. Concessionnaires Mrrs Martenstein et Josseaux“ ist französisch beschriftet und gestempelt mit „Bureau technique central – 64, boulevard St. Michel – Paris, le 9 Octobre 1899“.<sup>38</sup> Die Werkpläne aus dem Planungsbüro in Paris umfassen auch die Bewehrungspläne, die die Lage der Eisen in den Stützen und Unterzügen im Detail (bis zum Maßstab 1:10) darstellen sowie die ausgefüllten Stücklisten. Diese vorgedruckten standardisierten Formulare sind in französischer Sprache verfasst und datieren vom 7. Oktober 1899. Diese Pläne wurden an die lizenznehmende Baufirma Martenstein & Josseaux nach Frankfurt zurückgesandt, die dann vor Ort auf Grundlage dieser Planunterlagen die Bauausführung übernahm.<sup>39</sup>

Im Gegensatz zu anderen Bauunternehmen, die mit mehreren Systemen bauten, konzentrierte sich Eduard Züblin ausschließlich auf den neuen Baustoff Eisenbeton.<sup>40</sup> Als ausgebildeter Ingenieur galt für ihn das Geschäftsmodell des Hennebique-Konzerns nur eingeschränkt. In seinem Unternehmen wurden die Pläne von Anfang an in Straßburg gezeichnet. Züblin ließ nicht in der Pariser Zentrale planen, wodurch er sehr bald eine Reduzierung der Lizenzgebühr mit Hennebique aushandeln konnte.<sup>41</sup> Eduard Züblin selbst meldete zahlreiche Patente für Siloanlagen, die zu einem Spezialgebiet der Firma wurden, an, u.a. 1906 ein Patent für ein Klappenverschlussystem für Silobehälter.<sup>42</sup> Dennoch warb er als Unternehmer weiterhin mit dem Hennebique-System um neue Aufträge, wie sich an Zeitungsannoncen in der Lokalpresse ablesen lässt.<sup>43</sup> In Straßburg scheint zu dieser Zeit – im Gegensatz zu den meisten anderen deutschen Ländern<sup>44</sup> – ein durchaus innovationsfreundliches Klima geherrscht zu haben. Fritz Beblo, der nach dem Ersten Weltkrieg abgelöste Leiter des städtischen Hochbauamts, lobt rückblickend explizit die Offenheit der Straßburger Baubehörden gegenüber der neuen Bautechnik des Eisenbetons.<sup>45</sup> Beleg dafür ist das städtische Volksbad, das unter seiner Ägide entstand. Aus einer architekturhistorischen Betrachtungsweise schreibt sich dieses Projekt in die Reihe der städtischen Bauten zur Verbesserung der Stadthygiene ein.<sup>46</sup> Aus bautechnischer Sicht stellt das Hallenbad mit einer Eisenbetonschale als Dachkonstruktion der Schwimmhalle eine sehr innovative Lösung im Gegensatz zu den bisher vor allem in England verwendeten Eisenkonstruktionen dar. Die Eisenbetontonne ist eine der europaweit ersten Schwimmhallenüberdachungen aus Eisenbeton, die im Gegensatz zu den korrosionsanfälligen Eisenkonstruktionen auch wärmetechnisch eine Verbesserung darstellte. Das von Carl Hocheder

19\_ AVCUS 1160 W 89. Auf dem Katasterblatt erkennt man auch die Lage des Firmengeländes von Züblin zwischen dem Handels- und dem Industriebau. Mein Dank gilt Catherine Xandry für die Übermittlung des Planes. Zum städtischen Getreidesilo siehe zudem: Züblin 1973 (wie Anm. 3), S. 23; Hahn (wie Anm. 4), S. 5; Niebelschütz (wie Anm. 3), S. 99; Everts-Grigat/Fuchs (wie Anm. 3), S. 5; H. Schürch, „Silobauten in Eisenbeton“, in: *Deutsche Bauzeitung, Mitteilungen über Zement, Beton und Eisenbeton*, 2.1905, Nr. 22, S. 85–86, Nr. 23, S. 89–90, Nr. 24, S. 93–96.

20\_ „Vertrag zwischen der Stadt Straßburg i. E., vertreten durch den Bürgermeister, Herrn Otto Back, handelnd auf Grund des Gemeinderatsbeschlusses vom 25. November 1898 einerseits und dem Ingenieur Herrn Züblin hieselbst“, Straßburg, 4. Februar 1899, publiziert in: Züblin 1962 (wie Anm. 3), o. S.

21\_ Kierdorf (wie Anm. 12), S. 898.

22\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 7.

23\_ Peter Kurz, *Weltgeschichte des Erfindungsschutzes, Köln/Berlin/Bonn/München*, Carl Heymanns Verlag KG, 2000, S. 236–251, speziell S. 238.

24\_ Ebd., S. 239

25\_ Ebd., S. 324–386.

26\_ Ebd., S. 335.

27\_ Ebd., S. 324–386.

28\_ Ebd., S. 345.

29\_ Ebd., S. 409–418.

30\_ Ebd., S. 363–367.

31\_ Ebd., S. 469–485. Bezeichnenderweise traten nicht sofort alle Länder bei: die USA, Großbritannien und Deutschland z. B. nicht. Deutschland trat erst 1903 der Pariser Verbandsübereinkunft bei (Kurz (wie Anm. 23), S. 478).

32\_ Zu Hennebiques Patenten im Stahlbetonbau in Frankreich, Italien und Deutschland siehe: Hermann Schlimme, „Das Internationale Hennebique-Patene zur Herstellung von Stahlbetonbauten und seine Anwendung in Italien. Der Mercato Orientale in Genua von Giovanni Antonio Porcheddu (1896–99). Ein Beitrag zur Wissensgeschichte der Architektur“, in: *Römisches Jahrbuch der Bibliotheca Hertziana*, Band 39, 2009/2010, S. 391–426, hier S. 397–401.

33\_ Antoine Picon (Hg.), *L'Art de l'ingénieur. Constructeur, entrepreneur, inventeur*, Paris, éditions du Centre Pompidou, 1997, S. 223–225. Cyrille Simonnet, *Le Béton. Histoire d'un Matériau*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2005, S. 51–55.

34\_ Gwenaél Delhumeau, *L'invention du béton armé*. Hennebique 1890–1914, Paris, Norma éditions, 1999, S. 112–117.

35\_ Picon (wie Anm. 33), S. 224.

36\_ Cité de l'Architecture & du Patrimoine, Fonds Bétons armés Hennebique (BAH): 076 Ifa 3607/7.

37\_ Ebd.: Plan „Bayrisches Gewerbemuseum in Nürnberg. Projekt aus armertem Beton nach System Hennebique“, Maßstab 1:100, Tusche (Bleistift von hinten) auf Transparent, Central Büro für Deutschland, Kaiserstrasse 68, Frankfurt a. M., datiert 21. Juni 1899.

38\_ Ebd.: 076 lfa 3607/7: Plan „Musée des Industries Bavaoises à Nuremberg, Concessionaires Mrs Martenstein et Josseaux“, Werkpläne M 1-50, Blaupausen, Bureau technique centrale, 54, Bd. Saint Michel, Paris, französisch beschriftet, datiert 8. Oktober 1899.

39\_ Eine überaus präzise Analyse der Abläufe einschließlich der Umsetzung auf der Baustelle am Beispiel des Mercato Orientale in Genua findet sich bei Schlimme (wie Anm. 32), S. 411-422.

40\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 7.

41\_ Ebd. Dieser Hinweis könnte erklären, warum im Nachlass Hennebique in der Cité de l'Architecture & du Patrimoine keine Planungsunterlagen für Züblin als Konzessionär zu finden sind. Leider gibt Volker Hahn in seinem Aufsatz keine Quellenangaben für seine Informationen. Kierdorf (wie Anm. 12), S. 900, erklärt auch, weshalb gerade in den deutschen Ländern Hennebiques Patente sehr schnell umgangen wurden.

42\_ Zu den Patenten von Züblin: <https://depatisnet.dpma.de/DepatisNet/depatisnet?window=1&space=main&content=einsteiger&action=treffer&firstdoc=1> (abgerufen am 14.08.2014). Bei Schlimme (wie Anm. 31), S. 399, findet sich eine komplette Liste der Hennebique-Patente für Deutschland.

43\_ Anzeige aus dem Jahr 1904 (Hahn (wie Anm. 4), S. 20). Die Lokalpresse ist eine wertvolle Quelle um die Aktivitäten der örtlichen Bauunternehmen zu rekonstruieren. In der Annonce findet sich der Sitz der Firma Züblin in der Kühnstraße / Rue Kuhn 12 in Straßburg. In den Annoncen finden sich auch Vorgängerprojekte als Referenzen, wie z. B. „filatures et tissages de Mulhouse“ (französisch in der ansonsten deutsch verfassten Annonce).

44\_ Kierdorf (wie Anm. 12), S. 899.

45\_ Fritz Beblo, „Die Baukunst in Elsaß-Lothringen 1871-1918“, in: Georg Wolfram (Hg.), *Das Reichsland Elsaß-Lothringen 1871-1918*, Bd. 3, Wissenschaft, Kunst und Literatur in Elsaß-Lothringen, Frankfurt a. Main, Selbstverlag des Elsaß-Lothringen-Institutes, 1934, S. 241-263, hier S. 248.

46\_ Zur Baugeschichte: Liane Zoppas, *Les Bains. Analyse et propositions, mémoire de diplôme* (Typoskript), Straßburg, ENSAS, 1997. Zum Kulturtransfer: Alexandre Kostka, „La genèse transnationale des bains municipaux de Straßburg“, in: Cassaz/Eberhardt (wie Anm. 16), S. 113-120.

47\_ Kostka (wie Anm. 46), S. 118.

48\_ Inwieweit sich die beiden Bauten konstruktiv entsprechen, muss noch untersucht werden.

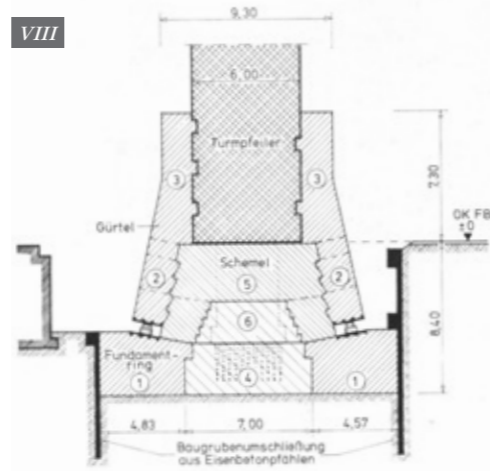
## VII



entworfenen Müllersche Volksbad in München, 1901 und damit kurz vor Beginn der Straßburger Planungen fertiggestellt, kann eindeutig als Vorbild identifiziert werden.<sup>47</sup> München war zu dieser Zeit eines der Zentren vor allem des frühen unbewehrten Betonbaus, und die Münchner Überdachung scheint die Straßburger Konstruktion beeinflusst zu haben.<sup>48</sup> Denn um die Spannweite von annähernd 20 Metern des Herrenbades zu überspannen, setzte die Firma Züblin in Straßburg ein Tonnengewölbe aus Eisenbeton ein, das – wie sich an den in den AVCUS aufbewahrten Werkplänen ablesen lässt – durch im Dachraum gelegene Überzüge aus armertem Beton getragen wird (Abb. 1, 2 und 3). Auch das Schwimmbecken steht für eine technische Innovation der Firma Züblin. Im Jahr 1900 hatte sie in Gebweiler/Guebwiller im Elsaß ein erstes Volksbad mit einem Schwimmbassin aus *béton armé* gebaut, und damit das Problem der Temperatur- und Schwindverformung des Betons gelöst. Im Gegensatz zu den bisher aus Stampfbeton konstruierten Becken erfand Züblin eine Konstruktion von nur 15 cm Stärke, die durch Spanten aus *béton armé* an der Außenwand verstärkt sind (Abb. 4 und 5).<sup>49</sup> Dieses System wurde auch für das Schwimmbecken des Straßburger Volksbads angewendet und soll sich bis heute bewährt haben.

Dass der innovative Impetus von Eduard Züblin in Straßburg geschätzt wurde, zeigt seine Teilnahme an einem Prestigeprojekt vor dem Ersten Weltkrieg, der Unterfangung des Nordpfeilers der Straßburger Münsterfassade (Abb. 4). Die Nachricht, dass der Straßburger Münstersturm gefährdet sei, hatte nicht nur die breite Öffentlichkeit in Straßburg, sondern auch die Fachwelt erschüttert. Der Einsturz des Campanile in Venedig im Jahr 1902 war noch sehr präsent, als der Münsterbaumeister Johann Knauth erhebliche Setzungsrisse am Nordpfeiler der Westfassade des Straßburger Münsters feststellte.<sup>51</sup> Als Ursache wurde – fälschlicherweise – vermutet, dass die Setzungen auf den durch die Rheinregulierungen abgesunkenen Grundwasserspiegel zurückzuführen seien.<sup>52</sup> Tatsächlich waren die romanischen Fundamente aus Eichen- und Erlenpfählen abgefallen. Der Fall beschäftigte die Fachwelt in ganz Deutschland und schon bald wurde in diesem Kontext das Augenmerk auf das neue Baumaterial *béton*

## VIII



*armé* gelenkt, das Möller aus Braunschweig zur Ertüchtigung der Fundamente an der Hauptkirche in Wolfenbüttel erfolgreich eingesetzt hatte. Ein leider verlorenes Gutachten zu diesem Thema stammt von Heinrich Glöckler, Lehrer für Statik und Baustoffkunde an der Kaiserlich Technischen Schule in Straßburg.<sup>53</sup> Ein Bericht, der auf diesem Gutachten basierte, wurde dem Bürgermeister am 26. April 1909 vorgelegt.<sup>54</sup> In der Folge entschied der Stadtrat, vier auf Eisenbetonbau spezialisierte Bauunternehmen um einen Vorschlag zu bitten, und am 29. Mai 1911 wurde das Angebot der Arbeitsgemeinschaft der Firmen Wagner und Züblin angenommen.<sup>55</sup> In den Besprechungsprotokollen der Münsterbauhütte ist Eduard Züblins Teilnahme vom November 1912 bis Juni 1914 nachweisbar.<sup>56</sup>

Die technisch innovative Lösung in Straßburg bestand in der Abfangung des Pfeilers durch ein Ringfundament (Abb. 8 - 1) und ein provisorisches Korsett aus Eisenbeton (Abb. 8 - 2 und 3). Das schadhafte romanische Fundament konnte nun untergraben und durch einen sehr stark bewehrten Stempel aus Beton ersetzt werden (Abb. 8 - 5). Mittels hydraulischer Pressen wurde dann das Gewicht auf den Stempel umgesetzt und der Zwischenraum verfüllt.<sup>57</sup> Um die Grabung zu sichern, waren 1914 Spundwände aus Eisenbetonpfählen von einer Länge von bis zu 12 m in den Untergrund getrieben worden. Auf diese ca. 40 cm im Durchmesser starken Eisenbetonpfähle war die Firma Züblin spezialisiert, sie waren beispielsweise auch zur Fundamentierung der neuen Gebäude des Deutschen Museums in München und für den Hauptbahnhof in Hamburg 1902 eingesetzt worden.<sup>58</sup> Münsterbaumeister Johann Knauth zeichnete sich für die Ausführung der Arbeiten verantwortlich. Er verblieb zunächst auch nach 1919 noch im Amt, damit die Baustelle weiter betrieben werden konnte. Doch gerade als 1920 der Betonschemel errichtet worden war, wurde er als Reichsdeutscher ausgewiesen und durch seinen ehemaligen Mitarbeiter Charles-Auguste Pierre ersetzt.<sup>59</sup> Charles-Auguste Pierre, der in Straßburg an der Kaiserlich Technischen Schule studiert hatte, vollendete die Sanierung, die bis 1925 dauerte. Eduard Züblin, der dank seiner Schweizer Nationalität neutral war, nahm bis kurz vor Ausbruch des Krieges persönlichen Anteil an

Konzeption und Durchführung der Arbeiten. Bei Ausbruch des Krieges exilierte er nach Zürich, wo er 1916 verstarb. Die Ingenieure der Arbeitsgemeinschaft Wagner-Züblin, vertreten durch den Ingenieur Hermann Schürch<sup>60</sup>, waren bis zum Ende an den Betonbauarbeiten beteiligt. Das Bauunternehmen Züblin war in den Jahren vor dem Ersten Weltkrieg bei über 60 Großprojekten involviert und hatte europaweit Niederlassungen, so in Basel, Mailand, Duisburg, Stuttgart, Riga, Paris, Luxemburg, Brüssel und Wien.<sup>61</sup> In Straßburg selbst existierte auch nach dem Ersten Weltkrieg eine Nachfolgefirma unter dem Namen „Société Anonyme des Anciens Etablissements Ed. Züblin“ weiter, auch wenn die Firmenzentrale nach Stuttgart verlegt worden war. Im Jahr 1921 – nur drei Jahre nach dem Krieg – fand bereits wieder ein Treffen zwischen den deutschen und französischen Ingenieuren statt.

## AUSBLICK

Das Wirken des Bauunternehmens Eduard Züblins vor dem Ersten Weltkrieg umfasste neben diesen herausragenden Beispielen zahlreiche Realisationen im Bereich des Industrie- und des Brückenbaus und der Errichtung infrastruktureller Einrichtungen in Straßburg und im Reichsland Elsaß-Lothringen.<sup>62</sup>

In Straßburg herrschte Ende des 19. und in den ersten Jahrzehnten des 20. Jahrhunderts unter den beiden Bürgermeistern Otto Back (1834-1917) und Rudolf Schwander (1868-1950) ein sehr liberales Klima. Diese Einschätzung lässt sich durch die Feststellung der Geisteswissenschaften belegen, dass diese Phase innerhalb der Hauptstadt des Reichslandes Elsaß-Lothringen (1886-1914) durch eine Annäherung einiger liberaler Professoren der neugegründeten Universität Straßburg und der altstädtischen städtischen Eliten geprägt ist.<sup>63</sup> Die städtische Baupolitik „est même devenu un modèle en Allemagne et dans le Mitteleuropa [sic]“<sup>64</sup>. Im Hinblick auf die bautechnische Entwicklung mag die rechtshistorische Konstellation – es galten weiterhin teilweise noch französische Gesetze – Freiräume eröffnet haben, die Raum für die Etablierung neuer Konstruktionsweisen bot. Zudem war mit der städtischen Bauverwaltung in Straßburg eine mustergültige Institution geschaffen worden, die nach neuesten juristischen und verwaltungswissenschaftlichen Erkenntnissen aufgebaut worden war (siehe den Aufsatz von Möllmer/Weber in diesem Heft). Diese Verwaltung zeigte sich offensichtlich sehr innovationsbereit und unterstützte somit die Etablierung neuer Konstruktionsweisen wie der des Eisenbetons.<sup>65</sup> Dazu kam in wirtschaftlicher Hinsicht ein Bauboom durch die Stadterweiterung Straßburgs, die Neustadt, und das rasche Wachstum der Vororte im Zuge des Ausbaus der Infrastrukturen wie Eisenbahnen, Straßenbahnen und des neuen Hafens.

Dieses Umfeld könnte der Grund dafür sein, dass sich der innovative Ingenieur Eduard Züblin gerade in Straßburg mit seiner Firma niederließ. Durch seine polyglotte Vorbildung war er als Lizenznehmer für den französischen Baukonzern Hennebique prädestiniert. In Elsaß-Lothringen wird er zudem zweisprachige Ingenieure vorgefunden haben, die – beispielsweise nach einer Ausbildung an der Kaiserlich Technischen Schule in Straßburg, an einer der deutschen Technischen Hochschulen oder an der Pariser École polytechnique – sowohl mit dem deutschen wie dem französischen Stand der Technik vertraut waren und die Fachliteratur in beiden Sprachen rezipieren konnten.

Es wird im Zuge der weiteren Bearbeitung des architektonischen Erbes der Stadt Straßburg im Hinblick auf Kulturtransferphänomene zu beweisen sein, ob dieses außergewöhnliche Klima in Straßburg die Freisetzung eines besonderen Innovationspotentials bedingt hat. ♦

### Züblin à Strasbourg. Transfert technologique dans la zone frontalière franco-allemande

Christiane Weber

L'entreprise de construction Züblin, dont le siège social se trouve aujourd'hui à Stuttgart, a une dimension internationale. L'histoire de cette entreprise commence en 1898 à Strasbourg, alors capitale du Reichsland Elsaß-Lothringen, où l'ingénieur suisse Eduard Züblin (1850-1916) fonde sa société. Après avoir été formé en France, en Suisse, en Italie et en Angleterre comme ingénieur en construction mécanique, Eduard Züblin se révèle un pionnier du béton armé en Allemagne du Sud où il impose la méthode de construction Hennebique. À cette époque deux systèmes de construction en béton armé sont en concurrence: le système breveté par François Hennebique et celui de son compatriote Joseph Monier, développé en Autriche et dans l'aire géographique germanique grâce aux efforts de l'entreprise Wayss & Freytag AG. Züblin a également apporté une contribution importante dans le domaine des équipements, surtout des bains publics comme ceux de Strasbourg dessinés par l'architecte Fritz Beblo. Déjà avant la première guerre mondiale, des succursales sont créées à Bâle, Milan, Riga, Vienne et dans d'autres grandes villes européennes; l'entreprise employait plus de 150 ingénieurs formés à travers l'Europe. Cette recherche tente de restituer la biographie de l'ingénieur Eduard Züblin comme un médiateur entre la France et l'Allemagne.

49\_ Plan AVCUS 843 W 489: Dieser Plan ist nur verständlich, wenn man ein Foto vom Bau des Überzugs über der Stahlbetonschale vorliegen hat, wie es bei Everts-Grigat/Fuchs (wie Anm. 3), S. 19, publiziert ist.

50\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 7-8.

51\_ H. Hering, A. Schimpf, „Les travaux de consolidation du pilier supportant la tour de la cathédrale de Strasbourg, conduits par Johann Knauth et Charles Pierre“, in: *Bulletin de la Cathédrale de Strasbourg*, 1978, Nr. 13, S. 6-40, hier S. 10.

52\_ Hering/Schimpf (wie Anm. 51), S. 13-14.

53\_ Ebd., S. 11-12.

54\_ Ebd., S. 14.

55\_ Ebd., S. 31.

56\_ Ebd., S. 31-35.

57\_ Ebd., S. 19.

58\_ Hahn (wie Anm. 4), S. 13.

59\_ Hering/Schimpf (wie Anm. 51), S. 22.

60\_ Ebd., S. 36. Hermann Schürch (1881-1957), ebenfalls Schweizer, ausgebildet am Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich, heiratete Züblins Tochter und wurde 1912 Teilhaber der Firma (Niebelschütz (wie Anm. 2) S. 50).

61\_ Vgl. dazu: Dieter Pommer, *Eduard Züblin und Max Pommer im Vergleich* (unveröffentlichtes Typoskript). Mein herzlicher Dank gilt Herrn Pommer für die Einsicht in dieses Dokument sowie seine interessanten Hinweise bei unserem Gespräch am 10.09.2014.

62\_ Ein erstes provisorisches Werkverzeichnis wurde im Rahmen des Projekts METACULT erstellt, das bisher an die 40 Projekte, die in der Literatur genannt werden, erfasst. Mein Dank gilt Peter Liptau, Projektmitarbeiter am KIT.

63\_ Stéphane Jonas, Annelise Gerard, Marie-Noëlle Denis, François Weidmann, *Strasbourg, capitale du Reichsland Alsace-Lorraine et sa nouvelle université. 1871-1918*, Strasbourg, 1995, S. 14. Anstoß zu diesen Überlegungen gab Herr Prof. Dr. Wolfgang Bröner, dem ich hierfür danken möchte.

64\_ Stéphane Jonas, „Strasbourg 1900. Ville frontalière et d'innovation (1890-1918)“, in: *Revue des Sciences Sociales*, Nr. 19, 1991-1992, S. 13-30, hier S. 17.

65\_ Beblo (wie Anm. 45), S. 248. Ähnlich äußert sich auch Niebelschütz (wie Anm. 3) 1958, S. 40.

VII. Johann Knauth mit Arbeitsgemeinschaft Wagner-Züblin, Sanierung der Westfassade des Straßburger Münsters (Everts-Grigat/Fuchs, S. 30).

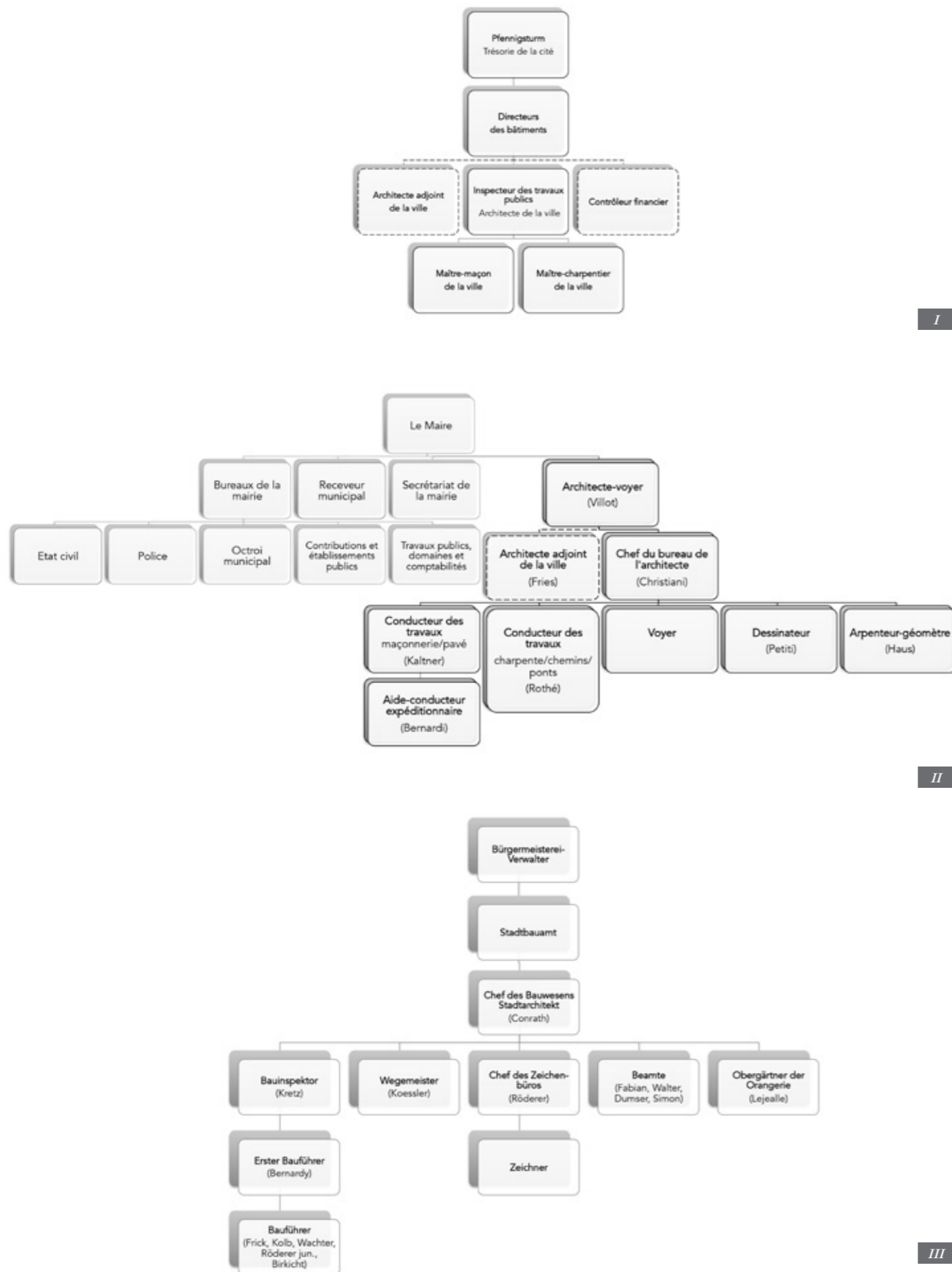
VIII. Johann Knauth mit Arbeitsgemeinschaft Wagner-Züblin, Unterfangung Nordpfeiler des Straßburger Münsters, Schemadarstellung (Everts-Grigat/Fuchs, S. 30).



# GENÈSE DES SERVICES D'ARCHITECTURE À STRASBOURG

## DU STADTBAUMEISTER AU STADTBAURATH

Shabram Hosseinabadi



Les recherches Metacult ont, très tôt, conduit à envisager les architectes municipaux comme des acteurs potentiels de transferts culturels. Leur apport à la physionomie de Strasbourg est indéniab, tant au plan architectural – édification des bâtiments publics (écoles, églises, etc.) et contrôle des constructions privées –, qu'à l'échelle urbaine, à travers l'élaboration des plans d'aménagement et d'extension de la ville. Or, dans le contexte politique strasbourgeois, la nomination de ces fonctionnaires producteurs d'une architecture peu ou prou « officielle », pas plus que le cadre institutionnel et réglementaire de leur travail, n'a pu être exempte de considérations idéologiques. Ainsi l'étude approfondie des services municipaux d'architecture s'est-elle révélée d'un intérêt primordial, et cela suivant deux axes principaux : la structure (l'organisation, les modèles et les motifs de modification) et le personnel (les critères de recrutement, les origines culturelles et les formations professionnelles). Dans cette perspective, le présent article esquisse un panorama de l'apparition des services d'architecture de la ville et de leur évolution jusqu'en 1886, date qui semble correspondre à leur restructuration « tardive » consécutive à l'annexion de 1871. Pour la période d'avant la Révolution, il se reporte à la littérature existante (ouvrages d'histoire générale et architecturale de Strasbourg, monographies et notices biographiques des architectes) ; pour le XIX<sup>e</sup> siècle, il s'appuie en outre sur les annuaires et almanachs de la ville et du département, et ponctuellement sur les procès-verbaux du conseil municipal. En vue d'une mise en perspective, à défaut de travaux systématiques sur ces services en France, quelques récents travaux universitaires sont occasionnellement cités, mais la comparaison avec d'autres villes françaises et allemandes mérite plus amples études.

défense de la cité que le Magistrat créa le poste de *Stadtbaumeister*<sup>1</sup>. Le bourgeois Daniel Specklin (1536-1589) y fut alors nommé en 1576, avec la principale charge de consolider et d'améliorer les fortifications. Dans la notice biographique que lui consacre Bernhard Metz, la création de la *fonction* est plutôt considérée comme un stratagème de la ville, consciente de la « valeur » de cet homme, pour le fixer à Strasbourg<sup>2</sup>. Formé initialement à la broderie en soie, Specklin avait en effet acquis une vaste connaissance dans l'art de bâtir des forteresses pendant son tour de compagnonnage en Autriche et en Hongrie ; partant, il était plus ingénieur militaire autodidacte qu'architecte, davantage technicien qu'artiste. D'ailleurs, le principal legs du premier *Stadtbaumeister* est, hormis une carte de l'Alsace dressée entre 1573 et 1576, son *Architectura von Vestungen*, premier traité d'architecture militaire en allemand, paru quelques mois avant sa mort, édité et réédité jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant à ses projets pour l'enceinte de la ville, ils ne furent que très partiellement réalisés et ne purent empêcher la capitulation de 1681.

### SERVICE D'ARCHITECTURE D'UNE CAPITALE PROVINCIALE

L'acte d'incorporation de Strasbourg au royaume de France accordait à la cité le droit de conserver la gestion de ses affaires internes ainsi que ses propres institutions<sup>3</sup>. Ainsi, la maîtrise de l'espace urbain et des constructions restait, jusqu'à la Révolution, du ressort des « services » du Magistrat dont l'organisation avait peu évolué depuis le Moyen Âge. Comme le formule Hans Haug : « Une commission détachée de la Chambre des XIII, et composée de trois membres, les Directeurs des Bâtiments (*Oberbauherren*), s'occupait de toutes les questions architecturales publiques et privées<sup>4</sup>. » Le même auteur explique que « le pouvoir exécutif était entre les mains de l'Inspecteur des travaux publics de la ville (*Stadtlohnher* ou *Stadtlohner*), fonctionnaire à la fois administratif et technique, qui n'était pas forcément un architecte ». Ce dernier cumulait donc deux types

### NAISSANCE D'UNE FONCTION

Ville libre du Saint-Empire romain germanique, Strasbourg bénéficiait déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, des services d'un architecte attiré ; d'après Jean-Pierre Klein, ce fut sous la menace française grandissante, dans le souci d'organiser la

1\_ Jean-Pierre Klein, *et al.*, *Strasbourg : architecture et urbanisme des origines à nos jours*, Strasbourg/Thionville, Oberlin/G. Klopp/Difal, 1996, p. 38.

2\_ Jean-Pierre Kintz (dir.), *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne (NDBA)*, Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 2007, vol. 35, p. 3685-3687 ; les informations biographiques suivantes proviennent de cette même source.

3\_ Voir précisément les articles 4 et 5 de la « capitulation de Strasbourg » dans Georges Livet et Francis Rapp (dir.) *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, tome III, *Strasbourg, de la guerre de Trente Ans à Napoléon, 1618-1815*, Strasbourg, Dernières Nouvelles de Strasbourg, 1981, p. 85-87.

4\_ Hans Haug, « François-Rodolphe Mollinger et les Services d'Architecture strasbourgeois au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Archives alsaciennes d'histoire de l'art*, 2<sup>e</sup> année, 1923, p. 103-104.

I. L'organisation du service des travaux de la ville de Strasbourg sous l'Ancien Régime (établie par l'auteur d'après Livet et Rapp, *op. cit.*, tome III et H. Haug, *op. cit.*).

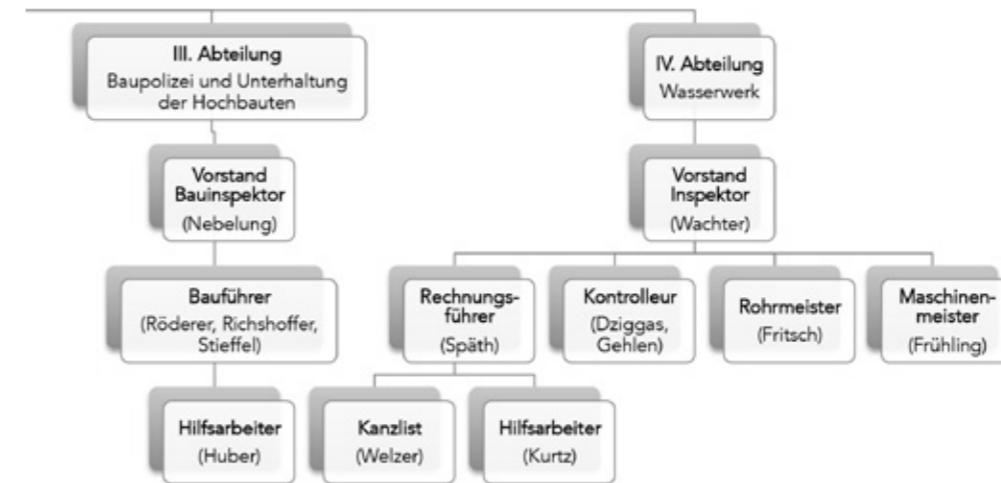
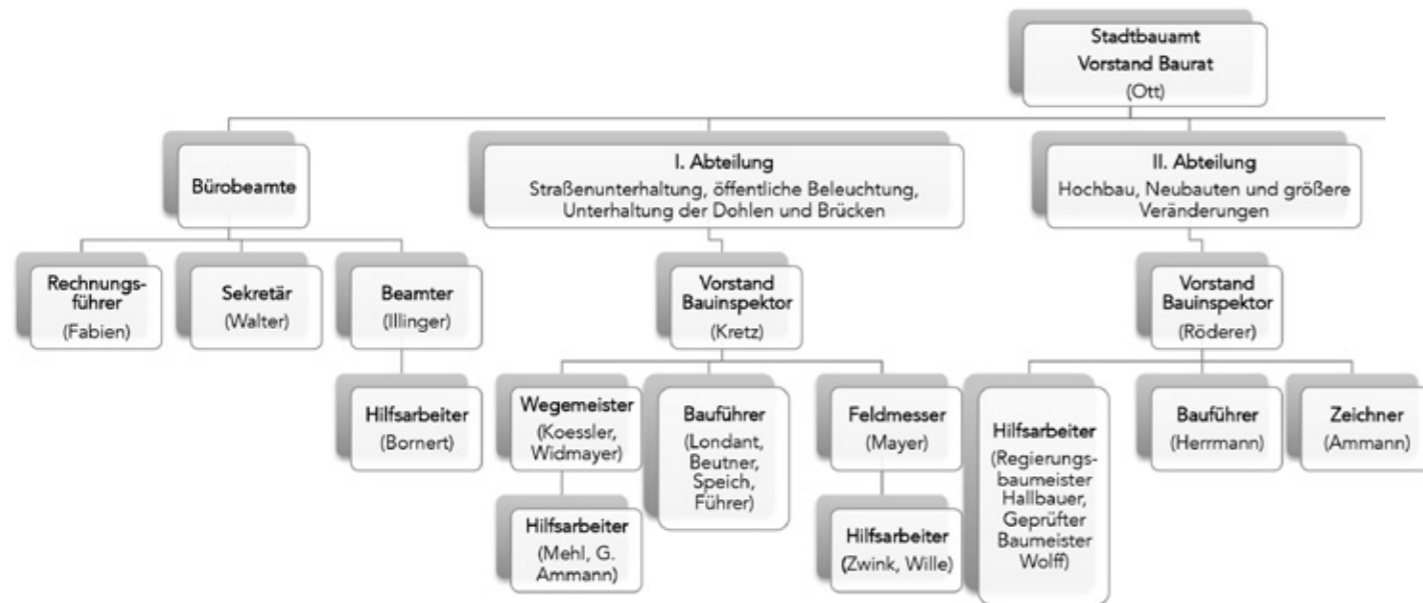
II. L'organigramme du bureau de l'architecte de la ville de Strasbourg dressé d'après le *Manuel du commerce de Strasbourg* de 1824.

III. L'organigramme du *Stadtbauamt* de la ville de Strasbourg dressé d'après l'*Adressbuch der Stadt Straßburg für 1875*.









57\_ Carl Buechel, *Verwaltungsbericht der Stadt Strassburg für die Zeit von 1870 bis 1888/89*, Strasbourg, G. Fischbach, 1895, p. 260.

58\_ *Ibid.* p. 263 ; également *Adressbuch der Stadt Strassburg für 1888*, Strasbourg & Mannheim, J. Bensheimer, 1888.

59\_ Ces réformes renforcèrent notamment le rôle des agents voyers ; cf. Sylvain Schoonbaert, « Le vocabulaire et la grammaire de la voirie en France au XIX<sup>e</sup> siècle », accessible en ligne : [http://urbanisme.u-pec.fr/servelet/com.univ.collaboratif.utilis.LectureFichier?ID\\_FICHIER=1259766016539](http://urbanisme.u-pec.fr/servelet/com.univ.collaboratif.utilis.LectureFichier?ID_FICHIER=1259766016539)

## LA TRANSITION AU STADTBAAUAMT

Outre la persistance du personnel, on observe que la structure même des services ne fut pas remaniée immédiatement après l'annexion. L'*Adressbuch* de 1874, premier annuaire publié après la guerre, montre que dans un premier temps, il s'est seulement agi de traduire littéralement en allemand les noms et titres de l'époque française, comme en témoignent *Dienst der öffentlichen Arbeiten* pour le service des travaux publics et *Wegemeister* pour l'agent voyer ! Ce fut à partir de 1875 que le service prit la dénomination de *Stadt-Bauamt*, sans pour autant changer significativement de structure. Le *Stadtarchitekt* Conrath, à la tête du service, était alors désigné comme *Chef des Bauwesens* ; en deuxième place, l'inspecteur des bâtiments Xaver Kretz prenait la place de l'ingénieur municipal et le *Wegemeister Koessler* se trouvait en troisième position, comme supérieur des conducteurs des travaux et des dessinateurs (ill. III). Si changement il y avait, c'était développement plus que remaniement, et cela au moins jusqu'au départ à la retraite du chef de service alsacien et à l'arrivée de l'*altdeutsche* Johann Karl Ott en 1886. Ainsi, de 1870 à 1888, le nombre du personnel technique du service passa de 9 à 16 : trois inspecteurs des travaux furent recrutés à la place du seul ingénieur municipal ; un deuxième agent voyer et un géomètre s'ajoutèrent au service et le nombre des conducteurs des travaux doubla<sup>57</sup>. Quant à son organisation, le service fut restructuré, après l'investiture du *Stadtbaurath* Ott, en quatre *Abteilungen* (départements) : *Tiefbau* (travaux publics souterrains), *Hochbau* (travaux de superstructure), *Baupolizei und Unterhalt der Hochbauten* (police du bâtiment et contrôle

des travaux de superstructure) et *Wasserwerk* (travaux des eaux)<sup>58</sup> (ill. IV). Si cette structure rejoint à certains égards celle mise en place à la veille de l'annexion qui distinguait les « bâtiments » des « travaux de voirie » et des « contentieux », elle trouve ses origines plutôt, comme le montre la contribution de Christiane Weber et Tobias Mölmer, dans un modèle d'organisation allemand, en vigueur ailleurs dans l'empire, et appliqué alors à Strasbourg.

À travers ce large panorama, deux moments charnières ressortent dans l'évolution des services d'architecture de Strasbourg avant l'annexion : d'abord, dans les années 1820, avec la constitution d'un « bureau de l'architecte de la ville » à l'image de la structure existante sous l'Ancien Régime, mais auquel furent, en outre, intégrées de nouvelles compétences comme celles de géomètre et de voyer. Existant bien auparavant, celles-ci s'étaient alors « modernisées », voire ré-institutionnalisées, la première, à l'occasion des travaux du cadastre napoléonien, la deuxième, à la suite des réformes de voirie mises en place sous la Restauration<sup>59</sup>. L'autre moment décisif se situe au milieu des années 1850, lorsque le bureau de l'architecte devenu service des travaux publics fut décomposé en trois sections chargées respectivement de l'architecture, des travaux de voirie et des permis de construire.

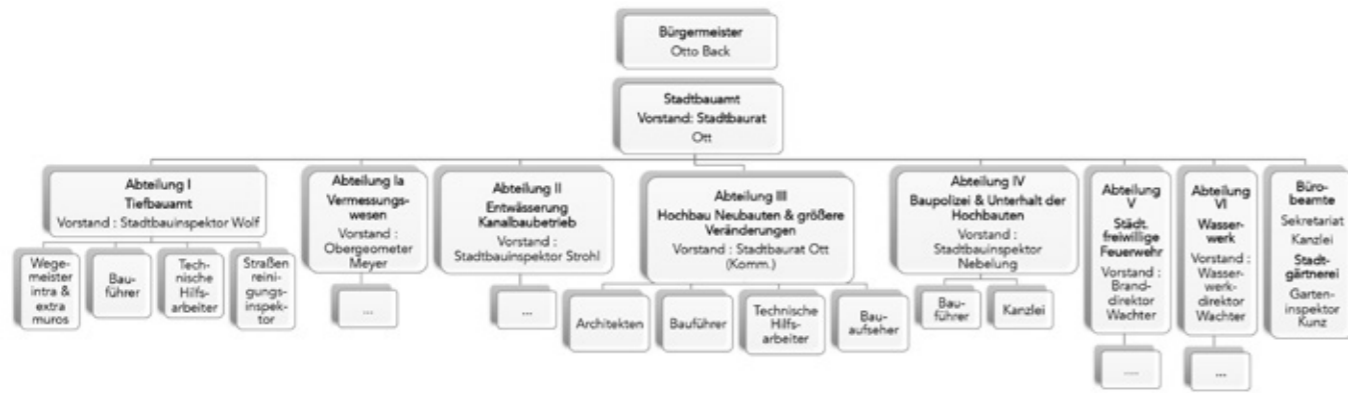
Dans quelle mesure cette spécialisation, voire autonomisation progressive des compétences au sein du service a-t-elle facilité le développement ultérieur de celui-ci, à la fois quantitatif et qualitatif, qu'appellait la mise en œuvre de l'extension de la ville à l'époque du *Reichsland* ? ♦

### Vom Stadtbaumeister zum Stadtbaurat: Entwicklung der städtischen Bauverwaltung in Straßburg

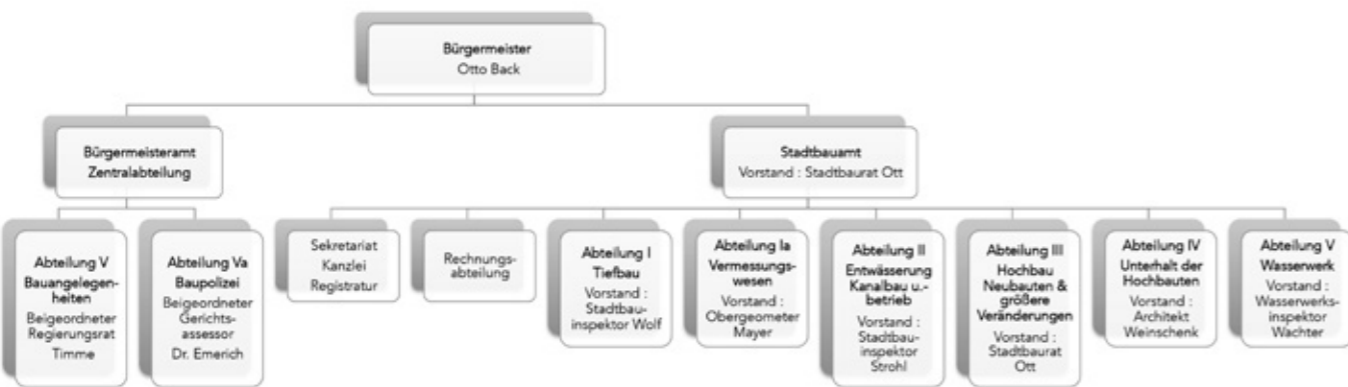
*Shabram Hosseinabadi*

Der Beitrag der städtischen Bauverwaltung zu der Physiognomie Straßburgs ist weder in Bezug auf die Architektur noch auf den städtebaulichen Maßstab von der Hand zu weisen. Vor dem politischen Hintergrund in Straßburg konnte ihre Organisation und die Auswahl ihres Personals nicht frei von ideologischen Erwägungen sein. In dieser Hinsicht zeichnet der vorliegende Aufsatz ein Panorama von der Entstehung dieser Institution und ihrer Entwicklung bis zum Jahre 1886; dieses Datum scheint ihrer „verspäteten“ Neuorganisation als Folge der Annexion von 1871 zu entsprechen. Er zeigt außerdem zwei Wendepunkte in der Geschichte dieser Behörde auf: zunächst die Einrichtung eines „Büros des Stadtarchitekten“ in den 1820er Jahren als Fortsetzung der unter dem Ancien Régime bestehenden Struktur, in die aber unter anderem „neue“ Zuständigkeiten wie diejenigen des Geometers und des Wegemeisters eingegliedert wurden. Diese bereits vorher bestehenden Ämter wurden also „modernisiert“, das heißt reorganisiert. Der andere entscheidende Moment spielte sich in der Mitte der 1850er Jahre ab, als das sich zur städtischen Bauverwaltung entwickelte Büro des Architekten in drei Abteilungen untergliedert wurde, die mit der Architektur, dem Straßenbau und den Baugenehmigungen betraut waren. Diese fortschreitende Spezialisierung oder Verselbstständigung innerhalb des Amtes erleichterte zweifellos sowohl quantitativ wie auch qualitativ die spätere Entwicklung des Stadtbauamts, wie es dann übrigens bei der Durchführung der Stadterweiterung – der Neustadt – während der Reichslandzeit genannt wurde.

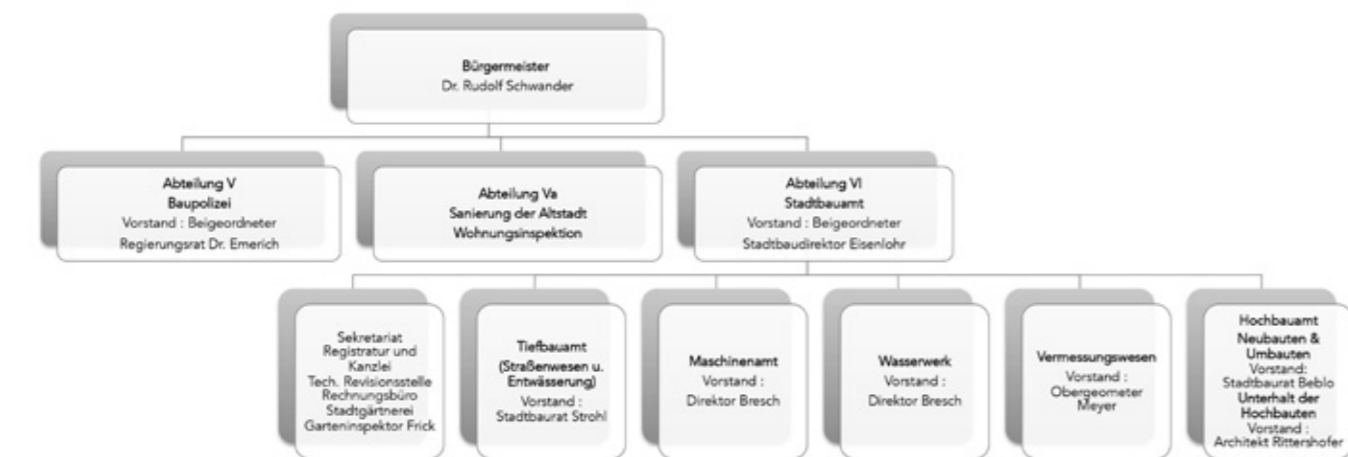
IV. L'organigramme du *Stadtbauamt* de la ville de Strasbourg, dressé par l'auteur d'après l'*Adressbuch der Stadt Strassburg für 1888*.



I



II



III

- I. Stadtbauverwaltung und Baupolizei 1901.
- II. Stadtbauverwaltung und Baupolizei 1902.
- III. Stadtbauverwaltung und Baupolizei 1914.



# IE ENTSTEHUNG EINER DEUTSCHEN MUSTERBAUVERWALTUNG

## STADTBAUAMT UND BAUPOLIZEI IN STRASSBURG 1870-1918

Tobias Möllmer, Christiane Weber

### DIE ORGANISATION DES STRASSBURGER STADTBAUAMTS

Am 13. Oktober 1910 ging beim Bauamt der Stadt Straßburg ein Schreiben des Stadtbaumeisters der böhmischen Stadt Karlsbad (Österreich-Ungarn) ein, indem „Behufs der Ausarbeitung einer neuen Organisation des städtischen Baudienstes“<sup>1</sup> um Informationen zur Organisation sowohl des Hochbau- als auch des Tiefbauamtes der Stadt Straßburg gebeten wird. Zu diesem Zeitpunkt dürfte die Bauverwaltung Straßburg nicht nur auf Reichsebene, sondern europaweit den Ruf einer Musterverwaltung geführt haben. Diese These, von den Geistes- und Sozialwissenschaften bereits in den frühen 1990er Jahren aufgestellt<sup>2</sup>, soll in diesem Beitrag auf ihre Schlüssigkeit hinsichtlich der Bauverwaltung überprüft werden.

Dabei ist der Ausbau der Straßburger Bauverwaltung in den Jahren 1871 bis 1918 im Kontext der Entwicklung des technischen Verwaltungswesens im gesamten Deutschen Reich zu sehen: Die zunehmende Industrialisierung und das ab Mitte des 19. Jahrhunderts explosionsartige Städtewachstum erforderte den Ausbau einer effektiven staatlichen Verwaltung.<sup>3</sup> Mit den Stein-Hardenbergschen Reformen<sup>4</sup> in Gang gesetzt, „hatte sich der preußische Staat mit der Bauverwaltung frühzeitig ein Organ geschaffen, das für alle technisch-wissenschaftlichen Belange zuständig war“<sup>5</sup>. Die Protagonisten dieser technischen Verwaltung waren die staatlichen Baubeamten. Diese Fachleute waren akademisch ausgebildet – in Preußen an der Berliner Bauakademie, in den übrigen Bundesländern an den sich aus den polytechnischen Schulen entwickelnden Technischen Hochschulen – und mussten eine Staatsprüfung absolvieren. Eingesetzt wurden sie auf den unterschiedlichen Verwaltungsebenen der Länder: in Preußen beispielsweise auf Landes-, Provinz-, Kreis- und kommunaler Ebene.<sup>6</sup> Als im letzten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts das Städtewachstum einen vorläufigen Höhepunkt erreichte, wurde die unterste Verwaltungsebene – die Kommunalverwaltung – als letzte der Bauverwaltungen umfangreich ausgebaut.<sup>7</sup>

Vor dieser historischen Konstellation soll der Ausbau des Straßburger Stadtbaumeisters in den Jahren 1871 und 1918 analysiert werden. Wie Rolf Wittenbrock nachgewiesen hat, erfuhr das städtische Bauamt allein in den ersten 20 Jahren nach 1871 eine Verdoppelung seines Personals (vgl. den Aufsatz und die Grafiken Fig. 1a (Le service d'architecture de Strasbourg en 1871) und Fig. 1b (Le service de construction à Strasbourg en 1888-1889) in diesem Heft). An der Spitze des Stadtbaumeisters, dem 12 Personen angehörten, stand 1871 mit Jean Geoffroy Conrath ein sogenannter Stadtarchitekt („architecte de la ville“) (vgl. den Aufsatz von Shahram Hosseinabadi in diesem Heft). Ab 1886 leitete der Stadtbaurat Johann Karl Ott die Straßburger Bauverwaltung. Allein die Verwendung des Titels „Stadtbaurat“ offenbart die Angleichung an reichsdeutsche Bauverwaltungssysteme. In Preußen konnte dieser Titel, der am Laufbahnvorbild der Juristen im Staatsdienst orientiert war<sup>8</sup>, nur in Städten über 10.000 Einwohnern verliehen werden. Es war der höchste Rang, der einem hauptamtlichen Beamten auf Kreis- oder Provinzialebene verliehen werden konnte. Unter ihm rangierten die „Bauinspektoren“.<sup>9</sup> Staats-examensabsolventen mussten meist mehrere Jahre warten, bis sie eine hauptamtliche Beamtenstelle antreten konnten. Während dieser Zeit konnten sie als „Hilfsarbeiter“ freiberuflich in den Ämtern beschäftigt sein. Die Bezeichnung deutet also keineswegs auf eine geringe Qualifizierung dieser Mitarbeiter hin.

Auf kommunaler Ebene gibt der Titel erst ab der Jahrhundertwende Aufschluss über den Bildungsgang des Trägers, d.h. darüber, ob er an einer Technischen Hochschule studiert und das 2. Staatsexamen geleistet hat.<sup>10</sup> Johann Karl Ott (Leiter des Stadtbaumeisters, Dienstzeit 1886-1908), hatte an der Technischen Hochschule in Karlsruhe und in Berlin studiert und dürfte das Staatsexamen absolviert haben.<sup>11</sup> Fritz Beblo, ab 1903 Leiter des Hochbauamtes – einer Abteilung des Stadtbaumeisters, dem seit 1909 der

1\_ AVCUS 151 MW 1, Schreiben des Baudirektors des Stadtbaumeisters Karlsbad an das Stadtbaumeisteramt Straßburg, 10. Oktober 1910.  
 2\_ Stéphane Jonas, „Strasbourg 1900. Ville frontrière et d'innovation (1890-1918)“, in: *Revue des Sciences Sociales*, Nr. 19, 1991/1992, S. 13-30, hier S. 17.  
 3\_ Nach Max Weber (1864-1920), dem Begründer der wissenschaftlichen Soziologie, handelt es sich bei der „bürokratischen“ um die „effizienteste und stabilste Herrschaftsform“. Zit. nach: Christiane Brandt-Salloum, Reinhardt Strecke (Hg.), *Klosterstraße 36. Sammeln, Ausstellen, Patentieren. Zu den Anfängen Preußens als Industriestaat*, Berlin, Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz, 2014, S. 439.  
 4\_ Die Staats- und Verwaltungsreform von Heinrich Friedrich Karl vom und zum Stein (1757-1831) und Karl August von Hardenberg (1750-1822) nach der Niederlage Preußens gegen Napoleon 1806 ermöglichte Preußen einen Modernisierungsschub in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts.  
 5\_ Eckhardt Bolenz, *Vom Baubeamten zum freiberuflichen Architekten. Technische Berufe im Bauwesen (Preußen/Deutschland 1799-1931)* (= Europäische Hochschulschriften, Reihe III, Geschichte und Hilfswissenschaften, Band 488, zugl.: Diss. Uni Bielefeld 1988), Frankfurt a. Main, Peter Lang, 1991, S. 11.  
 6\_ Vgl. dazu Schema 4 „Baubeamte im Verwaltungssystem Preußens, 1948-1914“, in: Bolenz (wie Anm. 5), S. 387.  
 7\_ Bolenz (wie Anm. 5), S. 61-63.  
 8\_ Vgl. hierzu: Schema 8 „Rangfolge der höheren preußischen Baubeamten im Vergleich“, in: Bolenz (wie Anm. 5), S. 393.  
 9\_ Diese entsprechen dem Rang eines Assessors in der juristischen Laufbahn. Bolenz (wie Anm. 5), S. 393.  
 10\_ Bolenz (wie Anm. 5), S. 150.  
 11\_ Niels Wilcken, *Architektur im Grenzraum. Das öffentliche Bauwesen in Elsass-Lothringen 1871-1918* (= Veröffentlichungen des Instituts für Landeskunde im Saarland 38, zugl. Diss. Uni Kiel 1999), Saarbrücken, Institut für Landeskunde im Saarland, 2000, S. 364/365.





58\_ Hier und im Folgenden: Wittenbrock (wie Anm. 29), S. 163-175, hier S. 172.

59\_ Diese Angaben beruhen auf den Nachforschungen von Marie-Pierre Dieudonné, Université de Strasbourg, der hiermit herzlich gedankt sei.

60\_ Wittenbrock (wie Anm. 29), S. 175.

61\_ Hier und im Folgenden: Krüger (wie Anm. 41), S. 46.

62\_ Krüger (wie Anm. 41), S. 32-34.  
63\_ Vgl. hierzu Heinrich Emerich, „Baupolizeiliche Eigentumsbeschränkungen in Elsass-Lothringen“, in: *Rheinische Zeitschrift für Zivil- und Prozessrecht*, 1.1909, Heft 3, S. 424-458.

64\_ Carl Buechel (Bearb.), *Verwaltungsbericht der Stadt Strassburg i. E. für die Zeit von 1889/90 bis 1893/94*. Strassburg, Elsassische Druckerei, vorm. G. Fischbach, S. 216.

65\_ Karl Eichelmann (Bearb.), *Verwaltungsbericht der Stadt Strassburg i. E. für die Zeit vom 1. April 1900 bis 31. März 1910*, Straßburg, Elsassische Druckerei und Verlagsanstalt, S. 299.

66\_ *Verwaltungsbericht Straßburg 1900-1910* (wie Anm. 65), S. 299. Der Beigeordnete Timme wird bis 1906 nicht in den Behördenaufstellungen der Adressbücher als Leiter der Baupolizei aufgeführt.

67\_ Ebd.

68\_ Hier und im Folgenden: Städtisches Statistisches Amt (Bearb.), *Verwaltungsbericht der Stadt Strassburg für die Zeit vom 1. April 1910 bis Ende 1918*, Straßburg, Imprimerie Alsacienne, 1930, S. 341.

69\_ Der 1906 ernannte neue Leiter der Baupolizei, Dr. Heinrich Emerich, bemühte sich in besonderer Weise um die Ausweitung der Kompetenzen der ihm unterstellten Behörde. Neben Jean Geoffroy Conrath, Johann Carl Ott, Moritz Eisenlohr und Fritz Beblo gehört er zu den bedeutendsten, bislang jedoch viel zu wenig beachteten Gestalten der Straßburger Bauverwaltung. Seine Biographie sowie die von ihm angestoßenen Entwicklungen werden im Rahmen der weiteren Recherchen des Metacult-Projekts einer eingehenderen Untersuchung unterzogen.

70\_ Stadtbauamt in den Adressbüchern der Stadt Straßburg 1912.

An der Spitze der Abteilung stand ab nun ein Beigeordneter in Vertretung des Bürgermeisters – von 1902 bis zum 11. April 1906 der Beigeordnete Regierungsrat Max Timme, danach Gerichtsassessor Dr. Heinrich Emerich (*Abb. 5: Organisation der Baupolizei ab 1902*).<sup>66</sup> Bauinspektor Carl Nebelung, der bisherige Vorstand, wurde zum Baurat sowie Technischen Leiter bzw. Referenten ernannt. 1904 wurde mit Ingenieur Söhner ein zweiter Bauinspektor angestellt, der vor allem mit der „Prüfung der statischen Berechnung der eingehenden Baugesuche und Vornahme der Abnahmen und Probelastungen“ betraut wurde. Dazu kamen als technische Kräfte die im äußeren und inneren Dienst beschäftigten Bauführer und seit 1905 ein Baukontroll- und Zwangsvollstreckungsbeamter, der auch den Arbeiterschutz beaufsichtigte.<sup>68</sup> Ein angegliedertes Sekretariat mit Kanzlei erledigte die administrativen Dienstlichkeiten.

Die Baupolizei-Abteilung hatte damit eine definitive, mustergültige Struktur erhalten, die sich nicht mehr von vergleichbaren deutschen Einrichtungen unterschied. Ihre Aufgaben und Zuständigkeiten mehrten sich vor allem mit der Bauordnung von 1910, aber auch mit dem maßgeblich vom Beigeordneten Heinrich Emerich initiierten und ebenfalls 1910 verabschiedeten Ortsstatut zum Schutze des Ortsbildes.<sup>69</sup>

## FAZIT

Kurz vor dem Ersten Weltkrieg hatte das neu organisierte Stadtbauamt um die 150 Mitarbeiter<sup>70</sup>, die Baupolizei über 20. Dieser bemerkenswerte Anstieg des technischen Personals innerhalb der Stadtverwaltung war das Resultat der ständig wachsenden Aufgabenbereiche der städtischen Versorgungämter und des Ausbaus der städtischen Infrastruktur. Neben dem umfassenden Straßen- und Brückenbau, der durch die Stadterweiterung erforderlich wurde, hatte Straßburg innerhalb der letzten Jahrzehnte vor dem Ersten Weltkrieg ein System der Wasserversorgung sowie der Entwässerung und Kanalisierung aufgebaut, das neuesten stadthygienischen Ansprüchen genügte. Hinzu kam der Ausbau des Hafens. Was den Hochbau betrifft, so fiel der Neubau von Volks- und weiterbildenden Schulen, von Krankenhäusern und städtischen Badeanstalten – das städtische Volksbad ist nur das prominenteste Beispiel – in den Aufgabenbereich der Stadt. Die städtischen Baubeamten waren für Planung, Bauausführung und -unterhalt zuständig. Dem Stadtbauamt muss damit eine wesentliche Rolle beim Ausbau Straßburgs zur modernen Industriestadt zugeschrieben werden. In dieser Hinsicht sollten die weiteren Untersuchungen den Ausbildungsbioographien dieser technischen Angestellten und Baubeamten gelten, in der Hoffnung, die Wege des Wissens- und Techniktransfers im Bausektor zu rekonstruieren. ♦

## L'émergence d'une administration exemplaire allemande : le service d'architecture et la police du bâtiment à Strasbourg entre 1870 et 1918

Tobias Möllmer et Christiane Weber

Durant la période de 1870 à 1918, le service municipal d'architecture de Strasbourg connaît une vaste modernisation de son organisation. À partir de 1886, le bureau d'architecture a été structuré en plusieurs services d'après le modèle des villes allemandes, et une division entre service d'architecture et service des ponts et chaussées (*Hochbau- et Tiefbauamt*) a été opérée. Jusqu'en 1910, cette structure administrative a été plusieurs fois modifiée, développée et continuellement dotée de nouvelles attributions. D'abord sous la tutelle du directeur du service d'architecture (*Stadtbaudirektor*), la police du bâtiment fut dirigée de façon autonome par un adjoint au maire à partir de 1902. L'effectif du personnel augmenta considérablement : juste avant la première guerre mondiale, le bureau d'architecture municipal comptait 150 employés et la police du bâtiment plus de 20. La spécialisation des services municipaux et l'augmentation continue du personnel montrent d'une part une assimilation d'abord lente puis de plus en plus rapide à l'organisation administrative allemande, et d'autre part une expansion massive de l'infrastructure municipale d'une ville moderne industrielle, dans laquelle le service d'architecture joue un rôle majeur. Après 1900, le service d'architecture de Strasbourg a évolué vers une instance considérée comme un modèle à l'échelle nationale allemande. Le travail de la police du bâtiment – calquée sur le modèle allemand du contrôle de la construction privée – témoigne de l'implication croissante des autorités dans le cadre des règlements de construction de 1892, 1904 et 1910.



# RÈGLEMENT DE CONSTRUCTION ET ORGANISATION DE L'ADMINISTRATION À STRASBOURG

## LES POINTS DE RUPTURE DE 1871 ET 1918

Rolf Wittenbrock, traduit de l'allemand par Hélène Antoni

### LES GRANDES ORIENTATIONS DU DROIT DE LA CONSTRUCTION EN FRANCE ET EN ALSACE-LORRAINE AVANT 1871

Cet exposé porte sur l'analyse de deux périodes de transformation consécutives à l'annexion par l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine en 1871 et au retour de ce territoire dans le giron français en 1918, ainsi que sur l'étude des répercussions de ce changement de nationalité sur la réglementation de la construction, en particulier sur le droit local et l'organisation de l'administration strasbourgeoise<sup>1</sup>.

La confrontation des systèmes de normes françaises et allemandes se base sur les questions suivantes :

- Y a-t-il eu, dans la province annexée en 1871 et restituée en 1918, substitution totale des principes réglementaires existants par un corpus allemand de règles, dont le but aurait été une assimilation à grande échelle du droit local et régional aux normes de la nouvelle communauté nationale ?

- Y a-t-il eu, indépendamment du changement de souveraineté, des continuités dans la réglementation locale de la construction, ce qui marquerait une nouvelle fois une certaine autonomie des instances normatives à l'échelle communale et régionale ?

- Ou bien les villes du *Reichsland* se sont-elles développées en "zone de contact", où les concepts urbanistiques et les normes de diverses origines sont susceptibles de fusionner en une synthèse transnationale inédite ?

La question est de savoir si le développement urbain est essentiellement déterminé par l'appartenance nationale ou si les décideurs, dans leur recherche de normes appropriées, ont plutôt été guidés par le principe d'efficacité, c'est-à-dire en concevant des règlements de construction qui répondent au mieux à leurs problèmes spécifiques et à leurs objectifs ?<sup>2</sup>

Le principe de la liberté individuelle de construction, largement sauvegardé, ainsi que la croissance urbaine plus tardive par rapport à d'autres pays, explique qu'au XIX<sup>e</sup> siècle en France, la réglementation urbaine n'avait pas évolué en un outil de pilotage administratif efficace de l'expansion urbaine. La réglementation sur les alignements (*Fluchtlinienrecht*) était au centre de la législation française et pratiquement toutes les restrictions à la liberté de la construction ont été déterminées par les impératifs des espaces publics liés à la circulation et aux moyens de transport<sup>3</sup>. Les prescriptions dans le domaine de l'urbanisme ne relevaient pas, pour le juge administratif français, d'un domaine juridique autonome mais représentaient un aspect secondaire de la voirie (*Wegewesen*) de telle sorte que les dispositions concernant l'alignement y occupent une place centrale<sup>4</sup>.

Les règlements d'alignement avaient pour but de préserver les rues existantes de « surconstructions » privées et sont à l'origine d'une servitude appliquée à tous les terrains en faveur de la voie publique. Les restrictions en matière de construction produisent ainsi une rupture nette : les compétences des services publics sont réservées au réseau viaire tandis que les décideurs privés déterminent la forme de la substance urbaine bâtie au-delà des alignements. Seule l'érection de bâtiments directement situés le long des voies publiques devait faire l'objet d'une autorisation. L'aménagement d'un jardin à l'avant de la parcelle et donc d'un retrait du bâti par rapport à l'alignement suffisait à se soustraire à tout contrôle administratif. Par ailleurs, les règlements d'alignement s'appliquaient uniquement au bâti existant, et non aux

1\_ La forme de cet exposé, présenté le 21 mars 2014 à Strasbourg, est en grande partie maintenue dans cette version écrite.

2\_ Cf. Rolf Wittenbrock, *Bauordnungen als Instrumente der Stadtplanung im Reichsland Elsass-Lothringen (1870-1918). Aspekte der Urbanisierung im deutsch-französischen Grenzraum* (thèse, 1989), St. Ingbert, Röhrig, 1989 ; du même auteur, "Baurecht und Stadtentwicklung im Spannungsfeld unterschiedlicher nationaler Normensysteme. Der Fall Elsass-Lothringen (1850-1950)", *Jahrbuch für Europäische Verwaltungsgeschichte*, 2 (1990), p. 51-76. Les faits présentés ici sont détaillés dans la thèse de 1989.

3\_ Cf. Anthony Sutcliffe, *Towards the planned City. Germany, Britain, the United States, France, 1780-1914*, Oxford, Blackwell, 1981, en particulier le chapitre « France: the reluctant planner », p. 131.

4\_ Ernst Bruck, *Das Verfassungs- und Verwaltungsrecht von Elsass-Lothringen*, vol. 2, Strasbourg, Karl J. Trübner, 1909, p. 198.

5\_ Wilhelm Diefenbach, "Das Bauwesen in Elsass-Lothringen", dans Karl Georg Wolfram, *Das Reichsland Elsass-Lothringen 1871-1918*, vol. 2, 2<sup>e</sup> partie, Berlin, Verlag für Socialpolitik, 1937, p. 335-354. Voir aussi Wittenbrock, *Bauordnungen...*, op. cit., p. 65 sqq.

rues projetées, de sorte que ce système normatif était approprié à la réalisation de percées dans les centres anciens mais pas au contrôle et à la gestion des extensions. Dans les villes d'Alsace, et de Lorraine également, il n'y avait que très peu de prescriptions en matière de construction privée avant 1871. Ainsi la ville de Strasbourg adoptait en 1856 sa propre réglementation de construction, qui ne contenait cependant quasiment aucune instruction quant à la forme du bâti au-delà de l'alignement. A contrario, le décret du 26 mars 1862 concernant les rues de Paris adopté par Strasbourg permit une extension des droits d'intervention de la municipalité. Désormais on pouvait obliger les maîtres d'ouvrage à présenter des plans de construction et les contraindre de respecter les obligations en termes de santé publique et de sécurité. Pourtant ces prérogatives furent à peine utilisées, de telle sorte qu'on ne pouvait pas parler d'une réelle gestion et d'un contrôle du développement urbain avant 1871.

#### LA MISE EN PLACE DES SERVICES D'URBANISME ALLEMANDS APRÈS 1871

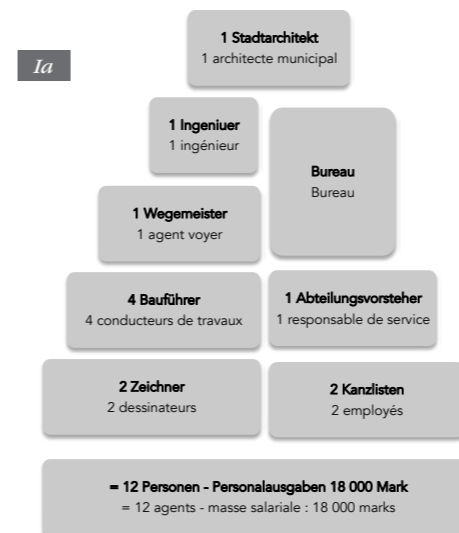
Avant 1871, il n'existait pas de service d'architecture autonome dans les villes d'Alsace-Lorraine. Le poids des textes sur l'alignement rendait les fonctionnaires de la voirie également responsables de la construction des bâtiments. Il y avait bien sûr des architectes qui étaient responsables des services d'architecture municipaux, lorsqu'ils disposaient des autorisations nécessaires. Mais comme ils travaillaient uniquement sur honoraires et n'obtenaient pas de poste fixe, des postulants qualifiés manquaient à l'appel. De ce fait, les villes étaient souvent contraintes de faire appel à des agents voyers à la retraite dont la formation était insuffisante.

Dans un premier temps, après l'annexion, l'organisation administrative française fut maintenue ainsi que la structure hiérarchique des services de voirie et la répartition des compétences pour la construction et l'entretien des voies. Par contre, les changements de personnel furent considérables. De nombreux titulaires de postes ayant refusé de coopérer avec les autorités allemandes furent renvoyés, ce qui provoqua, en particulier dans les fonctions supérieures, des problèmes de transition importants. Dès 1871, les postes de fonctionnaires nécessitant une formation universitaire dans le domaine de l'infrastructure routière furent occupés par des ingénieurs et des architectes venus de Prusse. Les fonctionnaires des catégories moyenne et subalterne furent conservés par l'administration allemande, s'ils consentaient à faire allégeance à l'empereur<sup>5</sup>.

En 1871, la mise en place au plus haut niveau d'une administration chargée de la construction s'avérait nécessaire, vu qu'il n'en existait pas avant à l'échelle nationale.

Désormais un responsable des bâtiments publics fut nommé au plan ministériel avec le grade de fonctionnaire le plus élevé. Dans les instances dirigeantes des trois départements, un responsable des bâtiments publics était également nommé. Ces fonctionnaires faisaient partie des décideurs les plus importants dans le domaine de la réglementation de la construction. Cependant, leur influence était limitée dans la mesure où les grandes villes mettaient en place leur propre administration spécialisée.

En 1873, le poste d'agent voyer principal (*Kreis-kommunalbaumeister*) fut supprimé. Il avait été responsable du contrôle de la construction de la voirie et des édifices communaux. Ses fonctions dans le domaine du génie civil furent attribuées aux ingénieurs de district (*Kreisingenieur*), fonction nouvellement créée. Tandis que ces postes étaient réservés à des candidats qualifiés venus d'autres régions d'Allemagne, les postes de fonctionnaires subalternes (anciennement conducteurs agents voyers) et de cantonniers étaient pourvus par des candidats locaux. Les villes étaient certes situées tout en bas de la hiérarchie des travaux publics, mais avec le développement urbain grandissant, le nombre d'employés des services de construction, en particulier dans les grandes villes, augmentait fortement. Ainsi à Strasbourg l'effectif du personnel du service d'architecture doubla quasiment entre 1871 et 1888/1889 (ill. Ia et Ib) et les dépenses de personnel triplèrent. L'activité de construction grandissante eut non seulement pour conséquence un accroissement de l'effectif des fonctionnaires du service, mais également une amplification de l'exercice de contrôle et de surveillance qui modifia à plusieurs reprises la structure administrative. Ainsi, en 1910 un accord administratif interne à la ville de Strasbourg changea complètement les domaines d'intervention des différents services, et la police du bâtiment formait désormais un service indépendant du service de la construction comportant douze fonctionnaires avec différentes compétences et qualifications. L'organisation administrative des villes allemandes a servi plusieurs fois de modèle à des réformes structurelles en Alsace-Lorraine. Le maire-administrateur de Strasbourg préconisait l'adoption du barème des rémunérations des autres grandes villes allemandes lors des négociations salariales avec les fonctionnaires municipaux, et proposait également une reprise des appellations des fonctions communément adoptées dans les grandes villes allemandes. En particulier durant la première période de l'annexion, la direction politique de la province était dans les mains de politiciens et de fonctionnaires venus d'autres régions allemandes. Pourtant cette règle ne s'appliquait pas aux services d'architecture des villes. À Strasbourg par exemple, l'architecte municipal en chef, Jean-Geoffroy Conrath conserva son poste au-delà de la césure de 1871, jusqu'en 1886.

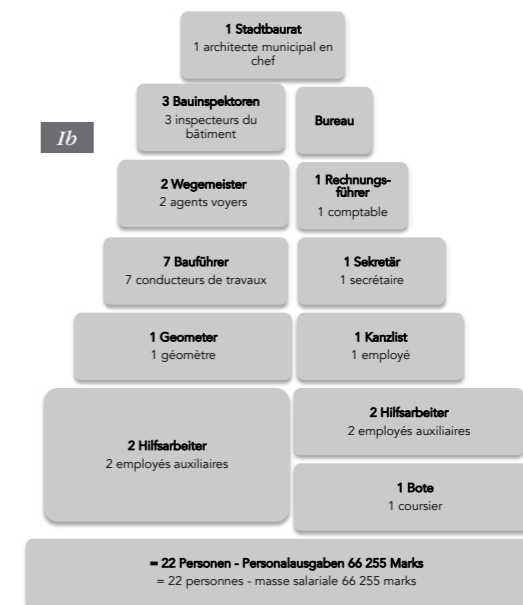


Des hauts fonctionnaires de ces services d'autres villes allemandes ont poursuivi leur carrière dans le *Reichsland*. De cette façon l'architecte en chef de Halle, Carl Nebelung, entra en fonction de la ville de Strasbourg en 1882, où il fut chargé de l'élaboration d'un nouveau règlement de construction (*Bauordnung*). En 1903, Fritz Beblo est nommé architecte en chef. Originaire de Breslau (aujourd'hui Wrocław), il entame sa carrière dans le *Reichsland* après des études aux universités techniques de Berlin et de Karlsruhe. Le directeur du service de l'urbanisme Moritz Eisenlohr succéda à Johann Karl Ott en 1909, après avoir été architecte en chef à Mannheim.

Afin d'assurer l'expansion des stratégies d'urbanisation allemandes, des urbanistes allemands collaborèrent à l'élaboration des plans d'extension en Alsace-Lorraine en tant qu'experts. Ainsi furent appelés, par exemple, Reinhard Baumeister (Karlsruhe), Eduard Kreyszig (Mayence) et August Orth (Berlin) à siéger à la commission d'experts de l'extension urbaine de Strasbourg. En outre, l'architecte municipal en chef de Stuttgart Kölle et le professeur Henrici (Aix-la-Chapelle) furent actifs en tant que conseillers, tandis que Josef Stübgen (Cologne), l'expert le plus demandé dans le *Reichsland*, contribua aux extensions de Metz, de Thionville et de Mulhouse.

#### LA MISE EN PLACE DES BASES JURIDIQUES POUR L'EXTENSION URBAINE DE STRASBOURG

Le facteur déclencheur de la nouvelle orientation donnée à la législation de la construction dans le *Reichsland* fut le dérasement de l'enceinte fortifiée au nord et à l'ouest de Strasbourg et la vente de grands terrains militaires à la ville. La surface foncière municipale passa de 232 à 618 ha. mais la ville dut, pour cela, mobiliser une somme de 17 millions de marks, engendrant une dette municipale importante.



Au cours des consultations concernant le plan d'extension de la ville qui commencèrent en 1877, la commission d'experts déposa des conclusions détaillées. Le professeur Baumeister de Karlsruhe, un des spécialistes les plus réputés dans le domaine de l'extension, souleva la nécessité d'établir diverses prescriptions réglementaires pour encadrer la construction. Otto Back, le maire-administrateur de Strasbourg, démarra alors une initiative législative afin de constituer un cadre juridique pour une extension urbaine ordonnée. Son but était, par une restriction légale, financièrement neutre, de la liberté de construire dans le périmètre du plan d'urbanisme, d'imposer les intérêts de la municipalité face aux intérêts privés.

Dans son analyse de la loi française de construction alors en vigueur, Back était arrivé à la conclusion qu'en premier lieu quatre problèmes devaient être résolus par une loi restreignant la liberté de construction. Ceux-ci constituèrent le point de départ du projet de loi qu'il a déposé en 1878 concernant l'extension de Strasbourg :

- 1 - l'interdiction de construire sur des terrains prévus au plan d'urbanisme pour l'aménagement de rues et de places,
- 2 - l'interdiction de construire dans des rues non aménagées,
- 3 - le relèvement des contributions des riverains,
- 4 - l'autorisation pour la ville de prescrire l'aménagement de jardins sur rue.

Le projet de loi, qui ne concernait que Strasbourg, comprenait donc quatre nouveautés importantes, dont la conséquence, dans le cadre de l'extension, était la restriction des libertés individuelles de construction, ce qui représentait une nette rupture avec la politique suivie jusqu'alors. Back avait plusieurs fois exprimé sa préférence pour des instruments légaux de gestion du développement urbain qui s'inspiraient de modèles d'autres États allemands. Toutefois, sa tentative d'implantation à plus grande échelle des normes légales allemandes de construction dans le *Reichsland* se solda par un échec. Le chef de la chancellerie du Reich chargé de l'Alsace-Lorraine à Berlin n'accepta de Back que les dispositions

Ia. Le service d'architecture de Strasbourg en 1871. (D'après Carl Buechel, *Verwaltungsbericht der Stadt Straßburg i. E. für die Zeit von 1870-1888/89*, Strasbourg, 1895, p. 260).

Ib. Le service de construction à Strasbourg en 1888-1889.

6\_ Rapport des délibérations de la commission parlementaire du Land, 1879, vol. 12, p. 18 (député Köchlin)

7\_ *Idem*, p. 337 (député North).

8\_ Voir Wittenbrock, *Bauordnungen als Instrumente...* op. cit., p. 151.

9\_ Rapport des délibérations de la commission parlementaire du Land, 1891, p. 431

10\_ Wittenbrock, *Bauordnungen als Instrumente...* op. cit., p. 167 et sqq.

11\_ Écrits du maire-administrateur Back, 14 juin 1882, voir Wittenbrock, op. cit., p. 169.

12\_ NDT: La *Bauordnung* de 1910 fut traduite en 1924 par *Règlement de voirie portant contrôle des constructions sur le territoire de la Ville de Strasbourg*.

13\_ Wittenbrock, op. cit., p. 228 et sqq.

concernant l'interdiction de construire le long de rues non aménagées ainsi que la compétence accordée à la municipalité d'imposer l'aménagement de jardins à l'avant de la parcelle. À la place des points 1 et 3, il favorisa l'application de la loi française de 1807 dans le cadre d'un développement continu des traditions juridiques françaises.

Lors de la présentation du projet de loi à la commission parlementaire du Land, un nouvel affrontement à propos des différentes approches normatives eut lieu. Dès la première lecture du projet, le reproche fut formulé selon lequel il s'agissait d'une loi draconienne qui « inflige une réelle dictature à la propriété foncière<sup>6</sup> ». Un membre critiqua en particulier la structure hybride de la législation<sup>7</sup> : « Le projet du gouvernement extrait des dispositions des deux législations. Il garde du côté français le droit administratif d'établir le plan d'urbanisme. D'un autre côté, il retire aux propriétaires des garanties que leur assurait le droit français. Il introduit des restrictions qui sont supportables si elles sont prises par l'administration municipale ou son représentant mais qui en l'état nous paraissent bien étranges. [...] Un pareil système nous semble inacceptable. »

Après cela, la commission parlementaire compétente proposa sa propre proposition de loi qui s'inspirait nettement de la législation française, en suivant toutefois le projet du gouvernement sur un point : l'interdiction de construire sur des terrains, qui d'après le plan d'urbanisme étaient dédiés à l'aménagement de places et de rues (point 1) et qui fut accepté. En ce qui concerne l'expropriation et le dédommagement nécessaires, la proposition de la commission reprenait complètement les lois françaises de 1841 et 1852. En outre, les possibilités d'intervention supplémentaires réclamées par Back (points 2 et 4) furent rejetées car considérées comme des atteintes à la liberté de construire. Uniquement concernant la question du financement de la viabilisation des parcelles, la commission se montra conciliante avec le souhait de la Ville, puisque le relèvement de la contribution des riverains (point 3) fut approuvé d'après le modèle prussien. Ainsi, le projet d'imposer une restriction de la liberté de construire, à l'image des autres régions allemandes et souhaité par la municipalité, fut-il un échec. Cependant, la première innovation importante dans le domaine de la construction dans le *Reichsland* mais applicable à Strasbourg seulement fut la proclamation de la loi en 1879 constituant en quelque sorte un compromis entre les normes d'origine française et allemande. À vrai dire, cette réglementation spéciale limitée à la seule extension de Strasbourg n'apporta pas de solution aux autres villes d'Alsace-Lorraine, qui elles aussi avaient des projets de création de nouveaux quartiers dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1890, des initiatives furent prises par Colmar et Mulhouse en vue de

la poursuite, au niveau du *Reichsland*, de la réforme de la législation de la construction. Le maire de Mulhouse proposa même un alignement de la réglementation de la construction en Alsace-Lorraine sur « l'excellente législation des autres États allemands<sup>8</sup> ».

Encouragé par les initiatives de son collègue de Mulhouse, Back soumit en 1891 à la commission parlementaire un nouveau projet de loi composé de quatre paragraphes, qui prévoyaient l'extension des restrictions de construction de la loi de 1879 aux faubourgs de Strasbourg et une application aux autres villes d'Alsace-Lorraine<sup>9</sup>. Dès la première lecture, il apparût qu'il n'existait plus au parlement d'opposition politique à l'harmonisation de la législation de la construction avec celle des autres États allemands. Certes il y eut encore des arguments contraires, mais les opposants à cette initiative restèrent isolés. Le front d'opposants du parlement, qui en 1879 était clairement défini, avait disparu.

## LA MODERNISATION DU DROIT LOCAL DE LA CONSTRUCTION À STRASBOURG

Lors des discussions en 1891 sur la révision du droit local de la construction, des parallèles évidents avec le débat des années 1877-1879 sur la restriction légale de la liberté de construire avaient vu le jour. À Strasbourg, le règlement de construction du 6 mai 1856 était toujours en vigueur. Il comportait 57 articles et détaillait les procédures des demandes d'autorisation pour les nouvelles constructions et les transformations. Il y avait également des prescriptions concernant les alignements, les hauteurs maximales du bâti, l'obligation de raccordement aux canalisations et les matériaux de construction autorisés.

Ces prescriptions avaient été examinées en 1878 dans le cadre des consultations sur le projet d'extension et avaient été jugées insuffisantes. Ce fut avant tout le professeur Reinhard Baumeister qui proposa l'introduction de plusieurs autres mesures, devant permettre d'obtenir de meilleurs résultats en matière d'hygiène et de sécurité contre les incendies. Des membres alsaciens exprimaient, dès la réunion de la commission d'experts, des doutes quant au renforcement des obligations légales. Les délibérations sur la révision du règlement local de construction, qui débutèrent en 1882, traînaient en longueur. Ce fut surtout l'architecte en chef Conrath qui avait de sérieux doutes sur le transfert tel quel des normes recommandées par Baumeister dans les conditions particulières de Strasbourg. Pour lui, « l'existant [était] bien meilleur<sup>10</sup> », et il refusait de « donner la préférence à un texte proposé par le professeur Baumeister sur le résultat de plus de 30 ans d'expérience ».

Une accélération significative se produisit en juin 1882, lorsque l'administration municipale eut pris connaissance de la dernière version du projet de règlement de police de bâtiment pour Berlin. Ce projet de règlement « soigneusement étudié et clairement rédigé<sup>11</sup> » apparaissait à Back comme une base appropriée pour une révision complète du règlement portant contrôle des constructions<sup>12</sup> de Strasbourg. Dorénavant, les travaux firent des progrès rapides, et dès janvier 1883, le projet d'un nouveau règlement des constructions fut présenté. Une analyse du contenu montre que l'auteur du texte s'était largement appuyé sur le projet berlinois. L'ensemble de ses 43 titres furent repris *in extenso* dans le texte de Strasbourg, qui contenait cependant quatre articles supplémentaires.

La seule originalité qui distinguait ce projet de règlement du texte berlinois était l'agencement des prescriptions. Des mentions en marge écrites au crayon par l'auteur font référence aux dispositions strasbourgeoises de 1858 encore en vigueur. Ces annotations montrent que la continuité était toutefois faiblement marquée, car en réalité l'essentiel du contenu était repris du projet de Berlin :

§ 1-10 prescriptions concernant l'alignement, la sécurité et la circulation sur la voie publique.

§ 11-26 prescriptions concernant la prévention contre les incendies.

§ 27-34 prescriptions en matière de locaux insalubres, de hauteur des bâtiments, de taille des fenêtres, de distance entre les bâtiments, de surfaces non constructibles.

§ 35-40 prescriptions concernant la résistance des matériaux et leur mise en œuvre.

§ 41-49 prescriptions en matière de surveillance des édifices par la police du bâtiment.

Le transfert de normes en provenance de Berlin témoigne de l'assimilation de la conception urbaine des autres villes allemandes et se manifeste également dans le remaniement de ce règlement d'urbanisme, parachevé en 1910 par l'introduction d'un plan de zonage<sup>13</sup>. Il y avait pour la première fois – d'après le modèle des autres villes allemandes – une gradation des prescriptions techniques de construction à Strasbourg dans les différentes zones résidentielles. Le paragraphe 23 « zones et classes de constructions » introduit la différenciation fonctionnelle des zones sur l'ensemble du territoire de la ville, détaillée dans le règlement de construction.

En tout il y avait 11 catégories de constructions (*ill. III*), dont quatre types de constructions « ouvertes » (= isolées) autorisées qui se distinguaient des cinq types de constructions « fermées » (= contiguës). Pour la hauteur des bâtiments ainsi que pour les constructions autorisées sur les parcelles, des dispositions spécifiques étaient prévues : Avec ce règlement du plan de zonage, Strasbourg disposait dorénavant d'un instrument performant et conforme aux normes les plus récentes pour la gestion du développement urbain (*ill. IV*). L'administration était ainsi en mesure de gérer la séparation spatiale des différentes fonctions de la ville. Certes, le bâti existant présentait déjà en germe une dissociation quasi naturelle en matière d'exploitation des espaces urbains, de sorte que le règlement de zonage représentait également à certains égards un plan d'adaptation. En tout cas, ce droit local innovant en matière de construction montrait que Strasbourg n'était pas en reste par rapport à d'autres grandes villes de l'empire allemand en termes de modernité dans les stratégies de conception urbaine.

## II

	Hauteur maximale des bâtiments		Surfaces non constructibles	Hauteur sous plafond	Dimensions minimales des fenêtres
<b>Règlement de construction de Strasbourg du 6 mai 1856</b>	Largeur de la rue	Hauteur de la façade	-	Min. 2,50 m	-
	< 5 m	9,75 m			
	5 - 6 m	11 m			
	6 - 8 m	13,85 m			
	8 - 10 m	16,25 m			
	< 10 m	19,50 m			
<b>Projet d'un règlement de construction du 29 mars 1882</b>	Largeur de la rue = hauteur de la façade		-	-	1 m <sup>2</sup> pour un volume de pièce de 30 m <sup>3</sup>
<b>À titre de comparaison: Projet du règlement de construction pour la ville de Berlin de 1882</b>	Largeur de la rue	Hauteur de la façade	Surface minimale de la cour : 60 m <sup>2</sup>	Min. 2,50 m	-
	< 12 m	12 m	Prescriptions particulières pour les terrains en angle et déjà construits		
	> 12 m: largeur de la rue = hauteur de la façade				
	Hauteur maximale: 24 m				
<b>Règlement de construction de Strasbourg du 1<sup>er</sup> mars 1882</b>	Largeur de la rue	Hauteur de la façade	20 % de la surface totale, surface minimale de la cour 40 m <sup>2</sup>	locaux d'habitation sous comble, minimum 2,50 m	1 m <sup>2</sup> pour un volume de pièce de 30 m <sup>3</sup>
	< 8 m	10 m	Prescriptions particulières pour les terrains en angle et déjà construits		
	< 9 m	13 m			
	< 10 m	14 m			
	< 13 m	16 m			
	< 16 m	18 m			
	> 16 m	20 m			

II. Le développement de quelques règles de construction importantes à Strasbourg de 1856 à 1892. (D'après Wittenbrock, *Bauordnungen als Instrumente...*, p. 175).



14\_ Jusqu'au 31 décembre 1919, on comptait en Lorraine annexée 45 366 Allemands expulsés ou ayant quitté la région pour d'autres motifs. 11 055 d'entre eux étaient des fonctionnaires ou des employés d'origine allemande, voir Archives départementales de la Moselle, 304 M 212.

15\_ Dans cet extrait B. Leclerc cite Klaus Nohlen, « La fine fleur de ce que possède l'Allemagne suffira tout juste pour l'Alsace-Lorraine », dans Denis Durand de Bousingen, Théodore Rieger (dir.), *Strasbourg architecture 1871-1918*, Illkirch, Le Verger, 1991, p. 11.

16\_ Bénédicte Leclerc, « L'urbanisme à Strasbourg après 1880 sous le Stadlbaumeister Ott », dans *Strasbourg 1900. Naissance d'une capitale*, Paris, Somogy/Musée de Strasbourg, 2000, p. 165.

## LA RÉINTÉGRATION À LA FRANCE

La réintégration à la France après 1918 entraîna pour les villes du *Reichsland* une situation qui présente à la fois des similitudes évidentes avec la rupture de 1871, mais aussi des différences fondamentales. Le traitement fut particulièrement sévère pour les fonctionnaires et les employés, actifs et retraités, de souche allemande. Alors qu'après 1871, les autorités allemandes s'étaient par principe déclarées prêtes à maintenir en service les employés de la région, à condition de se comporter loyalement envers les nouveaux maîtres, l'ensemble des employés d'origine allemande furent renvoyés de leur poste, et entre 1918 et 1920 ils furent expulsés généralement avec leurs familles. Dans de nombreux cas, leurs biens furent confisqués et ils étaient contraints, en tant qu'« indésirables », de quitter l'ancien *Reichsland* dans des conditions indignes. Le nombre total de personnes originaires de régions allemandes et établies dans le *Reichsland* qui ont été expulsées après 1918 ou qui sont reparties plus ou moins volontairement, est difficile à déterminer. Les estimations fluctuent entre 120 000 et 200 000 personnes. Dans la circonscription de la Lorraine, une personne déplacée sur quatre, qu'elle fût réfugiée plus ou moins volontaire ou expulsée, était employée ou fonctionnaire de la fonction publique d'État ou territoriale<sup>14</sup>.

Ces mesures d'épuration entamèrent une « politique de dégermanisation » afin de créer de bonnes conditions pour une réintégration rapide et approfondie des territoires perdus dans le giron de la nation française. En peu de temps, les postes vacants de fonctionnaires furent occupés par des Français de « l'intérieur » et la langue officielle devint exclusivement le français. Cela n'a pas empêché que, dans les villes en particulier, des problèmes importants liés à la transition virent le jour. Et les difficultés ne provenaient pas uniquement du manque de connaissances linguistiques. Plus problématique était le fait que durant les 48 années d'appartenance à l'Allemagne, les villes de l'ex-*Reichsland* avaient évolué à bien des égards différemment des villes françaises.

Les villes du *Reichsland* sont donc aussi restées à l'écart de la sphère d'influence des concepts et des modèles d'urbanisme français. L'adoption de normes en provenance des régions allemandes avait donné à Strasbourg un large éventail d'outils pour le pilotage normatif de son développement urbain qui n'existait pas sous cette forme en France. De ce fait, le gouvernement français avait, après 1918, principalement recherché une assimilation administrative et politique rapide et la confrontation des systèmes normatifs différents entraîna de nombreux conflits entre l'administration centrale parisienne et les instances locales. Durant l'entre-deux-guerres, le gouvernement français entreprit plusieurs tentatives de suppression du « droit local ». Toutefois, la validité de celui-ci

a dû être prorogée à plusieurs reprises, avant qu'une loi de 1951 ne décrète une validité illimitée de ses effets. Dans le domaine du droit de la construction, les dispositions législatives régionales et les arrêtés municipaux promulgués avant 1918 furent maintenus en vigueur dans un premier temps. Cependant, ces dispositions subissaient une pression assimilatrice croissante, étant donné que l'État français cherchait à faire valoir l'égalité devant la loi, y compris dans l'ancien *Reichsland*.

En matière de recherche, on remarque l'évaluation positive, ces deux dernières décennies, des réalisations urbanistiques dans les villes de l'ancien *Reichsland* pendant la période allemande. Bénédicte Leclerc en constitue un exemple probant : « Et "si l'architecture de Strasbourg construite entre 1870 et 1918, ayant échappé aux destructions des deux guerres, est un des rares témoins surtout d'une telle ampleur de l'architecture wilhelminienne"<sup>15</sup> », elle est aussi l'affirmation d'une politique urbaine habile, l'attestation d'une maîtrise foncière intelligente et la confirmation d'une maîtrise des outils conceptuels, théoriques et juridiques de projet. Enfin, elle est la démonstration de la contribution de l'Allemagne à l'histoire de l'aménagement urbain moderne, d'avant-guerre, et des techniques d'analyse et de projets qui trouvèrent leur champ d'application en Europe<sup>16</sup>. »

Bien que le développement urbanistique fût encore fortement critiqué après 1918, et que la démolition de certains bâtiments ou même de quartiers entiers fût en débat, il y eut entre-temps à Strasbourg, ainsi qu'à Metz d'ailleurs, une réhabilitation de la substance bâtie pendant la période allemande. Signe tangible de l'efficacité de l'administration et de l'organisation urbaine pendant la période allemande, des candidatures sont lancées dans les deux villes, en vue de l'inscription des quartiers impériaux sur la liste du patrimoine culturel mondial de l'UNESCO. ♦

## III

Catégorie de construction	0 I	0 II	0 III	0 IV
	Constructions ouvertes	Constructions contiguës	Constructions contiguës	Pans de bois
Nombre d'étages autorisé	2	2	2	2
Nombre de logements autorisé par étage	1	1	1	2
Hauteur de bâtiment autorisée	Largeur de la rue = Hauteur du bâtiment			
Hauteur maximale du bâtiment	8,5 m	9 m	9 m	11 m
Pourcentage de la surface constructible du terrain	40 %	40 %	55 %	50 %

## IV

Catégories	G I		G II		G III		G IV		G V	
	a	b	a	b	a	b	a	b	a	b
Nombre d'étages autorisé dans										
a) le bâtiment sur rue	5	6	5	6	4	5	3	4	3	4
b) le bâtiment à l'arrière	5	6	3	4	2	3	1	2	1	2
Nombre de logements autorisé par étage	4	4	4	3	2	2	2	2	2	2
Hauteur des façades sur rue (b = largeur de la rue)	H = b + 3		H = b + 3		H = b	H = b + 3	H = b	H = b + 3	H = b	H = b + 3
Hauteur maximale	20 m		20 m		14 m	18 m	12 m	14 m	12 m	
Distance entre la façade arrière par rapport aux murs mitoyens (B = largeur de la cour)	B = 0,4 H		B = 0,5 H		B = 0,6 H		B = 0,7 H		B = H	
Largeur minimale de la cour	5 m		6 m	5 m	6 m		6 m		6 m	
Pourcentage des surfaces constructibles du terrain	75 %	80 %	72 %	75 %	65 %	75 %	60 %	75 %	50 %	60 %

### Baurecht und Behördenorganisation in Straßburg und die Zäsuren von 1871 und 1918

Rolf Wittenbrock

Dieser Aufsatz analysiert die Auswirkungen, die der zweifache Wechsel der nationalen Zugehörigkeit 1871 und 1918 für das landesweite, besonders aber für das lokale Baurecht sowie die Behördenorganisation in Elsass-Lothringen zur Folge hatte. Das in Frankreich übliche Prinzip weitgehender privater Baufreiheit blieb ebenso wie die Dominanz des Fluchtlinienrechts nach der Annexion zunächst unangetastet. Ein 1879 verabschiedetes Gesetz schuf die Grundlagen für den Ausbau der Neustadt, während die weitgehende Angleichung des landesweiten Baurechts an die Gesetzgebung der deutschen Staaten erst 1892 nachgeholt wurde, als sich dem Wunsch nach wirkungsvollere Baukontrolle keine nationalpolitische Opposition mehr entgegenstellte. Im selben Jahr konnte auch eine lange von Lobbyisten bekämpfte neue Bauordnung für Straßburg verabschiedet werden, die weitgehend an preußischen Vorbildern orientiert war. Sie bedeutete einen Bruch in der Kontinuität des lokalen Baurechts sowie eine Anpassung an altdeutsches Recht, das mit der Überarbeitung der Bauordnung 1910 seinen Abschluss fand. Das stetig wachsende Personal der nach dem Vorbild altdeutscher Städte immer differenzierter organisierter Bauverwaltung wurde vor allem aus deutschen Staaten, besonders aus Preußen rekrutiert, wobei auf kommunaler Ebene viele Altelsässer ihre Posten behielten. Dagegen bildete die Ausweisung sämtlicher altdeutscher Beamten 1918-1919 eine weitaus stärkere Zäsur als 1871 und verursachte enorme Transitionsprobleme. Weil sich die elsass-lothringischen Städte durch ihre lange Zugehörigkeit zum Deutschen Reich grundlegend anders als diejenigen in Frankreich entwickelt hatten und ihr zur normativen Steuerung ihrer baulichen Entwicklung bestens geeignetes lokales Baurecht nicht preisgeben wollten, kam es zu Konflikten mit der Zentralverwaltung in Paris. Trotz wiederholter Initiativen zu einer Assimilierung blieben landesweite und kommunale Bauvorschriften in Elsass-Lothringen noch lange Reservate des lokalen Rechts.

III. L'exploitation autorisée des terrains en cas de constructions ouvertes (règlement de construction de Strasbourg, 1910).

IV. L'exploitation autorisée des terrains en cas de constructions fermées (=contiguës) (règlement de construction de Strasbourg, 1910).

## APERÇU DE QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Catherine Maurer

- 1\_ Christian Baechler, *Le Parti catholique alsacien 1890-1939. Du Reichsland à la République jacobine*, Paris/Strasbourg, Éditions Ophrys, 1982.
- 2\_ Catherine Maurer et Astrid Starck-Adler (dir.), *L'espace rhénan, pôle de savoirs*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2013, 446 p.
- 3\_ Description appliquée initialement aux seuls historiens : Jean-Claude Waquet, « Introduction », dans J.-Cl. Waquet, Odile Goerg et Rebecca Rogers (dir.), *Les espaces de l'historien*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, p. 7-16, ici p. 8.

**Claude Muller, Dieu, la Prusse et l'Alsace (1870-1914)**, Strasbourg, Éditions du Signe, 2013, 374 p.

Claude Muller propose un livre pour « grand public cultivé » sur un sujet longtemps délaissé, celui de l'histoire religieuse de l'Alsace pendant la période du *Reichsland* qui correspond au centre chronologique du programme Metacult. Le livre est de format imposant et n'oublie pas les informations sur les sources et la bibliographie, en français comme en allemand, propres à tout travail universitaire. Mais il comporte aussi de nombreuses illustrations souvent inédites et un rappel commode des biographies des principaux protagonistes. Surtout, il adopte un style alerte qui rend attrayante la moindre intrigue de couloir, même s'il peut sans doute dérouter certains lecteurs. L'auteur fait le pari clairement assumé de redonner vie aux acteurs de l'époque en leur laissant le plus possible la parole grâce aux citations multiples de chroniques, récits et correspondances, sans oublier le recours à la presse. Il rappelle d'ailleurs que le « socle d'airain » de cette recherche est constitué par les papiers Raess (six mille lettres !), Winterer (deux mille missives) ou encore Delsor et Simonis, conservés aux archives de l'archevêché de Strasbourg. On regrette d'autant plus l'absence de notes de référence, peut-être imposée par l'éditeur. Mais, incontestablement, le livre est fondé sur une grande connaissance de l'histoire ecclésiastique de l'Alsace et de l'histoire de l'Alsace tout court. La dimension bâtisseuse des hommes d'Église de cette période y est cependant peu présente alors qu'au même moment, comme partout en Europe, elle y est particulièrement dynamique. Le programme Metacult tentera d'ailleurs d'en rendre compte.

Contrairement à ce qu'indique le titre, la Prusse est beaucoup moins présente dans l'ouvrage que la province annexée, avec quatre thématiques chères à l'auteur et rappelées dès l'introduction : le mythe de l'Alsace véhiculé par les artistes, à commencer par Charles Spindler et Jean-Jacques Waltz, plus connu sous le nom de Hansi ; la pluralité religieuse qui réunit catholiques, protestants et juifs ; l'importance du catholicisme ; l'Alsace entre France et Allemagne. Ces thématiques sont traitées selon un plan chronologique classique, divisé en cinq parties : la courte période dite du « paragraphe de la dictature », imposée à l'Alsace entre 1871 et 1874 ; la fin de l'épiscopat de Mgr Raess – l'évêque encore nommé du temps de la France – en 1887 ; la phase de transition incarnée par Mgr Stumpf, peu apprécié par son prédécesseur mais qui avait l'avantage, dans un contexte troublé, d'être alsacien ; enfin, la période de l'épiscopat de Mgr Fritzen, un évêque « vieil allemand » qui se fera progressivement apprécier dans son diocèse : un temps long jusqu'en 1914, avec une césure en 1897, l'année de l'entrée en politique du jeune « abbé de presse » Émile Wetterlé. Si le rythme du livre est fourni par celui de l'histoire de l'Église d'Alsace et de ses dignitaires, l'auteur fait constamment le lien avec l'histoire politique de la région, servi en cela par les relations étroites qui existaient alors entre clergé catholique et vie de la cité. Tout en rappelant avec clarté les grandes étapes de l'existence du *Reichsland*, il campe une galerie de personnages souvent de valeur, généralement hauts en couleur, tels Landelin Winterer, Nicolas Delsor ou encore Wetterlé. Le choix méthodologique qui consiste à laisser les protagonistes s'exprimer le plus souvent possible renforce l'impression que le clergé alsacien était une collection d'individualités, pas toujours très dociles ni même charitables envers leurs confrères, mais fréquemment inventives et intellectuellement fécondes. Il n'était pas que cela mais, comme vient de le montrer aussi l'ouvrage de Christian Baechler (voir

ci-dessous), la période de l'annexion au *Reich* allemand a été particulièrement propice à une éclosion aujourd'hui un peu oubliée mais qui s'est prolongée jusqu'au *xx<sup>e</sup>* siècle par l'intermédiaire de personnalités comme celle de Mgr Elchinger, dont le rayonnement, plus encore peut-être que celui de ses prédécesseurs du temps du *Reichsland*, allait au-delà des limites de son Alsace natale.

**Christian Baechler, Clergé catholique et politique en Alsace 1871-1940**, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2013, 251 p.

S'il concerne en partie le même thème et la même période que l'ouvrage de Claude Muller, le livre de Christian Baechler se présente fort différemment. Il s'inscrit dans la continuité des précédents travaux de son auteur sur le catholicisme alsacien<sup>1</sup>, marqués par la rigueur de la démarche universitaire. Mais il ne s'agit pas d'une nouvelle synthèse : Ch. Baechler souhaitait surtout, à la suite d'une analyse des relations entre clergé catholique et milieu politique et d'une approche de la réception du catholicisme social, dresser le portrait de quatre personnalités emblématiques de la présence, massive, des clercs dans la vie politique alsacienne. Nicolas Delsor, Émile Wetterlé (également évoqués par Claude Muller), Xavier Haegy et Eugène Muller sont ainsi les protagonistes de cet ouvrage très clair et très maniable grâce à une table des matières détaillée, une chronologie et un index. En reprenant des articles qui avaient été publiés séparément et des éléments dispersés de ses travaux antérieurs, l'auteur nous propose une somme cohérente qui redonne vie, également grâce à leurs portraits photographiques, à des figures en partie oubliées. Celles-ci incarnaient pourtant une originalité dans le contexte français, même si elle l'était moins dans le contexte germanique : la place influente des ecclésiastiques dans la vie politique et la vie publique en général en Alsace. Ces quatre portraits contribuent à tracer les contours de la période prise en compte par le programme Metacult, même si ces hommes n'ont pas ou si peu participé à la dynamique bâtisseuse et architecturale dans le diocèse de Strasbourg à la fin du *xix<sup>e</sup>* et dans la première moitié du *xx<sup>e</sup>* siècle.

Toujours dans la perspective du programme Metacult, signalons pour terminer, dans la même collection que l'ouvrage de Ch. Baechler, le livre dirigé par Catherine Maurer et Astrid Starck-Adler, *L'espace rhénan, pôle de savoirs*<sup>2</sup>. Si cet ouvrage collectif, pluridisciplinaire et multilingue (textes en français, allemand et anglais) court du Moyen Âge au *xx<sup>e</sup>* siècle, sa dorsale thématique n'est pas étrangère aux architectes et certains articles pourront être utiles aux participants au programme. C'est le cas de l'introduction de Catherine Maurer, de l'article du géographe Antoine Beyer sur les transports publics dans les villes du Rhin supérieur, de celui des sociologues Maurice Blanc et Philippe Hamman sur la construction politique métropolitaine dans le cadre de l'agglomération de Strasbourg, ou encore de celui de l'historienne Catherine T. Dunlop sur l'histoire comparative et transnationale des cartes topographiques de l'Alsace entre le *xvi<sup>e</sup>* et le *xx<sup>e</sup>* siècle. On verra ainsi confirmé le fait que peu de chercheurs échappent « à l'espace, qu'il soit matériel ou symbolique, donné ou construit, vaste ou restreint, statique ou dynamique, légal ou vécu, dominé ou subi. Il[s] le représente[nt] souvent à l'aide d'images, de cartes ou de plans [...]. Mais il[s] le décrit[vent] aussi, le nomme[nt] et le pense[nt], fût-ce implicitement, en mettant en œuvre des lexiques, des nomenclatures et des notions<sup>3</sup> ».

## BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Wolfgang Brönnner

Direktor des Landesamts für Denkmalpflege Rheinland-Pfalz i. R., apl. Professor am Institut für Kunstgeschichte der Johannes-Gutenberg-Universität Mainz, Promotion (Universität Bonn, 1971) und Habilitation (Universität Bonn, 1991) in Kunstgeschichte, Projektleiter des Programms Metacult in Mainz (JGU), Wohnbau und Sakralbau.

Anne-Marie Châtelet

Professeure à l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, HDR (Université Paris IV, 2007), docteur en histoire de l'art (Université de Strasbourg, 1991), architecte DPLG (ENSA Versailles, 1981) ; coordinatrice du programme Metacult à Strasbourg et responsable des recherches sur les édifices scolaires.

Michael Darin

Professeur honoraire à l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, HDR (EHESS 1992), docteur en histoire urbaine (EHESS, 1985), architecte AAS (Londres, 1975) ; contributeur au programme Metacult dans les axes de recherches « Logement 1910-1940 » et « la Grande Percée ».

Emil Haedler

Dipl.-Ing. Architekt (TU Darmstadt 1980), Architekt mit Büro in Darmstadt 1984 bis 2008, Professor für Denkmalpflege an der Hochschule Mainz – Fachrichtung Architektur seit 1992, Denkmalprojekte mit Partnerhochschulen in Frankreich und Italien, Leiter des Architekturinstituts Mainz ai seit 2000. Im Projekt Metacult zuständig für Kartographie.

Thierry Hatt

Agrégé de géographie, ancien professeur au Lycée Fustel de Coulanges en histoire et géographie et chargé de TD d'informatique en classe préparatoire scientifique, consultant auprès de la Ville et des Archives de la ville et de la communauté urbaine de Strasbourg, membre associé de l'EA 3400 ARCHE de l'UdS, contributeur au groupe Metacult pour cartographie, SIG et modélisation.

Sbabram Hosseinabadi

Docteur en histoire de l'architecture (Université de Strasbourg, 2012), architecte (Université de Téhéran, 2006), post-doctorant responsable de l'élaboration de la base de données Metabio et coordinateur-assistant du programme Metacult à Strasbourg.

Catherine Maurer

Professeure d'histoire contemporaine à l'université de Strasbourg, HDR (université de Strasbourg, 2007), membre honoraire de l'Institut universitaire de France ; associée aux recherches sur les édifices du culte et les bâtiments liés aux différentes confessions dans le programme Metacult.

Tobias Möllmer

Wissenschaftlicher Mitarbeiter am Institut für Kunstgeschichte, Mainz. Doktorand in Kunstgeschichte (Universität Mainz), Magister Artium (Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg, 2006), Beauftragter für die Erforschung des Wohnbaus 1880-1920 im Programm Metacult.

Christiane Weber

Promovierte Bauhistorikerin (TU Braunschweig 2010) mit Diplomstudium Architektur (2000 Universität Karlsruhe/ENSA Paris Belleville) und Magisterabschluss (Universität Karlsruhe 1999) in Kunstgeschichte. Projektleiterin des DFG-Programms Metacult am Karlsruher Institut für Technologie. Lehrt seit 2013 an der Leopold-Franzens-Universität Innsbruck.

Rolf Wittenbrock

Schulleiter des Deutsch-Französischen Gymnasiums Saarbrücken i. R., Historiker. Promotion 1989 an der Universität des Saarlandes mit einer Studie über die Stadtentwicklung der Städte in Elsass-Lothringen im 19. und 20. Jahrhundert. Forschungsschwerpunkte: Urbanisierungsgeschichte im deutsch-französischen Grenzraum, Erinnerungskulturen und Geschichtsdidaktik in Frankreich und Deutschland.

Catherine Xandry

Docteur en histoire et archéologie médiévale (Université de Strasbourg, 2013), archéologue du territoire (Master, Université de Strasbourg, 2007), post-doctorante responsable de l'élaboration de la base de données Metacarto dans le programme Metacult.

Contact : metacult.strasbourg@gmail.com

Page web : metacult.unblog.fr



Programme de recherche financé par  
Forschungsprogramm gefördert durch  
Agence nationale de la recherche  
(ANR-12-FRAL-0006),  
Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG)



Mené par des chercheurs de  
Unter Beteiligung folgenden Wissenschaftlern  
Équipe ARCHE de l'Université de Strasbourg (Unistra)  
Équipe AMUP de l'École nationale supérieure  
d'architecture de Strasbourg (ENSAS)  
Institut für Kunst- und Baugeschichte,  
Karlsruhe Institut für Technologie (KIT)  
Institut für Kunstgeschichte,  
Johannes Gutenberg Universität (JGU) Mainz  
Architekturinstitut (ai-mainz),  
Fachhochschule (FH) Mainz



Strasbourg,  
école d'architecture

Coordinateurs et éditeurs / Projektleiter und Herausgeber  
à Strasbourg, Prof. Dr. Anne-Marie Châtelet (ENSAS/ARCHE)  
in Karlsruhe, Prof. Dr. Johann Josef Böker  
und Dr.-Ing. Christiane Weber M.A. (KIT)  
in Mainz, Prof. Dr. Wolfgang Brönnner (JGU)  
und Prof. Dipl.-Ing. Emil Hädler (FH)



Coordination éditoriale / Redaktionsleitung  
Shahram Hosseinabadi

Relecture et correction / Redaktion  
Wilma Wols / Tobias Möllmer M.A.  
Design et Impression : Imprimerie Dali - Unistra  
Tirage : 300 exemplaires



ISSN : 2417-1581  
Dépôt légal : décembre 2014

